

Altérités

Revue d'anthropologie du contemporain

Volume 5, numéro 1, 2008

Regards sur les nouvelles technologies

Sous la direction de Louis Gilbert



Altérités

Revue d'anthropologie du contemporain

Volume 5, numéro 1, 2008

Regards sur les nouvelles technologies

Sous la direction de Louis Gilbert

© Université de Montréal. Département d'anthropologie, 2018

éditions@anthro - @Altérités 2008

Montréal

ISSN 1205-8009

Sommaire

Présentation : Regards sur les nouvelles technologies

Louis Gilbert

Entre ordre et chaos. Le corps biométrique, lieu du politique

Patrick F. Woodtli

Memory as Concept in the Design of Digital Recording Devices

Lina Dib

Les courses illégales de voitures : le cyberspace comme terrain ethnographique (Note de recherche)

Leila Sollberger Jeolás

SIG et transformations de l'archéologie de l'établissement

Louis Gilbert

Essais

L'humanisme à l'ère technologique : vers une éthique heideggérienne de la parole et de la technique

Zakaria Rhani

Entre biopouvoir plastique et biopolitique de la sélection : Sloterdijk penseur de l'anthropogénétique

Erik Bordeleau

Hors thème

Science, marché, subjectivité : considérations critiques sur l'action normative des discours scientifiques

Vincent Duclos

Compte rendu

Globalisation et universités. Nouvel espace, nouveaux acteurs. Sous la direction de Gilles Breton et Michel Lambert

Jessy Baron



Présentation :

Regards sur les nouvelles technologies

Louis Gilbert
Université de Montréal

Les nouvelles technologies se manifestent à moi de façon quotidienne sous deux formes. D'abord, derrière l'écran cathodique de mon téléviseur par le biais d'émissions scientifiques ou de films de science-fiction. Ensuite, et surtout, à travers l'usage quotidien, voire quasi-constant, de mon ordinateur. Il est peut-être un peu prétentieux de parler de nouvelles technologies en parlant d'ordinateur personnel, mais lorsque ma pensée retourne vingt ans en arrière, je ne peux qu'être abasourdi par la machine – que dis-je? la bête! – qui ronronne sous mon bureau.

Pour réussir à penser les nouvelles technologies, en anthropologie ou ailleurs, il faut d'abord savoir définir ce que l'on entend par cette expression à la mode. La difficulté réside dans le fait que, par définition, ce que regroupe l'expression est indéfini – ce qui est nouveau aujourd'hui ne le sera plus demain. Ce sera devenu commun, à la limite vieillot, ou, dans certains cas, ça aura disparu, car ça n'aura pu remplir les promesses que ça aura fait. Il suffit pour s'en convaincre de se souvenir de l'évolution des technologies pendant les vingt, trente ou quarante dernières années – ce qui était nouveau en 1983 était dépassé en 1993, et risible en 2003.

Une tentative de définition

Ainsi mon utilisation des outils informatiques, depuis mon premier *Commodore 64* en 1983 jusqu'à mon dernier ordinateur portable d'il y a deux ans, me permet de croire qu'il est difficile de définir le concept de nouvelle technologie, car ce qui en fait partie change à mesure que se développe la technologie. Mais il importe d'en arriver à une définition acceptable si l'on veut pouvoir étudier l'influence du phénomène en anthropologie.

Laissons d'abord de côté la première moitié du concept pour s'intéresser à ce qu'on entend par « technologie ». Le terme lui-même reste difficile à circonscrire, en grande partie à cause d'une profonde différence entre sa définition anglo-saxonne (qui est la source du sens commun du terme, même en français) et sa définition plus européenne (que l'on retrouve plus souvent dans la littérature anthropologique) (Schlanger 2006; Sigaut 1987). Cette dualité de conceptions entraîne une difficulté particulière pour comprendre le titre de ce numéro. Dans l'expression « nouvelles technologies », c'est l'acceptation anglo-saxonne du concept qui est mise de l'avant. Par contre, l'expression « Regards sur la technologie » incite plutôt à une compréhension européenne du terme. Je n'avais pas réalisé l'ampleur de cette ambiguïté jusqu'à ce que l'on me fasse parvenir les contributions soumises pour ce numéro. Alors que je croyais recevoir des articles traitant de l'utilisation de l'une ou l'autre des technologies nouvelles (sens anglo-saxon) pour la recherche anthropologique, les articles soumis correspondaient davantage à des réflexions sur la technologie (sens européen) – d'où la nécessité de changer le titre annoncé, « Nouvelles méthodes, nouveaux défis », pour « Regards sur les nouvelles technologies ».

Le dictionnaire Merriam-Webster¹ définit *technology* comme étant l'application pratique des connaissances, associée particulièrement au domaine du génie (*engineering*). Celui-ci y est défini comme l'application des sciences et des mathématiques pour rendre la matière et l'énergie présentes dans la nature utilisables par l'humain. Ainsi, la mission de la *National Academy of Engineering* (NAE 2007a) est de promouvoir le bien-être technologique de la nation. Or, sur son site *Technically Speaking*, l'Académie propose la définition suivante :

Technology includes all of the infrastructure necessary for the design, manufacture, operation, and repair of *technological artifacts*, from corporate headquarters and engineering schools to manufacturing plants and maintenance facilities. The knowledge and processes used to *create and to operate technological artifacts* — engineering know-how, manufacturing expertise, and various technical skills — are equally important part of technology (NAE 2007b, je souligne).

Cette orientation conceptuelle place la technologie dans le champ du matériel, de l'outil (les *technological artifacts*), accompagné de tout ce qui est nécessaire pour sa production. Plus encore, la technologie est ainsi associée aux outils modernes – ceux qui représentent l'application

¹ *Technology*, sur Merriam-Webster OnLine, <http://www.m-w.com/>, consulté le 9 décembre 2007.

des sciences. Des connaissances sont nécessaires pour la production d'outils lithiques, mais ces connaissances ne peuvent être qualifiées de « scientifiques ». Cette conception anglo-saxonne de la technologie insiste donc sur son lien avec les connaissances scientifiques d'une part et, d'autre part, sur la matérialisation utile de ces connaissances.

Le concept de technologie dans son sens anglo-saxon est parfois également utilisé pour décrire tous les savoirs-faires, y compris ceux qui ne découlent pas des sciences modernes. C'est ainsi qu'on entend parler de la technologie lithique du Moustérien pour décrire les outils fabriqués et leurs modes de fabrication pendant le Paléolithique moyen. Mais même dans ce contexte, la technologie est intimement liée au monde purement matériel.

La définition européenne place l'accent complètement ailleurs. La technologie n'est plus liée aux connaissances scientifiques, elle devient elle-même une science – la science des techniques (Mauss 2006). Ainsi, le chapitre « Technologie » du Manuel d'ethnographie de Marcel Mauss (1926) concerne l'étude des techniques, elles-mêmes définies comme « des *actes traditionnels groupés en vue d'un effet mécanique, physique ou chimique, actes connus comme tels* » (Mauss 1926:25)². Dès le début de *L'homme et la matière*, un ouvrage majeur sur la technologie en anthropologie publié pour la première fois en 1943, André Leroi-Gourhan (1971) fixe le domaine de cette science à l'ensemble des productions anthropiques depuis l'Australopithèque :

Parmi les disciplines ethnologiques, la technologie constitue une branche singulièrement importante car c'est la seule qui montre *une totale continuité dans le temps*, la seule qui permette de saisir *les premiers actes proprement humains* et de les suivre de millénaires en millénaires jusqu'à leur aboutissement au seuil des temps actuels (Leroi-Gourhan 1971:9; je souligne).

Ainsi se trouve évacuée l'idée anglo-saxonne que la technologie est nécessairement associée à la science et particulièrement à la science moderne. La technologie représente, dans la conception européenne, l'étude de tous les savoir-faire qui ont laissés des traces dans le monde physique (et non ces savoir-faire eux-mêmes, c'est-à-dire les techniques). Mais Mauss (1934) va encore plus loin : il y a techniques même lorsqu'il n'y a pas d'instruments, même lorsque les traces physiques ne demeurent pas à l'extérieur du corps – si l'acte est traditionnel et efficace, s'il produit consciemment un effet mécanique, physique ou chimique, alors cet acte est technique. La technologie donc, par définition, s'intéresse également à ces « techniques du corps », comme la marche, la nage ou le sommeil³. Par opposition, le terme anglo-saxon *technology* se référerait ainsi davantage aux techniques elles-mêmes qu'à leur étude.

Il devient ainsi parfois difficile de distinguer le sens qu'on donne au terme. Par exemple, une approche théorique en archéologie originaire de France a pris le nom d'approche technologique (Inizan *et al.* 1995).

² Bien que cette définition ait été critiquée, notamment sur ses bases de tradition et d'efficacité (voir par exemple Guille-Escuret (2003) ou Sigaut (2002)), elle semble tout de même être à la base de la conception européenne de la technologie et c'est la raison pour laquelle nous la reproduisons ici.

³ Notons cependant que Mauss, dans cet article, n'utilise pas le terme « technologie ».

Il s'agit, dans ce cas, d'une approche qui met l'importance sur l'étude des phénomènes techniques dans leur ensemble – dans le cas des études lithiques, on préconise une étude qui va depuis l'acquisition de la matière première lithique, jusqu'à l'abandon définitif des outils fabriqués, en passant par leur fabrication et leur utilisation. Le sens est ici purement européen – la technologie en tant qu'étude des techniques. D'un autre côté, plusieurs de ces « techno-archéologues » utilisent également le terme dans son sens plutôt anglo-saxon – ils parleront, par exemple, de la technologie moustérienne pour parler de ce qui conviendrait d'appeler plutôt les techniques moustériennes. L'usage anglo-saxon est à ce point entré dans le langage courant qu'il éclipse souvent, même parmi ceux qui doivent connaître la distinction, le terme « Technique ».

Si le concept de « technologie » est pris dans le sens de celui de « technique », l'expression « nouvelles technologies » s'entend donc comme des techniques qui sont nouvelles. Mais, comme nous l'avons déjà suggéré, ce qui est nouveau aujourd'hui ne le sera plus demain – la définition de « nouvelles technologies » ou « technologies de pointe », ou encore « hautes-technologies », est ainsi plastique, changeant à mesure que les outils et les moyens sont inventés et intégrés dans le bagage technique des sociétés. Il fut ainsi un temps où l'automobile était une nouvelle technologie – il fut ainsi un temps, beaucoup plus reculé, où l'agriculture ou la céramique en étaient également. Il faut par ailleurs noter qu'une technologie peut être « nouvelle » dans un domaine, alors qu'elle est relativement « ancienne » dans un autre. Pensons, par exemple, au géoradar, un outil connu depuis relativement longtemps en géologie, mais qui commence à être de plus en plus utilisé en archéologie.

Il faudrait ainsi voir, à la suite de cette discussion sur les définitions que prend le terme « technologie », ce qui est suggéré par « Regards sur les nouvelles technologies ». En fait, l'expression « nouvelles technologies » devrait plutôt s'entendre comme « nouvelles techniques », suivant les définitions de Mauss et des penseurs européens. Il n'y a pas, en effet, de « nouvelles technologies », si technologie prend le sens de science des techniques – nous ne présentons pas ici des nouvelles façons de comprendre la relation entre l'humain et ses techniques, mais plutôt comment les nouvelles techniques influencent les humains (articles de Dib et de Woodtli) ou modifient la façon dont les anthropologues perçoivent les humains (articles de Jeolás et de Gilbert). Une double réflexion, réalisée par Rhani et par Bordeleau, vient compléter ce numéro en présentant la conception du rapport de l'Homme à la technologie d'Heidegger, puis celle de Sloterdijk qui s'en inspire et la complète – une véritable réflexion « technologique », cette fois-ci, dans le sens de compréhension des techniques, mais qui ne pourrait être considérée comme « nouvelle » – Heidegger ayant produit sa *Lettre sur l'humanisme* en 1957.

Les nouvelles technologies en anthropologie : Pourquoi?

Les techniques sont des phénomènes sociaux, culturels. C'est la raison pour laquelle Haudricourt est catégorique :

Il est clair que pour un objet fabriqué c'est le point de vue humain, de sa fabrication et de son utilisation par les hommes, qui est essentiel, et que si la technologie doit être une science, c'est en tant que science des activités humaines (Haudricourt 1988:38).

Pourtant, pendant longtemps, l'étude des techniques a souvent été négligée par la plupart des anthropologues (Guille-Escuret 2003). La raison en est peut-être que, malgré l'importance que lui donnaient certains, comme Mauss et d'autres, ceux-ci considéraient que l'étude de la culture matérielle, reflet des techniques, était, en elle-même, vide de sens, sans autre objectif que de remplir les musées d'objets et les rapports d'images (Lemonnier 1992; Pfaffenberger 1992) – possiblement en réaction à ce qui se faisait au XIX^e siècle. Les archéologues sont sans doute les seuls anthropologues qui n'ont jamais rejeté les études matérielles – comment aurait-ce été possible, de toutes façons, quand les objets sont les principales données archéologiques? La culture matérielle étant leur pain quotidien depuis toujours, la technologie est toujours restée, au sein de cette sous-discipline anthropologique, le moyen privilégié, sinon le seul, pour comprendre les systèmes sociaux du passé (Speth 1992).

La technologie en tant que science humaine ou science sociale a repris ses lettres de noblesse dans une période relativement récente. C'est notamment par la sociologie, et particulièrement la sociologie de la science, qu'un intérêt pour le fait technique en tant que fait social s'est renouvelé en sciences sociales (Pfaffenberger 1992). Ce regain d'intérêt dans les années 1980 n'a rien d'étonnant : le développement et l'implantation de nouvelles techniques – appelées, comme si l'on avait oublié l'héritage de Mauss, de Leroi-Gourhan et de Haudricourt, nouvelles technologies⁴ – se sont mis à transformer fondamentalement la société. Chez les anthropologues, il est significatif de noter que la technologie redevint populaire alors que gagnait en notoriété l'*Anthropology at home* – c'est en regardant leur propre arrière-cour se transformer que de plus en plus d'anthropologues ont pris une nouvelle conscience de l'importance du phénomène technique dans la société.

Phénomène d'importance s'il en est un : la technique finit par définir l'humain. Il n'aura pas fallu attendre l'arrivée de la Créature de Mary W. Shelley (1994) pour que le besoin de reconceptualiser ce que c'est que d'être humain se fasse sentir. C'est ce que tente de démontrer l'article de Patrick F. Woodtli sur les effets des dispositifs biométriques sur le corps humain – considéré notamment en tant qu'arène du pouvoir. Dans la foulée du besoin (réel ou imaginaire) de sécurité suite aux attentats du 11 septembre 2001, les États cherchent des façons de plus en plus précises d'identifier ceux qui franchissent leurs frontières.

⁴ Voir par exemple Rocher (1985).

Les technologies⁵ biométriques finissent par réduire les individus à ces caractéristiques de leur corps biologique qui sont inaltérables et permanentes, évacuant toute personnalité qui n'est pas codée dans les gènes. La personne ainsi perçue par le système n'est plus qu'un *checklist* de traits à cocher. L'être numérique⁶ de Negroponte (1995), dont les atomes sont remplacés par des *bits*, est là, mais tout est loin d'être aussi positif que l'annonçait l'informaticien. Woodtli démontre que ces nouveaux outils de description, d'identification et de contrôle sont bel et bien là, autour de nous, et que leur usage se répand à un rythme qui devrait possiblement inquiéter – ramener l'humain à son biologique, n'est-ce pas perdre la nature humaine? Si cela semble évident lorsqu'on considère les technologies de contrôle des populations, on tend à oublier que nous sommes pratiquement toujours sous le joug de la technologie et c'est maintenant à la société, qui lui a donné naissance, de s'y adapter :

I pointed out how often the promise of liberation in the first stages of the introduction of a technology is not subsequently fulfilled, and that there is quite a sophisticated mechanism of building up dependency after having built acceptance of the new technology (Franklin 1992:118).

Alors que la société se transforme de plus en plus vite, chaque développement technique entraînant et accélérant les suivants, il semble que l'histoire s'accélère elle-même et il devient plus que jamais nécessaire de comprendre la question de l'origine et de la destination de l'humain, ce que ne peut permettre aucune machine. Cette incorporation rapide des nouvelles technologies dans le monde de tous les jours offre aux anthropologues une occasion unique de comprendre le processus d'invention et de son acceptation par la société. Est-ce que les développements technologiques sont dictés par la nécessité, comme le veut la *Standard View of Technology* (Pfaffenberger 1992)? À voir la vitesse avec laquelle se développent les nouvelles technologies, et les nouveaux besoins que ces développements entraînent eux-mêmes, on peut se demander si les possibilités, plutôt que les nécessités, sont les moteurs de l'invention. « Andy makes my computer faster. Bill uses more of it » nous dit Nicholas Negroponte (1995a), co-fondateur et directeur du *MIT Media Laboratory*, dans sa défunte chronique du magazine *Wired*. *Intel* développe des ordinateurs plus puissants, plus rapides, alors que *Microsoft* développe des applications plus lourdes, qui demandent plus de ressources électroniques. Tout ça parce que chacune des deux entreprises a la possibilité de développer et que le consommateur a la possibilité de consommer.

C'est un peu en ce sens que Lina Dib, dans le second article de ce numéro, a décidé d'explorer la question des nouveaux outils de mémoire électronique, des blogs aux caméras numériques automatisées. Les techniques sont disponibles, ou sont en développement, mais les chercheurs qui leur sont attachés se questionnent encore sur ce à quoi servira ce qu'ils développent. La nécessité n'est pas, ici, mère de l'invention, c'est plutôt l'inverse : la possibilité de l'outil poussera les concepteurs à développer

⁵ Je reprends ici et pour le reste de cette introduction le terme consacré par l'usage, en gardant en tête les nuances mentionnées – on devrait parler de « nouvelles techniques ».

⁶ La version originale anglaise de l'ouvrage est titrée *Being Digital*.

éventuellement le besoin, quand le besoin d'un besoin se fera sentir pour vendre les produits. Dib termine son article en dressant un parallèle entre le citoyen branché, utilisateur d'outils de mémoire et l'ethnologue, observant et notant en détail la vie quotidienne des groupes qu'il étudie. Est-ce que les humains deviendront ainsi tous des auto-ethnologues potentiels? Est-ce que cette masse d'informations enregistrées sur tout un chacun facilitera, ou changera, les techniques de l'anthropologie dans un avenir rapproché, amenant la discipline à un âge magique où les notes auront déjà été prises avant l'arrivée de l'ethnologue?

Sans doute y a-t-il encore loin de la coupe aux lèvres – si, toutefois, les anthropologues veulent vraiment de cette coupe – mais le cyberespace a déjà effectivement commencé à changer le traditionnel terrain de l'ethnologue, comme l'illustre Leila S. Jeolás dans sa note de recherche sur les courses de voitures illégales. L'anonymat que confèrent les forums de discussion sur Internet permet à l'auteur de s'introduire dans une communauté qui lui aurait sans doute été impossible de pénétrer par les moyens traditionnels de l'ethnologue. Les amateurs de courses urbaines étant essentiellement des hommes qui cherchent à se prémunir contre des intrusions pouvant mettre un frein à leurs activités illicites, la venue parmi eux d'un chercheur extérieur, féminin et qui ne connaît pas leur langage, n'aurait sans doute pas été vue d'un bon œil et le doute aurait sans doute miné leurs échanges – comment parler ouvertement d'une pratique que tous savent illégale et répréhensible? Bien que Jeolás démontre qu'Internet ne peut remplacer le contact direct et l'observation participante des ethnologues, il n'en demeure pas moins que la donne change et qu'une toute nouvelle terre s'ouvre devant la discipline. Il importe maintenant de savoir comment aborder ces nouvelles sources de données ethnographiques – l'anonymat du réseau permet peut-être une observation libérée et naturelle des sujets d'étude, mais ouvre également une toute nouvelle dimension d'analyse de ce contenu qui est dit (écrit) par ordinateurs interposés et qui n'a plus à être assumé aussi complètement que lorsqu'il est dit de vive voix. Bien que les terrains traditionnels ne soient pas exemptés de ces phénomènes, l'exagération, la déformation et le mensonge peuvent potentiellement prendre une toute nouvelle ampleur au sein des communautés virtuelles, « remettant en cause la légitimité de la communauté », pour reprendre les termes de Jeolás.

En tant que nouveau monde à explorer, à analyser et à comprendre, Internet pourrait éventuellement changer les façons de conceptualiser les données et méthodes de l'ethnologie. Que ce soit par les forums de discussion, comme le fait Jeolás, ou à travers ces « outils de mémoire » dont discute Dib, les nouvelles technologies permettent l'analyse de nouveaux contenus, ou de contenus augmentés, qui auront tôt ou tard un impact sur les façons qu'on considère l'Autre. Il est intéressant de noter que ces deux articles montrent deux aspects, en totale opposition, qui joueront sur ces méthodes ethnologiques : dans un cas, les outils de mémoire permettent l'enregistrement hautement objectif du monde qui entoure le sujet – le souvenir déformé de sentimentalité d'autrefois du « te souviens-tu, sur la colline, le vent soufflait... » deviendra la photographie haute-définition de la dite colline, l'enregistrement de la vitesse du vent et de sa propre température corporelle lorsqu'est survenu l'événement rappelé – dans l'autre cas, la

relation de cet événement sur la colline dans un forum de discussion pourra être filtré et modifié subjectivement pour en faire une « histoire », au sens de fiction donnée pour vraie – le vent ne soufflait plus, c'était l'ouragan. Il y aura réflexion à entamer pour savoir quoi faire de toutes ces données objectives et comment lire la subjectivité anonyme.

Le Réseau des réseaux n'est bien évidemment pas le seul domaine technologique qui a changé, change ou changera les méthodes de faire l'anthropologie et, par extension, ses façons de voir le monde. L'archéologie en est un bon exemple, avec l'intégration de plus en plus fréquente de nouveaux outils qui apportent leur lot de questions. Dans ce cas-ci, les nouvelles technologies ne deviennent pas des sujets d'étude, comme ça peut être le cas en ethnologie. Bien sûr, la technologie elle-même est étudiée par l'archéologie – les techno-archéologues s'intéressent aux artefacts lithiques, à l'outillage en os, aux techniques de métallurgie du passé. Mais tout cela ne peut pas être considéré comme de « nouvelles technologies ». Les archéologues discutent souvent malgré tout de nouvelles technologies, en tant qu'outils leur permettant de récupérer des données archéologiques, de les analyser puis de les comprendre. Ces nouveaux outils, qui ne sont nouveaux parfois que pour la discipline, changent ainsi, parfois drastiquement, les façons de faire et entraînent avec eux des nouvelles difficultés pratiques ou théoriques à la pratique.

L'article de Louis Gilbert, le seul article archéologique de ce numéro d'*Altérités*, touche ainsi aux changements apportés par les systèmes d'information géographique (SIG) aux études archéologiques régionales de chasseurs-cueilleurs. Alors que l'archéologie de l'établissement, qui cherche à comprendre les sociétés passées à partir de la distribution spatiale des données archéologiques à travers une région, précède même le mouvement processualiste de la discipline des années 1960, ses façons de faire se sont récemment modifiées de manière relativement profonde avec l'introduction de ces systèmes dans son bagage méthodologique. L'impact pratique de ces outils est indéniable, mais l'auteur pose la question à savoir s'il y a eu conséquemment des changements dans les façons de comprendre l'établissement et sa relation avec le social. Est-ce que l'utilisation d'une nouvelle technologie dans la pratique rend nécessaire, et possible, une adaptation des approches théoriques permettant de relier les schèmes d'établissement aux aspects socioculturels des sociétés? L'article arrive à la conclusion que si les possibilités sont là, le développement d'une véritable nouvelle approche n'a pas encore été réalisé.

Cette question posée dans le cadre restreint de l'archéologie de l'établissement pourrait et devrait, me semble-t-il, être posée également pour toutes les nouvelles technologies dont usent les anthropologues. Étant donné que les nouvelles façons de faire – et ceci pourrait également s'appliquer à certaines nouvelles façons de penser – ont souvent été développées dans différentes disciplines, qui n'ont pas les mêmes préoccupations ni les mêmes problématiques que l'anthropologie (par exemple, les SIG ont été développés en géomatique), leur utilité initiale est souvent très différente des objectifs que visent les anthropologues par leur utilisation. L'adoption de ces méthodes et de ces approches théoriques doit se faire de façon

critique, les limites inhérentes – résultats du changement de l'objet visé par les outils – doivent être identifiées et contrôlées.

La partie thématique de ce numéro se conclut par les articles de Zakaria Rhani et d'Erik Bordeleau, qui proposent une double réflexion beaucoup plus large sur le rapport de l'Humain à la technologie. Rhani, d'abord, nous rappelle le projet humaniste de Heidegger et les dangers d'une technologie déshumanisante⁷. Dans une conception reprise plus tard par Franklin (1992), par exemple, Heidegger voit la technologie moderne comme une façon de dominer le monde, l'environnement. Celle-ci devrait pourtant être un mode de dévoilement par lequel l'humain et son monde pourraient entrer en correspondance, dans le respect mutuel – l'homme n'est pas maître de l'environnement, il est son tuteur, son gardien. Le philosophe argue donc pour une « nouvelle » technologie, qui deviendrait responsable, humanisée et de plus en plus nécessaire à mesure que se multiplient les machines dans notre entourage. Selon Rhani, l'anthropologie pourrait prendre ce rôle de guide dans la définition d'une nouvelle compréhension de l'humain en transformation, en nous rappelant cette « magnifique complexité qui est le propre même de l'humain » (Rhani, ce volume).

L'article de Bordeleau se situe en continuité avec celui de Rhani. Alors que ce dernier s'est attardé à Heidegger, Bordeleau présente la critique qu'a faite Sloterdijk de la pensée humaniste en général et de celle de Heidegger en particulier. Pour Sloterdijk, l'être humain lui-même est un produit et cette réflexion qu'il qualifie d'anthropotechnique devient de plus en plus nécessaire à mesure que le mode de production de l'humain change – par exemple, avec l'arrivée des biotechnologies. Si Heidegger présentait l'humain comme tuteur de l'environnement, Sloterdijk propose plutôt l'abolition pure et simple de la distinction entre nature et culture. Si cette dichotomie disparaît, alors où se situera la technologie? Elle sera tout aussi naturelle qu'elle sera culturelle. Bruno Latour (1999), nous dit Bordeleau, avait déjà proposé cet abandon fondamental dans la compréhension de l'humain. Il est par ailleurs intéressant également de noter au passage que Latour a déjà proposé d'introduire les technologies en tant que membres des sociétés, plutôt que de les considérer uniquement comme produits de celles-ci :

One of the tasks of sociology is to do for the masses of nonhumans that make up our modern society what it did so well for the masses of ordinary and despised humans that make up our society. To the people and ordinary folks should now be added the lively, fascinating, and honorable ordinary mechanisms (Latour 1988:310).

L'humain en tant que produit social, les technologies en tant que sujets sociaux. La réflexion sur les nouvelles technologies, autant en tant que nouvelles pratiques et manière de faire, comme de nouvelles façons de considérer les techniques, n'est pas aussi simple qu'on aurait d'abord pu le penser. La définition même du sujet de réflexion est en constante réaffirmation, sa position en tant qu'objet d'étude ou en tant que

⁷ Encore une fois, j'utilise le terme dans son sens anglo-saxon, bien que les articles de Rhani et de Bordeleau nous parlent de « techniques » – ceci afin de garder une certaine constance. On aura compris que Heidegger fait ainsi référence aux techniques modernes et non à la science moderne des techniques.

méthode – et, pourquoi pas, en tant qu’objet dans l’étude d’une méthode – complique les différentes avenues qui permettraient de l’aborder. Un abordage qui devient, d’année en année, de plus en plus pressant, alors que l’humanité transcende les frontières qui lui étaient jusqu’alors inaccessibles, voire inconnues, et pour laquelle le voyage est l’occasion de se transformer dans les profondeurs les plus fondamentales de son être. Il ne faut pas attendre que Johnny-5 se mette à rire ou que Hall 9000 se mette à tuer⁸, pour commencer à repenser l’humain.

Finalement, ce numéro d’*Altérités* se termine par un article de Vincent Duclos sur la place qu’occupent les antidépresseurs dans la société et dans le discours psychomédical. Bien qu’hors-thème, cet article est rattaché à la problématique générale du numéro en ce sens qu’il traite d’une technologie médicale – l’antidépresseur – et explore comment elle est développée, mise en marché et finalement justifiée par le discours scientifique. La dépression étant une condition quelque peu difficile à identifier formellement, l’antidépresseur devient l’un de ses principaux éléments de définition – la dépression est ce qui est soigné par les antidépresseurs. On retrouve là la même inversion dont discutait Dib concernant les outils de mémoire, où la réponse à un problème précède, en quelque sorte, le problème lui-même.

Je termine en remerciant tous les auteurs d’avoir répondu à cet appel à contributions, en touchant à des sujets beaucoup plus vastes que ce que j’avais d’abord anticipé. Je désire également remercier le Comité scientifique d’*Altérités* pour l’évaluation rapide et poussée des différents articles, ainsi que le Comité éditorial pour son travail acharné qui a rendu possible cette publication.

⁸ Le premier est un robot dans la comédie familiale de 1986 *Short Circuit* (il prendra le nom de Johnny-5 dans la suite, *Short Circuit 2*; il se nomme Number-5 dans le premier film); le second est l’ordinateur dans le film de 1968 de Stanley Kubrick et d’Arthur C. Clark *2001; A Space Odyssey*, dont le roman par Clark fut publié la même année.

Références

- Franklin, Ursula
1992 *The Real World of Technology*. Concord: House of Anansi Press Limited.
- Guille-Escuret, Georges
2003 Les techniques, entre tradition et intention. *Techniques & Culture* 42. Document électronique, <http://tc.revues.org/document107.html>, consulté le 17 novembre 2007.
- Haudricourt, André-Georges
1988[1964] La technologie, science humaine. *In* La technologie science humaine; Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques. André-Georges Haudricourt. Pp. 37-46. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Inizan, Marie-Louise, avec Michèle Reduron, Hélène Roche et Jacques Tixier
1995 *Technologie de la pierre taillée*. Paris: Cercle de recherche et d'études préhistoriques.
- Latour, Bruno
1988 [sous le nom de Jim Johnson] *Mixing Humans and Nonhumans Together: The Sociology of a Door-Closer*. *Social Problems* 35(3):298-310.
2004[1999] *Politiques de la nature*. Paris: Éditions de la découverte.
- Lemonnier, Pierre
1992 *Elements for an Anthropology of Technology*. Ann Arbor: University of Michigan Museum of Anthropology.
- Leroi-Gourhan, André
1971 *L'homme et la matière*. Paris: Albin Michel.
- Mauss, Marcel
1926 *Manuel d'ethnographie*. Collection Les auteur(e)s classiques. Chicoutimi: Les classiques des sciences sociales. Document électronique, http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/manuel_ethnographie/manuel_ethnographie.html, consulté le 10 novembre 2007.
1934 *Les techniques du corps*. Collection les auteur(e)s classiques. Chicoutimi: Les classiques des sciences sociales. Disponible sur http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/6_Techniques_corps/techniques_corps.pdf, consulté le 20 novembre 2007.
2006[1948] *Techniques and Technology*. *In* Marcel Mauss; *Techniques, Technology and Civilisation*. Nathan Schlanger, dir. Pp 147-153. New York: Durkheim Press/Berghahn Books.

National Academy of Engineering (NAE)

2007a Welcome to the National Academy of Engineering (NAE). Document électronique, <http://www.nae.edu/nae/naehome.nsf>, consulté le 10 décembre 2007.

2007b What is Technology? Document électronique, <http://www.nae.edu/nae/techlithome.nsf/weblinks/KGRG-55A3ER>, consulté le 10 décembre 2007.

Negroponce, Nicholas

1995a Affordable Computing. *Wired Magazine* 3.07. Document électronique, <http://www.wired.com/wired/archive/3.07/negroponce.html>, consulté le 25 novembre 2007.

1995b L'homme numérique. Paris: Robert Laffont.

Pfaffenberger, Bryan

1992 Social Anthropology of Technology. *Annual Review of Anthropology* 21:491-516.

Rocher, Guy

1985 Le virage technologique : cheval de Troie des sociétés de l'avenir? Collections Les auteur(e)s classiques. Chicoutimi: Les classiques des sciences sociales.

Document électronique, http://classiques.uqac.ca/contemporains/rocher_guy/virage_tech_cheval_de_troie/virage techno_cheval_Troie.pdf, consulté le 25 novembre 2007.

Schlanger, Nathan

2006 Introduction: Technological Commitments: Marcel Mauss and the Study of Techniques in the French Social Sciences. *In* Marcel Mauss; *Techniques, Technology and Civilisation*. Nathan Schlanger, dir. Pp. 1-30. New York: Durkheim Press/Berghahn Books.

Shelley, Mary W.

1994[1818] *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Paris: J'ai lu.

Sigaut, François

1987 Préface: Haudricourt et la technologie. *In* *La technologie science humaine; Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*. André-Georges Haudricourt. Pp. 9-32. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

2002 La formule de Mauss. *Techniques & Culture* 40. Document électronique, <http://tc.revues.org/document1538.html>, consulté le 17 novembre 2007.

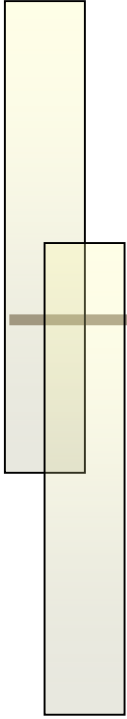
Speth, John D.

1992 Foreword. *In* *Elements for an Anthropology of Technology*. Pierre Lemonnier. Pp. vii-ix. Ann Arbor: University of Michigan Museum of Anthropology.

Tabachnick, David E.

2004 Techne, Technology and Tragedy. *Techné* 7(3):91-112

*Louis Gilbert
Doctorant
Département d'anthropologie
Université de Montréal
gilbert.louis@sympatico.ca*



Entre ordre et chaos.

Le corps biométrique, lieu du politique

Patrick F. Woodtli
Université de Montréal

Le plus profond dans l'homme, c'est la peau.
Valéry 1934:49

L'ambition suprême du bio-pouvoir est de réaliser dans un corps humain la séparation absolue du vivant et du parlant, de la zoè et du bios, du non-homme et de l'homme.
Agamben 1998:155-156

Introduction

La foule défilait d'un pas machinal, « colonie pénitentiaire » hagarde et blême. Ondulant entre les cordes tendues afin de canaliser son flot, elle s'écoulait, immense et compacte, ombre tachant l'aube livide de ce matin de janvier. Parfois, le cri d'un enfant venait brutalement déchirer le silence du gigantesque hall de marbre blanc. Procession interminable de corps hébétés que des officiers assignaient aux guichets vacants – royaumes de tout-puissants Cerbères d'occasion.

Lambda se fit désigner le sien d'un coup de menton. Il hésita, rendu soudainement nerveux à l'idée de se livrer à l'empire de l'arbitraire douanier puis, résolu, il se dirigea vers la cellule indiquée.

L'air rogue, Cerbère le dévisagea avec déplaisir. Se saisissant négligemment de son passeport, il le plaça sur un lecteur optique et consulta les données qui apparaissaient sur son écran. Lambda entendit alors la voix monocorde du molosse lui enjoindre de placer ses deux index sur le scanner fixé sur le comptoir et de présenter son visage à l'œil numérique qui semblait le scruter depuis son arrivée. « – Pour identification biométrique » asséna-t-il sèchement devant l'air interrogateur de Lambda.

Les données collectées, les mains du fonctionnaire des douanes se mirent à danser frénétiquement sur le clavier, ses yeux se plissant sous l'effet de la gravité de la mission. Lambda attendit. Le temps suspendit son vol aux pulsations du silicium. La requête informatique se poursuivit, fouillant les méandres de la mémoire étatique. Lambda retint sa respiration, soudainement oppressé par cet espace confiné, monde entre deux mondes, limbe extraterritorial où – dans l'attente d'un statut en devenir – votre identité se voit mise entre parenthèses.

Les bases de données gouvernementales crachèrent enfin leur verdict. L'écran s'illumina d'un : « Authenticated subject – Access granted ». Lambda respira. L'état kafkaïen se relâcha. Un peu. Les erreurs de référencement d'un préoccupant État d'exception n'en finissant plus de s'étirer lui seront cette fois épargnées. Lambda souffla.

Cerbère releva les yeux, et lui tendit son passeport d'un geste où se lut toute la lassitude du monde. Découvrant une canine où l'affable le disputait à la canaille, il énonça d'une voix fatiguée : « Welcome to America » (Woodtli 2008)1.

Scénario orwellien, mais dont la matérialisation n'aura que faire des calendes d'un hypothétique futur. Aujourd'hui, ce ne sont pas moins de deux cent quatre-vingt-trois points d'accès au territoire américain qui se voient équipés du plus grand système biométrique jamais développé à des fins civiles, le programme US-VISIT². Selon une procédure sacrifiant en tous points à la description précitée, il est désormais demandé à tout visiteur étranger entrant ou sortant du sol des États-Unis d'Amérique d'enregistrer ses empreintes digitales³ ainsi qu'une scanographie faciale⁴ pour vérification biométrique. Ce programme, initialement voté par le Congrès en 1996, avait vu sa réalisation repoussée au cours des années subséquentes, les autorités craignant que sa mise en place ne suscite des congestions aux frontières. Les événements de 2001 changèrent la donne, la stratégie de renforcement de la sécurité nationale déployée transformant le projet toujours ajourné en l'un des fers de lance de son action⁵. Loin de se voir toutefois réservés aux fantasmes d'une Amérique en mal d'insularité, des projets similaires fleurissent aujourd'hui en de nombreuses autres parties du monde, à l'instar de la Communauté européenne, heureuse détentrice des systèmes EURODAC⁶, SIS⁷ et

¹ Ce texte est né d'une expérience personnelle de l'auteur.

² Acronyme de United States Visitor and Immigrant Status Indicator Technology.

³ Jusqu'alors limitée aux deux index, cette procédure est actuellement remplacée par la numérisation des dix doigts afin de permettre l'harmonisation du programme avec la base de données d'empreintes digitales du FBI, l'*Integrated Automated Fingerprint Identification System* ou IAFIS. Aujourd'hui [novembre 2007], la grande majorité des bureaux américains dans le monde chargés de l'émission de visas sont déjà équipés des nouveaux lecteurs de numérisation. L'équipement des ports d'entrée situés aux frontières américaines (aéroports, douanes, ports) devrait intervenir selon le *Department of Homeland Security* à partir du 29 novembre 2007 et s'achever dans le courant de l'année 2008 (DHS 2007).

⁴ La photographie numérique du visage, interprétée par un logiciel de reconnaissance biométrique.

⁵ Développé dès 2002 sous le nom de *National Security Entry-Exit Registration System* (NSEERS) puis rebaptisé US-VISIT lors de la création du *Department of Homeland Security* au printemps 2003, ce programme avait pour fonction initiale d'établir un registre national des visiteurs temporaires de nationalité étrangère (soit non candidats à l'immigration) en provenance de 25 pays particuliers, ainsi que de certains visiteurs désignés comme susceptibles de présenter un risque pour la sécurité des États-Unis.

⁶ Base de données répertoriant les empreintes digitales des demandeurs d'asile en Europe et, dans certaines conditions, des étrangers en situation irrégulière. Entrée en vigueur le 15 janvier 2003, EURODAC réunit tous les pays de la Communauté européenne, à l'exception du Danemark (CE 2004; Wikipédia 2007b).

⁷ Instauré en 1995 dans le cadre du projet de suppression des frontières intérieures de l'Union, le *Système d'Information Schengen* (SIS) rassemble en une base de données un ensemble d'informations relatives aux personnes jugées « suspectes » ou « indésirables » sur le sol de la Communauté européenne (délinquants, demandeurs d'asiles ayant vu leur candidature rejetée, etc.). À la suite d'une série de nouvelles propositions déposées par la Commission le 1^{er} juin 2005, un nouveau système devrait voir le jour prochainement, le SIS-II, intégrant notamment l'identifiant biométrique (CE

VIS⁸, ou encore du programme CIS-VISIT⁹ rassemblant les républiques de l'ancien empire soviétique.

Si l'actualité politique consécutive aux attentats du 11 septembre 2001 aura vu l'essentiel de l'attention publique et médiatique se focaliser sur les dispositifs biométriques dédiés à la gestion de l'immigration et des frontières, les possibilités offertes par la biométrie ne se limitent pas à ces domaines exclusifs. S'adaptant à une diversité de besoins remarquable, cette technologie couvre actuellement des domaines aussi variés que l'administration des programmes d'aide sociale¹⁰, la gestion des droits d'accès¹¹, l'industrie du tourisme¹², l'identification de victimes de catastrophes¹³, la gestion des populations déplacées¹⁴, les paiements quotidiens¹⁵, la lutte contre la fraude électorale¹⁶, l'accès aux banques et aux guichets automatiques, ou encore mise en place de nouveaux standards internationaux pour les

2006b, 2006c, 2007b; Wikipédia 2007a).

⁸ L'*European Visa Information System* (EU-VIS) est un projet annoncé pour lutter contre l'immigration illégale et renforcer la sécurité. Il est destiné à lutter contre la fraude documentaire, faciliter les contrôles aux frontières extérieures ainsi que lors des contrôles d'immigration ou de police, contribuer au développement de la politique commune en matière de visas et enfin, lutter contre le terrorisme. La structure d'EU-VIS s'inspire de celle retenue pour le SIS (CE 2006a, 2007a).

⁹ Projet biométrique de reconnaissance faciale, le CIS-VISIT est un programme de lutte antiterroriste et de lutte contre l'immigration illégale destiné à contrôler tous les passagers à destination du Commonwealth of Independent States (CIS) de l'ancienne zone soviétique. Il a été voté par les pays membres en 2004 lors de leur sommet annuel. Le CIS est une alliance entre onze républiques de l'ancien bloc soviétique (Arménie, Azerbaïdjan, Biélorussie, Géorgie, Kazakhstan, Kirghizstan, Moldavie, Russie, Tadjikistan, Ukraine et Ouzbékistan. Le Turkménistan dispose d'un statut de membre associé depuis 2005).

¹⁰ Au Texas, un programme d'aide financière aux soins médicaux a instauré depuis 2004 la carte *Medicaid* pour protéger les données médicales des patients et éviter les fraudes. Porteuse des empreintes digitales du sujet, elle permet leur authentification lors de leur consultation (CSI 2005a, 2005b). En Afrique du Sud, un système de délivrance des pensions sociales utilise également l'empreinte digitale sur une carte personnelle dans le but d'authentifier son ayant droit. L'empreinte est contrôlée lors de la délivrance de la pension (CSI 2005a, 2005b).

¹¹ Aux espaces physiques (bureaux, centrales nucléaires, propriétés privées, etc.) et logiques (ordinateurs personnels, réseaux).

¹² De Monaco à Hong Kong en passant par Las Vegas, la biométrie est aujourd'hui implantée dans de nombreux hôtels, remplaçant le traditionnel système de clés pour l'accès aux chambres.

¹³ La biométrie fut utilisée en Thaïlande dans le cadre de l'identification des victimes du Tsunami de 2004. L'ADN ou les empreintes des victimes étaient alors comparées à ceux des familles recherchant un disparu, ainsi qu'aux empreintes du disparu lors de la délivrance de papiers d'identité (CSI 2005a, 2005b).

¹⁴ Le *Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés* (UNHCR) eut recours à la biométrie en 2003 afin de gérer le retour des populations afghanes exilées au Pakistan. Le réfugié enregistrait son iris auprès de l'organisation afin de bénéficier d'une aide au retour. Lors de son arrivée dans son pays d'origine, il était authentifié puis recevait un *care package* consistant en un bon de transport, une aide alimentaire, etc. (CSI 2005a, 2005b).

¹⁵ En Malaise, la « Carte universelle Mykad » enregistre la date et le lieu de naissance de chaque citoyen, son sexe, le nom des parents, l'origine ethnique, la religion, les empreintes digitales, ainsi que les informations médicales. Outre le fait de servir de passeport, la carte Mykad fait office de porte-monnaie électronique (CSI 2005a, 2005b).

¹⁶ Le gouvernement ougandais a choisi en 2001 une solution de reconnaissance faciale (Viisage) afin de lutter contre la fraude électorale (Brömme 2002:12).

documents de voyage¹⁷. Avec des ratios de croissance des plus remarquables¹⁸, cette technologie est passée d'une position encore récemment marginale à une situation où la pléthore de ses applications se voit proportionnelle à leur diversité, se positionnant progressivement comme acteur privilégié d'un nombre grandissant de secteurs de la vie sociale.

Bien que les dispositifs de sécurité biométriques n'aient pas attendu l'effondrement des tours jumelles pour effectuer leur progressive pénétration du corps social, ils bénéficieront cependant grandement des conséquences qui en découlèrent. Au nom de la guerre entreprise contre l'hydre terroriste – ce nouvel ennemi réticulaire du puissant Occident – la biométrie se verra intronisée au nombre des technologies phares supposées redéfinir la sécurité et restaurer la confiance citoyennes d'un monde au visage transformé. En 2005, le fondateur et Secrétaire du *Department of Homeland Security* (DHS) affirmait ainsi de façon on ne peut plus emblématique¹⁹ : « Biometrics and RFID will make us safer » (Wasserman 2005).

Recomposant le périmètre d'accès au temple, la biométrie se pose donc comme un élément incontournable de cette redéfinition de l'architecture de la *polis* à laquelle l'intensification des technologies de surveillance et de contrôle se voit pleinement convoquée. Avec l'adoption en mai 2003 par l'*Organisation de l'aviation civile internationale* (OACI)²⁰ d'une nouvelle génération de passeports intégrant l'identifiant biométrique, cette technologie franchissait un pas supplémentaire en quittant le giron des initiatives nationales pour acquérir le statut de standard identificatoire planétaire. Le corps humain, numérisé de frais, ouvrait alors la porte à ce qu'il serait convenu d'appeler « l'ère des "bio-maîtres" ».

Si la corporéité de l'homme a toujours fait du monde la mesure de son expérience (Le Breton 2006:24), l'heure est aujourd'hui à l'utilisation politique de ses mesures. Investi de part en part par le pouvoir, le corps se voit alors transformé en facteur de risque et de prédiction de la dangerosité, déterminant le droit d'accès d'un individu à un espace ou à un service requis. Objectivé dans un processus réduisant l'identité à sa part strictement biologique, mission lui est assignée de transmettre sa vérité sur le sujet au nom de l'ordre et de la sécurité.

L'apparition de ces nouveaux mediums d'identification – technologies

¹⁷ Voir *infra*.

¹⁸ Selon les estimations de l'*International Biometric Group* (IBG), le secteur de la biométrie affiche des taux de croissance annuels d'environ 40 % (IBG 2007).

¹⁹ Tom Ridge fit cette déclaration au cours de la troisième conférence annuelle du *RFID Journal's* donnée à Chicago les 10-11-12 avril 2005. RFID est l'acronyme de *Radio Frequency Identification System*, ou *Identification par ondes radio*. Voir Woodtli (2007).

²⁰ L'OACI – ou ICAO en anglais – est une agence spécialisée de l'ONU chargé de l'établissement de standards internationaux relatifs aux transports aéronautiques civils. L'OACI fut créé le 7 décembre 1944 à Chicago à l'incitation des États-Unis, se donnant pour tâche « la coopération internationale et le maximum d'uniformité dans les réglementations et les normes, ainsi que les procédures et les structures de l'aviation civile » (OACI 2007). C'est elle qui fixe notamment les normes techniques des passeports. Elle compte aujourd'hui 190 États membres.

de transcodage du biologique en patrons d'information numériques – s'accompagne également d'un ensemble de discours et de représentations de la corporité spécifiques, imaginaire dédié dont il conviendra de dégager quelques-uns des traits constitutifs. En un temps où le biologique se voit transformé par l'actualité en vecteur de légitimité sociale et politique, nous proposons une réflexion autour du corps biométrique envisagé comme objet d'investissement politique. Nous effectuerons celle-ci en trois étapes : une première partie s'attachera à définir et à contextualiser la technologie biométrique; une seconde évoquera très succinctement les liens ténus liant respectivement corps et pouvoir, rappelant notamment la dimension politique du premier de ces deux termes; enfin, la troisième et dernière partie de cet article traitera de quelques implications découlant de l'investissement actuel du corps par l'agent biométrique, occasion d'une accointance particulière entre corporité et politique.

Biométrie, combien de divisions?

Si la biométrie est aujourd'hui l'un des enfants bénis de la culture *high-tech*, ses principes fondamentaux n'en plongent pas moins leurs racines dans une histoire aussi ancienne que celle du genre humain, les interactions entre membres de la même espèce faisant largement appel aux procédés constitutifs de cette discipline. Notion dérivée des termes grecs βίος (*bios* ou vie) et μέτρον (*métron* ou mesure, évaluation), la biométrie est *stricto sensu* le domaine de la biologie ayant recours aux méthodes quantitatives pour l'étude des phénomènes biologiques. Utilisée en paléanthropologie ou en anthropométrie, elle est notamment appliquée à « l'étude mathématique des variations biologiques à l'intérieur d'un groupe déterminé » (CLUSIF 2003).

Aujourd'hui, le terme réfère également à l'ensemble des techniques automatiques de mesure et d'identification basées sur la reconnaissance des caractéristiques individuelles, cette acception anglicisée du terme « biométrie » s'étant progressivement imposée en lieu et place de la notion francophone d'« anthropométrie »²¹ (la mesure des éléments de l'homme). Sur cette base, la biométrie peut être définie comme la discipline ayant pour objet l'identification, l'authentification²² et le repérage des individus à partir de leurs caractéristiques physiologiques et comportementales, et par extension comme la technique consistant à « transformer » les caractéristiques biologiques, génétiques et comportementales d'un individu en une empreinte ou code numérique.

²¹ Le terme anglais exact correspondant au français « anthropométrie » est *biometry* ou *biometrics* (CLUSIF 2003).

²² L'industrie biométrique distingue deux processus distincts : 1. L'*identification* d'une personne, soit le procédé qui vise à reconnaître une personne parmi d'autres, ce qui implique la création d'une base de données destinée à la création des identifiants biométriques d'une population; 2. L'*authentification*, soit la vérification d'une donnée préalablement enregistrée sur un support (passport, carte d'accès, etc.) avec celle que la personne présente au moment de la vérification (empreinte digitale, iris, pupille, etc.). Dans ce cas, il n'y a pas création de base de données. Si l'authentification est une procédure indissociable de toute vérification biométrique, l'identification se révélera en revanche facultative (CSI 2005).

Les systèmes de contrôle biométriques se classent selon les variables, ou « identifiants », sur lesquels ils portent : 1) L'analyse physiologique, soit la morphologie (empreintes digitales, empreintes palmaires, rétine, iris, forme du visage, analyse du système veineux, etc.) ou la biologie (ADN, sang, urine, ou encore odeur); 2) L'analyse comportementale (voix, dynamique de la signature, démarche ou encore dynamique de la frappe au clavier).

Actuellement intégré de façon croissante dans nombre de procédures d'identification et de reconnaissance quotidiennes des individus, le recours régulier aux identifiants biologiques et comportementaux à des fins de reconnaissance et de légitimation existait cependant bien avant qu'il ne soit appuyé par les technologies numériques actuelles. L'utilisation des empreintes digitales à des fins commerciales fut par exemple attestée tant à Babylone (vers 500 ans av. J.-C.), que dans la Chine ancienne où les traces digitales étaient utilisées pour l'identification de certains scellés (VI^e siècle apr. J.-C.), alors que les marchands égyptiens se servaient du recensement des caractéristiques physiologiques pour différencier les négociants étrangers connus et dignes de confiance des nouveaux marchands non encore éprouvés (McMahon 2005; NSTC 2006:1-2).

L'identification biométrique franchira une nouvelle étape à la fin du XIX^e siècle avec la naissance et l'entrée de la discipline au service de l'État par l'entremise de la criminologie. Si la Renaissance marque le début des mesures d'enregistrement identitaire à un niveau étatique, le développement des État-Nations accompagnant l'entrée des sociétés occidentales dans la modernité parachèvera le processus. L'irruption de nouvelles forces dans le paysage historique de l'époque (urbanisation, flux migratoires, mobilité spatiale et anonymats grandissants, etc.) entraînera alors des besoins de gestion et de contrôle des identités accrus, exigences de rationalisation inaugurant la naissance d'une succession de procédures d'identification à la systématisation et à la centralisation croissantes (Garfinkel 2000; Giddens 1990; Lyon 2003:27; Van der Ploeg 1999). Cette cartographie d'un monde à la complexification grandissante, la biométrie y contribuera initialement par le fichage des populations criminelles récidivistes, permise dès la fin du XIX^e siècle grâce aux travaux fondateurs du Français Alphonse Bertillon²³ et de son contemporain britannique Sir Francis Galton²⁴. Pères de systèmes de classification anthropométrique respectivement basés sur les mesures du corps et les empreintes digitales, leurs recherches arrimeront la biométrie au giron des technologies policières

²³ Le criminologiste Alphonse Bertillon (1853-1914) fut à l'origine d'une méthode d'identification destinée aux criminels récidivistes. Présentée en 1882 sous le nom d'anthropométrie judiciaire, mais ultérieurement renommée « bertillonage » ou « système Bertillon », cette méthode fut conçue comme un procédé d'identification basé sur les mensurations osseuses et l'enregistrement des signes particuliers du délinquant (stature, poids, etc.).

²⁴ À la suite des travaux de l'anatomiste tchèque Johan E. Purkinje qui découvrit en 1823 que les empreintes digitales pouvaient être utilisées à des fins d'identification individuelle, Sir Francis Galton (1822-1911) publie en 1892 son ouvrage *Finger prints* établissant « l'unicité et la permanence des figures cutanées » (Wikipédia 2007c). Les empreintes digitales, dont il définit les principaux types de dessins, remplaceront la méthode anthropométrique de Bertillon pour l'identification judiciaire.

de l'État wébérien, dans un mouvement allant de la circonscription des mondes interlopes au « bertillonnage » gracieusement généralisé.

Entrée dans le champ institutionnel à la fin du XIXe siècle, l'identification biométrique franchira un nouveau pas important dans le dernier quart du XXe siècle, lors de l'apparition des premiers systèmes de traitement des identifiants entièrement automatisés. Les premiers prototypes basés sur l'analyse des empreintes digitales apparaissent dans le milieu des années 1970, évolution qui ne tardera pas à être suivie par l'apparition sur le marché des premiers produits commerciaux²⁵. Tout d'abord utilisée dans des applications de type contrôle d'accès ou gestion des horaires, les progrès effectués au cours des années 1990 en matière informatique offriront une expansion sans précédent de cette technologie. D'applications initialement restreintes, la biométrie démultipliera très vite ses champs d'expertise : des centaines de dispositifs feront dans un premier temps leur apparition au cœur des centres de haute-sécurité²⁶, les évolutions techniques jointes à la baisse drastique des coûts permettant par la suite des applications de plus en plus diversifiées en une configuration historique voyant l'identifiant biologique s'offrir progressivement en tant qu'« opérateur de confiance » privilégié.

Favorisée par une culture du contrôle dynamisée par les changements structurels vécus par la société au cours des dernières décennies du XXe siècle – restructuration économique, démantèlement de l'État-providence, nouvelles opportunités criminelles, etc. (Garland 2001; Lyon 2003:26-27) –, l'usage de la biométrie s'étendit. Croissance des communications et des flux planétaires (humains, financiers, marchandises), lutte contre le crime et la fraude financière, usurpation identitaire, démultiplication des codes d'accès, rationalisation des coûts et de la gestion, prévention de la menace terroriste furent enfin autant d'arguments venant servir à l'horizon du millénaire naissant la cause du recours aux identifiants du corps humain.

Les attentats du 11 septembre 2001 viendront marquer un nouveau tournant de l'histoire de la biométrie, la *War on Terror* initiée par l'administration Bush entraînant une survenue massive de cette technologie dans l'arène de la gestion étatique. Combinant ses bénéfices de gestion de la multitude dans un espace ouvert à un climat d'inquiétude, la biométrie s'impose alors comme nouvelle gardienne de l'ordre. Différant des pratiques identificatoires précédentes, les dispositifs biométriques viendront assurer une gestion des populations effectuée de façon automatisée, la donne biologique s'offrant comme relais de la rationalité informatique. Avec la configuration politique induite par la guerre au terrorisme, le début du XXIe siècle inaugure ainsi un phénomène que l'on pourrait qualifier de « bertillonnage du citoyen lambda ».

²⁵ Le premier dispositif biométrique à avoir été introduit à des fins commerciales le fut à Shearson Hamil, Wall Street, au milieu des années 1970. Il s'agissait d'une application destinée à mesurer la longueur du doigt des utilisateurs dans un but de contrôle des horaires (Bowman 2000:1).

²⁶ Tels que ceux sous la responsabilité de *Western Electric*, de la *Naval Intelligence* ou encore du *Department of Energy* par exemple (Bowman 2000:1).

Point d'orgue d'une trajectoire remarquable, la biométrie quittera enfin le giron des initiatives gouvernementales pour se voir consacrée au titre de standard identificatoire planétaire. Le 28 mai 2003, l'*Organisation de l'aviation civile internationale* adoptait un plan consistant à intégrer l'identification biométrique dans les passeports et autres documents de voyage lisibles en machine (MRTDs)²⁷. La reconnaissance faciale était alors reconnue comme norme biométrique pour tout document de voyage international, l'identification par l'iris et l'identification par empreintes digitales étant proposées au titre de mesures annexes mais non obligatoires. Remplaçant la procédure de vérification sur présentation d'un document photographique constituant l'usage jusqu'alors en vigueur, l'adoption de ce standard inaugurerait la naissance d'une ère nouvelle des mesures de sécurité aéroportuaires et douanières, dorénavant basée sur la comparaison automatisée des traits et des caractéristiques du visage. L'adoption de normes communes fut également décidée pour les puces informatiques appelées à être désormais intégrées à tout document de voyage – passeports, visas, cartes d'identités – afin de stocker les identifiants biométriques de leur porteur²⁸.

Aujourd'hui, les principales applications des technologies biométriques se retrouvent dans trois grands champs d'expertise : 1) L'identification judiciaire (systèmes informatisés d'empreintes digitales ou génétiques à échelle nationale); 2) La gestion des titres délivrés par la puissance publique (gestion de l'identité des citoyens, des prestations sociales, des titres délivrés aux étrangers, ainsi que des procédures électorales); 3) La gestion des accès physiques ou logiques (zones hautement sécurisées; entreprises; micro-ordinateurs et ressources logiques; sésames bancaires, hôteliers et sportifs; contrôle des horaires de travail du personnel; contrôle des prisons, etc.).

Le corps, miroir de la société et lieu du politique

De Platon à Foucault, un apparemment structurel traverse de sa rémanence le ciel des idées occidentales, rappelant l'étroite contexture à laquelle les Moires destinèrent dès leur naissance corporalité et politique. Axe du rapport au monde, le corps se fait aussi axe de la relation au pouvoir, médiateur entre les énergies visibles et invisibles, opérateur politique de prédilection.

À la suite des travaux de Marcel Mauss sur *Les Techniques du Corps* (1934) et de ceux de Claude Lévi-Strauss sur le symbolisme²⁹, Mary Douglas faisait du corps le « modèle par excellence de tout système fini » (Douglas 1992:131), y voyant non moins qu'un parfait symbole de la société, reproduisant « à petite échelle [d]es pouvoirs et [d]es dangers qu'on attribue à la structure sociale » (*ibid.*). Cet

²⁷ Machine Readable Travel Documents.

²⁸ Si la reconnaissance faciale fut reconnue comme identifiant biométrique standard au niveau international, le choix de l'intégration d'autres identifiants dans les documents de voyage fut une décision laissée à la pleine et entière liberté de chaque État.

²⁹ Les structures élémentaires de la parenté (1949), *Anthropologie structurale* (1968[1959]).

isomorphisme entre la structure organique de l'homme et celle de sa communauté, l'épistémè de la pensée occidentale l'illustra dès sa genèse en élevant le corps au rang de métaphore organisationnelle (Brohm 1975:15; Ceyhan 2006b), entremêlant par-là les tissus biologiques et politiques en des écheveaux étroits. Déjà, Platon réunissait-il le cosmique, le *soma* et la *polis* en une correspondance tripartite faisant du second de ces termes le lieu d'exercice du gouvernement des hommes, l'apprentissage de l'art politique exigeant pour sa part l'étude préalable des lois du cosmos et du corps³⁰. Repris par Aristote, cet appariement entre corps biologique et corps social le sera également par Hobbes et sa conception anthropomorphe de l'État moderne (Lamoureux 2007:249). Développant dans le *Corps politique* ainsi que dans son Introduction au *Léviathan*³¹ différents parallèles entre l'État et le corps de l'homme, il érigea ce dernier en modèle de l'institution étatique, forgeant alors l'expression de « corps politique ».

Cette communauté de destin entre corps et politique se verra diversement illustrée dès le milieu du XX^e siècle, l'entrée désormais explicite de la thématique du corps dans le registre épistémologique des sciences sociales³² consacrant alors son herméneutique sur l'autel de nouvelles perspectives³³. Longtemps oublié, si ce n'est franchement évacué³⁴, le retour d'un corps volontiers refoulé se faisait alors symptôme « d'un profond changement politique en cours » (Brohm 1975:92).

L'étude du corps et de son inscription historico-politique trouveront dans la naissance et les développements d'une anthropologie politique de fructueux horizons. Déjà, les travaux fondateurs d'Evans-Pritchard et de M. Fortes (1940) posaient la façon dont les pratiques sociales du pouvoir se constituent par le truchement des corps. À leur suite, d'autres contribueront à rendre d'évidence le recours au corps et ses techniques dans l'instauration et la conservation du pouvoir, à l'instar de Georges Balandier révélant par le prisme des sociétés africaines³⁵ la conception d'un corps vu comme « instrument d'incorporation, de constitution, ou de contestation du pouvoir politique » (Poirée 2006:389). L'étude des sociétés occidentales sera quant à elle l'occasion d'autres célèbres enquêtes, telle que la désormais classique

³⁰ Voir le *Timée* (1992). Nous sommes redevables à Ayse Ceyhan et à son excellent article « Enjeux d'identification et de surveillance à l'heure de la biométrie » (Ceyhan 2006b) pour la référence faite au corps comme métaphore du lien politique. Nous lui devons également les références faites à l'Antiquité ainsi qu'à Hobbes.

³¹ Voir le *Corps politique*, 1^{ère} partie, chapitre VI, § VIII; le *Léviathan*, Introduction, texte n° XX.

³² Pour une anthropologie du corps à l'époque moderne, on se référera à l'ouvrage de David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité* (1990).

³³ David Le Breton mentionne à ce titre dans un article consacré à l'anthropologie du corps : « La fin des années soixante voit logiquement s'affirmer sur un mode systématique des approches qui prennent en considération sous des angles divers les modalités physiques de la relation de l'acteur au milieu social et culturel qui l'enveloppe. Le corps fait alors une entrée royale dans le questionnement des sciences sociales » (Le Breton 2006:25).

³⁴ Jean-Marie Brohm écrit ainsi : « Toutes les théories traditionnelles de la politique ont occulté la racine corporelle du pouvoir. Tandis que les théories du corps sont apolitiques, les théories politiques sont acorporelles » (Brohm 1975:92).

³⁵ On se référera par exemple aux ouvrages *Le Pouvoir sur scènes* (1980) et *Le Détour. Pouvoir et modernité* (1985).

ethnographie effectuée sur la sorcellerie dans le Bocage mayennais par Jeanne Favret-Saada (1977), magistrale analyse des rapports respectifs entretenus entre pouvoir et corporéité.

Après avoir été successivement appréhendé comme objet de classification biologique (Linné, Buffon, Blumenbach, Morton) puis dans la diversité socioculturelle de ses manifestations (Boas, Van Gennep, Mauss, Mead, Benedict, Malinowski, Douglas, Turner, etc.), le corps humain désormais entendu comme lieu d'investissement du pouvoir et vecteur d'expression du politique amorçait une nouvelle étape de son histoire épistémologique. Quelques deux cents ans après les travaux de Blumenbach, cette spécialisation tardive de l'anthropologie relevait l'importance du corps comme lieu de structuration de la communauté. Tribut versé par les sciences sociales à ce « miroir de la société » (Luc de Heusch 1992:9) trop longtemps négligé par la théorie politique, les études de terrain établissaient le travail essentiel des rites, pratiques et techniques sociales « sur le corps politique par le moyen terme symbolique du corps physique » (Douglas 1992:143).

Diversement décliné, ce paradigme d'un corps « possédé par le politique » trouvera peut-être dans la théorie du biopouvoir foucauldien son acmé, matrice d'intelligibilité de la modernité faisant du corps le lieu même de l'exercice du pouvoir politique³⁶ ou – selon les termes de Jacques Rancière – le « mode propre de la subjectivation politique » (Mihahi 2004). Karl Marx avait envisagé le rôle du travail de production capitaliste comme une entreprise de déconstruction maîtrisée du corps du travailleur sous-tendue par les calculs d'optimisation et de rentabilité. Le corps du travailleur devenait alors le produit d'un façonnage organisé et systématique, et non le résultat indirect et involontaire des rapports sociaux. Reprenant cette analyse à son compte, Michel Foucault étendra la conception marxienne qui s'appliquait initialement aux seules relations salariales pour l'inscrire dans le faisceau des relations de pouvoir caractéristiques de la modernité et de sa rationalité libérale. Envisageant selon la formule de Jean-Marie Brohm les corps comme de « micro-organisations politiques » (Dostie 1988:115), Foucault fera de leur ordonnance le chiffre même de l'exercice du pouvoir.

Avec *Surveiller et punir* (1975), projet d'une véritable économie politique du corps, le récipiendaire de la chaire d'Histoire des systèmes de pensée du *Collège de France* investira comme axe de travail l'analyse des nouvelles formes de domination émergeant conjointement à la première phase d'accumulation capitaliste³⁷ (Foucault 1975:160). Au cœur d'une vaste réflexion portant sur les technologies politiques assurant au pouvoir l'assujettissement et le contrôle fonctionnels des corps (les disciplines) et des populations (la biopolitique), la pensée foucauldienne consacre alors cette idée d'un corps vu comme « objet et

³⁶ Michel Foucault affirmait : « Le contrôle de la société sur les individus ne s'effectue pas seulement à travers la conscience ou l'idéologie, mais aussi dans le corps et avec le corps. Pour la société capitaliste, c'est le biopolitique qui compte le plus, le biologique, le somatique, le corporel » (Foucault 1994:310).

³⁷ Foucault se réfère habituellement à l'Ancien Régime et à la période classique de l'histoire française pour illustrer l'apparition de la disciplinarité (Hardt et Negri 2000:48).

cible de pouvoir ». En une magistrale interprétation du système d'assujettissement et de domination auquel les Lumières donnent le jour, il dépeindra l'entrée des sociétés occidentales dans la modernité comme indissociable d'un processus d'« étatisation du biologique », nouvelle configuration du pouvoir appelant dès lors l'instrumentalisation politique de ce dernier (Foucault 1976:186).

La biologie comme facteur de prévisibilité et de certitude

En faisant de la « prise des corps » le *cogito* de sa cratologie, Michel Foucault consacrait le soubassement corporel du pouvoir, médiation nécessaire de toute domination. Le pouvoir se mue alors en technologie politique des corps, puissant ordonnancement investissant ses sujets afin d'en réaliser l'emprise.

Si l'entrée des sociétés occidentales dans la modernité signe celle de « la vie dans l'histoire », alors la pénétration biométrique des corps et leur codification en données numériques vient-elle peut-être parachever ce processus d'investissement de l'enceinte du sujet par le pouvoir. Non seulement les possibilités de traçabilité individuelle ouvertes par ce nouveau quadrillage se révèlent-elles désormais sans équivalent préalable, mais encore ces nouveaux dispositifs de gestion des corps permettent-ils de se rappeler au bon souvenir de sujets d'autant plus disciplinés que maintenus sous « inspection biométrique » permanente : à la douane certes, mais également à leur banque, à leur école, à leur lieu de travail, à leur centre de sport, à leur pharmacie, à la porte de leur domicile, etc. Dangerosité potentielle, mais aussi misère, illégalité, oisiveté, bref toutes les formes de la déshérence sociale et politique se voient dès lors susceptibles d'être notifiées aux *check points* de la « modernité liquide » (Bauman 2000).

Le projet mécaniste avait fait des mathématiques la clef d'intelligibilité du grand livre du monde (Le Breton 1990:72), principe que le biologique comme chiffre social et politique du sujet vient parachever. Cet investissement du capital biologique par l'agent biométrique transforme alors le corps mesurable en lieu de marquage du pouvoir, désormais mué en vecteur de classification sociale et politique. Point d'Archimède d'une nouvelle infrastructure techno-sécuritaire prenant appui sur l'essentialisation biologique de l'identité, il se fait bastion ultime de l'identité du particulier et de la sécurité de la collectivité. Sur fond de gestion des flux et de lutte déclarée à un ennemi réticulaire, la biométrie – désormais appliquée à l'ensemble du « cheptel » humain – institue le corps au titre de nouvelle *lingua franca* planétaire, tribut versé à cette armature sécuritaire aujourd'hui constitutive du champ des relations internationales.

Entrés dans l'arène de notre modernité pour le compte de l'identification criminelle, les systèmes biométriques entament aujourd'hui une nouvelle étape de leur carrière de gardien de l'ordre social. Autrefois estampilles de l'infamie, appliqués au strict étiquetage de quelques bêtes jugées déviantes, ils se muent en outils de contrôle

global par des imaginaires politiques revitalisés à l'horizon de nouvelles altérités. L'enregistrement des identifiants biométriques tels qu'empreintes digitales n'intervient plus alors au titre de mesure du droit criminel, mais bien comme procédure de gestion quotidienne, se normalisant ainsi en mesures courantes et banalisées.

Dans un article consacré au corps criminel, Sylvie Châles-Courtine rappelait que « le désordre diffus qu'introduit le crime ainsi que l'inconnu et l'incontrôlable que représente le criminel dans la rationalité sociale tentent de prendre du sens, à différentes époques et sous différentes formes, dans la matérialité féconde du corps » (Châles-Courtine 2006:106). Cette forme de ritualisation du désordre s'expliquera d'autant plus aisément que la moralité fut toujours soupçonnée d'entretenir des liens étroits avec la corporité, tenant à ce titre une place centrale dans le discours tenu sur les déviants. Lieu d'ancrage de la nature profonde de l'individu, le corps fut de tout temps perçu comme le dépositaire de la vérité du sujet, la chair se faisant dès lors reflet de son essence. Diversement exprimé, la sensibilité à cette concordance zèbre l'histoire occidentale – de Platon à Panofsky, en passant par Leibniz³⁸ –, la phrénologie de Gall ou les tentatives de Cesare Lombroso³⁹ n'en constituant que quelques uns parmi les nombreux avatars.

Aujourd'hui, les principes lombrosiens qui accompagnèrent la mise en place des systèmes d'identification criminels au crépuscule du XIX^e siècle se voient relégués dans l'ombre, les diverses tentatives visant à ancrer le comportement criminel dans un substrat biologique s'étant jusqu'alors révélées vaines et volontiers catastrophiques. Si le corps n'est aujourd'hui plus envisagé comme le lieu d'expression manifeste d'une déficience de la sociabilité, la proposition voulant que le risque et le danger puissent être extraits du corps pourraient en revanche constituer l'éventuel soubassement fantasmatique des importants investissements actuellement consentis dans les technologies de profilage et d'identification. L'ancestrale équation de *L'Uomo Delinquente* de Lombroso se verrait alors réactivée, institutionnalisant la recherche des signes du corps comme facteurs de prévisibilité comportementale. En une inversion historique vengeresse, les dispositifs d'identification biométriques consacrerait alors le corps comme foyer des indices permettant au pouvoir de « déchiffrer l'intériorité et mettre à jour la face cachée de l'inquiétante étrangeté criminelle » (Châles-Courtine *Ibid.*), confirmant le substrat biologique comme medium de détection de ce « vivant de valeur négative » dont parlait Canguilhem. Le vieux spiritualisme, déculotté, se verrait alors obligé de jurer allégeance aux épiphénomènes d'hier, désormais coiffés de la couronne impériale.

À une heure où la généralisation des technologies biométriques

³⁸ L'âme étant pour Leibniz l'entéléchie du corps, elle lui donne son fondement véritable. Voir Leibniz (1954[1714]:108-109).

³⁹ Médecin militaire et professeur de médecine légale italien, Cesare Lombroso (1835-1909) approfondit les recherches en matière d'anthropologie liées aux questions de criminalité. Convaincu du caractère inné de la criminalité, il pensait pouvoir la déduire des caractéristiques physiques. Il publie en 1876 *L'Uomo Delinquente* (l'Homme délinquant) et en 1899 *Le Crime, causes et remèdes*.

s'effectue à un niveau étatique, on constatera la forte aversion suscitée chez nombre de représentants de la société civile, les conséquences entraînées par leur recours sur la définition de l'identité du sujet n'y étant probablement pas étrangères. À la différence des définitions dynamiques de l'identité voyant celle-ci comme un processus évolutif résultant de la somme de plusieurs strates ou dimensions constitutives de l'individu (physiques, psychiques, socioculturelles, etc.), l'identité biométrique vise à la circonscription des caractères objectifs, pérennes et uniques du sujet (empreintes digitales, forme de l'iris, ADN, etc.) – le code génétique de l'individu représentant peut-être ici la forme archétypique de cette logique identitaire. Soucieuse de pouvoir établir sa définition de l'individu sur des critères immuables, la biométrie capitalise ainsi sur le donné « permanent » de celui-ci à l'inverse de la dimension perpétuellement « changeante » du Soi dans son rapport au monde et à l'Autre (Ceyhan 2006), magma d'éléments historiquement et socialement produits. D'une certaine manière, quoi de plus légitime de la part d'une instance administrative ayant le recensement et l'identification de ses sujets pour mandat que de baser ses pratiques sur les caractéristiques les plus pérennes – et donc les plus fiables – à disposition? De même, quoi de vraiment nouveau par rapport aux logiques étatiques jusqu'alors en vigueur?

À l'inverse des techniques précédemment utilisées par l'État, ce grand centralisateur des corps, les procédés d'identification biométrique se caractérisent par trois évolutions. Alors que le corps humain a toujours fait office de vecteur d'identification, le premier des changements d'importance entraînés par la généralisation des technologies biométriques consiste en ce que leurs procédures automatisées, ultra-rapides et aux résultats communicables à une échelle planétaire réduisent drastiquement toute possibilité de négociation et, de fait, de résistance. Ainsi que le mentionnait Katja Frantz Aas reprenant une expression de Jonathan Simon, la biométrie appartient aux technologies figurant des « pouvoirs sans discours »⁴⁰, l'information obtenue par son entremise étant « brute, objective, neutre, sans ambiguïté »⁴¹, ne requérant de fait aucune explication complémentaire, traduction d'une culture à une autre, ou besoin d'explication afférente (Aas 2006:150). La donne fondamentale de l'identifiant biométrique est qu'il peut en effet être compris par toute personne ou ordinateur dans le monde, par-delà les barrières géographiques, culturelles, ethniques et linguistiques.

En faisant de la peau le lieu de la profondeur du sujet (Valéry 1934:49), la seconde évolution consiste en ce que le processus d'encodage du vivant en patrons d'information numériques a peut-être ceci de problématique qu'il le vide de toute sa part symbolique au bénéfice d'un corps-objet instrumentalisable à souhait. Réduisant l'identité à ses marqueurs biologiques objectivés en séries numériques, le voilà en quelque sorte retiré de l'histoire. Dès lors, ainsi que le faisait remarquer David Le Breton, « la condition humaine n'est plus envisagée comme création de sens, là où indifféremment une formule chimique,

⁴⁰ Des « *power without narrative* » dans le texte original.

⁴¹ À l'instar des procédés relevant du décodage génétique, des rayons X, ou des tests de dépistage de drogue.

une équation, un code génétique, une impulsion électrique ou un conditionnement permettent d'en faire l'économie » (Le Breton 1990:258). Annulé dans sa dimension politique au bénéfice d'une pure réalité animale, le sujet consacre alors ce processus décrit par Agamben d'une production exclusive de la « vie nue » (la *zôê*) (1997), au détriment de toute inscription dans l'histoire (le *bios*)⁴². Quoi de plus paradigmatique à ce titre que le cas d'un individu sommé de fournir ses identifiants biométriques comme condition *sine qua non* d'un passage de frontière, équation faisant de la reconnaissance de sa « biologie » par le système le prérequis de son acceptation. Ceci dit, ainsi que le rappelle Ayse Ceyhan, la rationalité sous-tendant l'instauration de dispositifs biométriques consiste en l'assignation d'une identité qui se passe de la médiation de tout tiers – l'individu ou la société –, « afin d'établir un système rationnel de reconnaissance des identités basé sur des paramètres inchangeables et objectifs » (Ceyhan 2006b), ce que Giorgio Agamben nommait pour sa part la production d'un « body without words » (Agamben 2004:168).

En proie à un processus de dissolution des formes traditionnelles d'encadrement du social, l'Occident de la modernité avancée trouve peut-être dans le substrat biologique les certitudes identitaires qu'un monde aux appartenances liquéfiées ne lui offre plus, consacrant alors le triomphe d'une vision essentialiste du corps dont on aurait trop promptement fêté la mise à ban. Vertiges d'un *self* se reflétant dans l'abîme, l'attrait actuel pour la génétique et la biologie dans la définition identitaire se poseraient alors selon le sociologue Claude Dubar comme le symptôme de la recherche d'un « socle stable » dans la définition du Soi (Dubar 2005:4). David Le Breton faisait du corps « la trace la plus tangible du sujet, dès lors que se distendent la trame symbolique et les liens qui le rattachaient aux membres de sa communauté » (Le Breton 1990:159). Le procès d'individualisation qui marque progressivement l'évolution des sociétés occidentales joint au processus de désymbolisation aboutit alors ultimement à une société atomisée, trouvant sa contrepartie dans un corps refuge, ultime lieu de la certitude. La question est indubitablement fort complexe, qui mériterait un traitement plus détaillé. Reconnaissons pour l'heure au corps – ce marqueur fort de la contemporanéité – d'avoir triomphé de son ancien passif de « négativité » au profit d'une « positivité » nouvelle (Baudrillard 1972:101), dû-t-il éventuellement payer l'acquisition de la plus grande liberté de mouvement qui l'accompagne par une intensification du contrôle.

Conclusion

Georges Balandier disait du traitement politique du corps qu'il était ce lieu de l'anthropologie où « l'histoire présente devient le véritable

⁴² Relevant dans le cadre de ses travaux sur la biopolitique foucauldienne la démarcation autrefois clairement affirmée entre corps biologique et corps politique – la maison propre au monde antique étant en effet le lieu du déploiement de « l'homme comme simple vivant » (la *zôê*) alors que la cité était celle du sujet politique (le *bios*) –, Giorgio Agamben montrera comment l'introduction de la *zôê* au sein de la sphère publique est à voir comme une marque caractéristique de la modernité, marque fondatrice de la biopolitique.

révélateur de la réalité sociale » (Balandier 1986:13; Fassin 2002). À l'heure où les nouvelles technologies se voient convoquées au banquet de nouvelles radicalités politiques, la biométrie vient peut-être se poser comme une illustration particulièrement éloquente de cette thèse. Réifiant la réalité biologique du sujet, elle se ferait ainsi le signe des transformations d'un politique glissant vers de nouveaux horizons, prodrome de paysages restant à préciser. Conformément au canevas de Giorgio Agamben qui faisait de la réduction du *bios* au *zoé* l'essence même de la souveraineté moderne, on ne verrait alors dans cette puissante forme de contrôle rien de moins qu'un éclatant symptôme de cette réduction grandissante de l'identité individuelle à l'espace de la vie nue; une vie dont Ciprian Mihahi annonçait avec Foucault la capacité de résistance « aux assauts du Pouvoir » comme inversement proportionnelle (Mihahi 2004).

Technologie à qui se voit dévolue la tâche d'articuler les savoirs et pouvoirs du moment en de nouvelles alchimies, la biométrie se conçoit aujourd'hui comme pièce maîtresse de ces dispositifs contemporains agençant l'*anthropos* du XXI^e siècle en des figures inédites, ce dont les quelques hoquets politiques actuels se font bien volontiers les hérauts. Longtemps chasse gardée des approches biologiques et criminologiques, sa récente « entrée en politique » la voit dorénavant placée au cœur de l'échiquier des sciences sociales, concile d'une diversité épistémologique assignant l'anthropologie à la tâche de nouveaux déchiffrages. Forte de son aptitude si souvent démontrée à ouvrir sur les questions du « rapport de l'humain au pouvoir » (Abélès 2006:57), cette fleur de la modernité conjurera alors peut-être dans le renouvellement de ses objets d'investissement la « mort de l'homme » jadis pronostiquée (Foucault 1966).

De l'accouplement entre vie et histoire naquirent les corps nourris, soignés, entraînés, médicalisés, conservés. Puis vinrent les corps bioniques, ceux génétiquement manipulés, ergonomisés ou encore sexuellement déclinés en des combinaisons que n'eussent même pas osé imaginer nos lointains cousins des rives du Gange. À l'heure où la production d'un nouvel ordre mondial implique de nouvelles façons de penser le pouvoir et sa prise sur la vie, la transmutation du biologique en codes numériques se pose comme ultime avatar de ce processus de rationalisation des corps, dispositif d'un biopouvoir renouvelant le contrôle fonctionnel des individus et des populations. Convertissant les corps en autant de relais du pouvoir, la biométrie s'offre aujourd'hui comme une technologie de gestion du vivant inédite, dispositif offert à la pulsion d'emprise d'un État réaffirmant une autorité mise à mal par les courants tourmentés de la modernité liquide. Philippe Bonditti mentionnait à ce titre l'identifiant biométrique comme offrant le notable avantage de couvrir la distribution du « vivant-en-mobilité » au sein d'un espace fluide constitué de diverses échelles (locale, nationale, globale; urbaine, régionale, planétaire), amorce de ce qu'il décrivait comme la constitution d'une « géo-technopolis du *vivant-en-mobilité* » (Bonditti 2005). En une adaptation des précédentes structures disciplinaires à nos réalités héraclitéennes, la biométrie amarrerait alors les yeux du pouvoir dans la chair du sujet, réaménagement de la *communitas* en un plan que n'eussent pas désavoué un Rousseau et son projet d'une transparence totale de l'individu par rapport à la société.

Dans l'une de ses études de la société canaque, Maurice Leenhardt livrait une anecdote méritant réflexion. Désireux de mieux comprendre la contribution des valeurs occidentales aux mentalités de la société canaque traditionnelle, il interrogea un jour un vieillard qui lui fit alors la réponse suivante : « ce que vous nous avez apporté, c'est le corps » (Le Breton 1990:16). Par-là, le vieillard indiquait à l'anthropologue combien l'expérience de la colonisation s'était doublée du triomphe de ce fameux « facteur d'individuation » mentionné par Durkheim. Après avoir fait du corps de ses sujets un théâtre de la césure, vecteur d'atomisation sociale et culturelle, le séduisant Occident entreprendrait de gagner à son entreprise racoleuse d'autres sociétés, au sein desquelles corporéité et individualité se confondent bien souvent en une unicité indistincte. *Premier acte.*

Puis, le processus de la « fabrique des corps » une fois mené à bien, celui subséquent d'investissement des sujets par marquage de la chair prendrait le relais; l'agent biométrique entrerait alors en scène, dûment affublé des insignes de la respectabilité onusienne. *Deuxième acte.*

Avec le corps biométrique désormais promu au rang de mesure de sécurité planétaire, le Goliath technophile se verrait en mesure de renforcer ce mouvement de « fortification » et de « prétorianisation » de ses lignes préalablement entrepris (Bwele 2006), corollaires nécessaires à l'édification de cette nouvelle étape de son règne. Étendant les rets de son biopouvoir sur le vaste monde, il amarrerait dans une gestion algorithmique du vivant la trame de sa gouvernance globale, constitution d'un *New World Order* s'ancrant dans un « régime corporel d'exception » (Brohm 1975:83). Dessinant en de nouveaux lendemains le patron d'une énième « physionomie de la servitude » (Tocqueville 1981:19), la technologie biométrique contribuerait alors au croquis d'un ensemble systémique inédit, corps social territorialisé et quadrillé en ses moindres parcelles; un immense territoire frontalier aux dimensions d'une planète, nouveau diagramme de pouvoir que d'aucuns baptisèrent du nom d'« empire ». *Dont acte.*

Bibliographie

- Aas, Katja Franko
2006 The Body does not Lie: Identity, Risk and Trust in Technoculture. *Crime, Media, Culture: An International Journal* 2(2):143-158.
- Abélès, Marc
2006 *Politique de la survie*. Paris: Flammarion.
- Agamben, Giorgio
1997 *Homo Sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris: Seuil.
1999[1998] *Remnants from Auschwitz: The Witness and the Archive*. Daniel Heller-Roazen, trans. Zone Books: New York.
2004 *Bodies Without Words: Against the Biopolitical Tattoo*. *German Law Journal* 5(2):168-9
- Assemblée Nationale française
2003 *Rapport sur les méthodes scientifiques d'identification des personnes à partir de données biométriques et les techniques de mise en œuvre*, par M. Christian Cabal (député), enregistré le 16 juin 2003. Document électronique, www.assemblee-nationale.fr/12/rap-ocst/i0938.asp#TopOfPage, consulté le 2 mai 2006.
- Balandier, Georges
1980 *Le Pouvoir sur scènes*. Paris: Balland.
1984[1967] *Anthropologie politique*. Paris: Presses universitaires de France.
1985 *Le Détour. Pouvoir et modernité*. Paris: Fayard.
1986[1971] *Sens et puissance*. Paris: Presses universitaires de France.
- Baudrillard, Jean
1972 *Le corps ou le charnier des signes*. *Topique* 9-10: 75-108.
- Bauman, Zygmunt
2000 *Liquid Modernity*. Cambridge: Polity Press.
- Boëtsch, Gilles
2006 *Anthropométrie*. In *Le dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales*. Bernard Andrieu, dir. Pp. 26-27. Paris: CNRS Éditions.
- Bonditti, Philippe
2005 *Biométrie et maîtrise des flux : vers une « géo-technopolis du vivant-en-mobilité »?* *Cultures & Conflits* 58:131-154.
- Bowman, Erik
2000 *Everything You Need to Know About Biometrics*. *Biométrie Online*. Document électronique :

<http://biometrie.online.fr/dossiers/generalites/AboutBio.pdf>,
consulté le 18 avril 2005.

Brohm, Jean-Marie

1975 Corps et politique. Paris: J-P. Delarge.

Brömme, Arslan

2002 A Classification of Biometric Applications Wanted by Politics: Passports, Person Tracking and Fight against Terror, ifip wcc 2002, Montreal, Quebec. Document électronique, www.aviomatik.de/publications/papers/ifip_wcc2002_broemme.pdf, consulté le 7 août 2006.

Bwele, Charles

2006 Majority Report, ou l'état cyberprétorien, Agoravox, 15 septembre 2006. Document électronique, www.agoravox.fr/article.php3?id_article=13386, consulté le 19 septembre 2006.

Ceyhan, Ayse

2006a Technologie et sécurité : une gouvernance libérale dans un contexte d'incertitudes. *Cultures & Conflits* 64:11-32.

2006b Enjeux d'identification et de surveillance à l'heure de la biométrie. *Cultures & Conflits* 64:33-47.

Châles-Courtine, Sylvie

2006 Corps criminel. *In* Le dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales. Bernard Andrieu, dir. Pp. 105-107. Paris: CNRS Éditions.

Cité des Sciences & de l'Industrie (CSI)

2005a Biométrie. Le Corps Identité. Dossier de Presse de l'exposition présentée du 29 novembre 2005 au 5 novembre 2006, Cité des sciences et de la Villette, Paris. Document électronique, http://biometrie.online.fr/dossiers/generalites/cite-des-sciences_BiometrieDP.pdf, consulté le 18 avril 2005.

2005b Biométrie : éthique et pratiques. Document électronique, http://www.cite-sciences.fr/francais/ala_cite/expositions/biometrie/ethique.php, consulté le 27 octobre 2007.

Club de la Sécurité de l'Information Français (CLUSIF)

2003 Technique des contrôles d'accès par biométrie. Rapport technique, Commission Techniques de Sécurité physique. Document électronique, www.clusif.asso.fr/fr/production/ouvrages/pdf/ControlesAccesBiometrie.pdf, consulté le 18 octobre 2006.

Communauté européenne (CE)

2004 EURODAC : un système électronique à l'échelle européenne pour identifier les demandeurs d'asile. Document électronique, http://ec.europa.eu/justice_home/fsj/asylum/identification/fsj_asylum_identification_fr.htm, consulté le 15 septembre 2007.

- 2006aCréation du système d'information sur les visas (VIS) – 1e étape. Document électronique :
<http://europa.eu/scadplus/leg/fr/lvb/l14516.htm>, consulté le 20 septembre 2007.
- 2006bSystème d'information Schengen II. Document électronique :
<http://europa.eu/scadplus/leg/fr/lvb/l33183.htm>, consulté le 20 septembre 2007.
- 2006cNouvelles fonctions du SIS dans le cadre de la lutte contre le terrorisme. Document électronique,
<http://europa.eu/scadplus/leg/fr/lvb/l33198.htm>, consulté le 20 septembre 2007.
- 2007aCréation du système d'information sur les visas (VIS) – 2ème étape. Document électronique,
<http://europa.eu/scadplus/leg/fr/lvb/l14517.htm>, consulté le 20 septembre 2007.
- 2007bSystème d'information Schengen 2e génération (SIS II) – législation 3e pilier. Document électronique :
<http://europa.eu/scadplus/leg/fr/lvb/l14569.htm>, consulté le 20 septembre 2007.
- de Heusch, Luc
1992 Le corps est le miroir de la société. *In* De la souillure. Mary Douglas. Pp. 7–20. Paris: Éditions de la Découverte.
- Department of Homeland Security (DHS)
2007 10–Fingerprint Scanners to Deploy at all Ports of Entry. Document électronique,
http://www.dhs.gov/xtrvlsec/programs/gc_1194553866460.shtm, consulté le 19 novembre 2007.
- Dostie, Michel
1988 Les corps investis. Éléments pour une compréhension socio-politique du corps. Montréal: Éditions Saint-Martin.
- Douglas, Mary
1992 De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou. Paris: Éditions la Découverte.
- Dubar, Claude
2005 L'identité fragilisée. Interview. Cité des Sciences et de l'Industrie, Exposition La Biométrie, Juillet 2006, Pp. 3–4. Document électronique,
http://www.cite-sciences.fr/francais/ala_cite/expositions/biometrie/nonvoyants/programme_details_1_1.htm, consulté le 24 juillet 2006.
- Euractiv
2006 Contrôle des frontières de l'Union. Publié le 10 mai 2005, mis à jour le 13 septembre 2006. Document électronique,
www.euractiv.com/fr/securite/control-frontieres-union/article-139253, consulté le 11 juillet 2007.

- Evans-Pritchard, Edward Evan et Meyer Fortes, dir.
1987[1940] *African Political Systems*. Londres: KPI in association with the International African Institute.
- Fassin, Didier
2002 *Politiques du corps et reconnaissance de l'altérité. Actes de la journée d'hommage à Georges Balandier (13 octobre 2000). Recherches sociologiques et anthropologiques*, Louvain-la-Neuve, 2.
- Fassin, Didier et Dominique Memmi, dir.
2004 *Le gouvernement des corps*. Paris: Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Favret-Saada, Jeanne
1977 *Les mots, la mort, les sorts*. Paris: Gallimard.
- Ferret, Stéphane
1998 *L'identité*. Paris: GF Flammarion.
- Foucault, Michel
1966 *Les mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard.
1975 *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.
1976 *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. Paris: Gallimard.
1994 *La naissance de la médecine sociale. In Dits et écrits III*. Pp. 207-228. Paris: Gallimard.
- Galton, Francis
1892 *Finger Prints*. London and New York: Macmillan and Co.
- Garfinkel, Simson
2000 *Database Nation. The Death of Privacy in the 21st Century*. Cambridge: O'Reilly & Associates.
- Garland, David
2001 *The Culture of Control: Crime and Social Order in Contemporary Society*. Chicago: University of Chicago Press.
- Giddens, Anthony
1990 *The Consequences of Modernity*. Cambridge: Polity Press.
- Hardt, Michael et Antonio Negri
2000 *Empire*. Denis-Armand Canal Trad. Paris: Exils Éditeur.
- Hobbes, Thomas
1973[1652] *Le Corps politique*. Samuel de Sorbière Trad. Paris: Université de Saint-Étienne.
2000[1651] *Léviathan*. Paris: Gallimard.
- International Biometric Group (IBG)
2007 Site Web officiel de l'International Biometric Group. Document électronique, www.biometricgroup.com/, consulté le 15 février

2007.

Lamoureux, Diane

2007 Corps politique. *In* Dictionnaire du corps. Michela Marzano, dir. Pp. 248–252. Paris: Presses universitaires de France.

Le Breton, David

1990 Anthropologie du corps et modernité. Paris: Presses universitaires de France.

2006 Anthropologie du corps. *In* Le dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales. Bernard Andrieu, dir. Pp. 24–25. Paris: CNRS Éditions.

Leibniz, Gottfried Wilhelm

1954[1714] Principes de la nature et de la grâce fondés en raison : principes de la philosophie ou monadologie. Paris: Presses universitaires de France.

1954 Principes de la nature et de la grâce fondés en raison : principes de la philosophie ou monadologie. André Robinet, dir. Paris: Presses universitaires de France.

Lévi-Strauss, Claude

1949 Les structures élémentaires de la parenté. Paris: Presses universitaires de France.

1968[1959] Anthropologie structurale. Paris: Plon.

Lévine, Eva et Patricia Touboul

2002 Le corps. Paris: GF Flammarion.

Lyon, David

2003 Surveillance after September 11. Cambridge: Polity Press.

Mauss, Marcel

1936[1934] Les Techniques du Corps. *Journal de Psychologie Normale et Pathologique* 32(3–4). Document électronique, http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/6_Techniques_corps/Techniques_corps.html, consulté le 8 août 2007.

McMahon, Z.

2005 Biometrics: History. Indiana University, Indiana University Computer Science Department, 24 janvier 2005. Document électronique, www.cs.indiana.edu/~EzmcMahon/biometrics-history.htm, consulté le 5 octobre 2006.

Mihahi, Ciprian

2004 Biopouvoir et identité. Stratégies de déconstruction du sujet à partir de Michel Foucault. *Arches*, n° 3. Document électronique : <http://multitudes.samizdat.net/Biopouvoir-et-identite-Strategies.html>, consulté le 3 février 2007.

National Science and Technology Council (NSTC)

- 2006 Biometrics History. Committee on Technology, Committee on Homeland and National Security (NSTC) Subcommittee on Biometrics. Document électronique, www.biometricscatalog.org/NSTCSubcommittee/BiometricsIntro.aspx, consulté le 14 juillet 2006.
- Organisation de l'aviation civile internationale (OACI)
2007 Site Web officiel de l'Organisation de l'aviation civile internationale. Document électronique : www.icao.int/fr/, consulté le 15 septembre 2007.
- Piazza, Pierre
2005 La fabrique « bertillonienne » de l'identité. *Labyrinthe* (6):33-50. Document électronique, <http://revuelabyrinthe.org/document453.html>, consulté le 20 novembre 2007.
- Platon
1992 *Timée*. Luc Brisson, trad. Paris: GF Flammarion.
- Poirée, Julie
2006 *Pouvoir*. In *Le dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales*. Bernard Andrieu, dir. Pp. 389-390. Paris: CNRS Éditions.
- Rancière, Jacques
2005 *La haine de la démocratie*. Paris: La Fabrique éditions.
- Rivière, Claude
1984 *Anthropologie politique*. Paris: Armand Colin.
- Tocqueville, Alexis de
1981[1835-1840] *De la démocratie en Amérique*. Tome II. Paris: Garnier-Flammarion.
- Valéry, Paul
1934 *L'idée fixe*. Paris: Gallimard.
- Van der Ploeg, Irma
1999 *Written on the Body: Biometrics and Identity*. *Computers and Society* March:37-44.
- Wasserman, Elizabeth
2005 *Ridge Says RFID Can Protect the U.S.* *RFID Journal*. Document électronique, www.rfidjournal.com/article/articleview/1499/1/1/, consulté le 11 avril 2005.
- Wikipédia
2007a *Système d'information Schengen*. Document électronique, http://fr.wikipedia.org/wiki/Syst%C3%A8me_d%27information_Schengen, consulté le 15 septembre 2007.
2007b *Eurodac*. Document électronique, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Eurodac>, consulté le 20 décembre 2007.

2007cBiométrie. Document électronique:

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Biom%C3%A9trie>, consulté le 20 septembre 2006.

Woodtli, Patrick F.

2007 RFID et « War on Terror ». Le cas d'US-VISIT. ERTA-Équipe de recherche sur le terrorisme et le contre-terrorisme. Document électronique,
http://www.erta-tcrg.org/cr6224/2007/rfid_intro.htm

2008 Cerbère au temps des « bio-maîtres ». La biométrie, servante-maîtresse d'une nouvelle ère biopolitique? Le cas du programme US-VISIT. Mémoire de Maîtrise (à paraître), Département d'anthropologie, Université de Montréal.

Résumé/Abstract

Favorisés par la croisade déclarée à l'hydre terroriste, les dispositifs biométriques poursuivent leur formidable entreprise de quadrillage du réel, numérisant la chair humaine sur fond d'intensification des politiques de sécurité. L'adoption en mai 2003 par l'*Organisation de l'aviation civile internationale* d'une nouvelle génération de passeports intégrant l'identifiant biométrique confirmait la tendance, consacrant cette technologie au titre de standard identificatoire planétaire. Vecteur de légitimité sociale et politique, le corps se voit désormais sommé de « dire » la vérité du sujet, autorisant ou déniait l'accès des individus aux espaces et services requis. Signant l'apparition de mediums d'identification supplémentaires, ces nouvelles technologies nimbent la corporéité d'attentes et de représentations spécifiques, sous-texte dont il convient de dégager les traits constitutifs. Nous proposons une réflexion anthropologique autour d'un corps actuellement transcodé en patrons d'information numériques, rempart de la sécurité des populations et pièce maîtresse d'un nouveau diagramme de pouvoir.

Mots clés : Biométrie, corps, pouvoir

In a time marked by the "War on Terror," a strong investment is being made in biometric technologies. Boosted by new security policies, the far-reaching possibilities of these technologies are quickly expanding. With the decision of the *International Civil Aviation Organization* to implement a new generation of passports based on the biometric identifiers, there has been a tendency for such technologies to acquire a global scale. In the name of public security, the body is currently being transformed into a new kind of access card. More than a simple identification technique, biometrics converts the citizen's flesh into a repository of social and political truth. The aim of this paper is to explore, from an anthropological point of view, the significance of such technologies in relation to notions of the body and power.

Keywords: Biometrics, Body, Power

*Patrick F. Woodtli
Candidat à la maîtrise
Département d'anthropologie
Université de Montréal
pfwoodtli@msn.com*



Memory as Concept in the Design of Digital Recording Devices

Lina Dib
Rice University

Theuth is the Egyptian god Toth, the 'scribe of the gods', to whom was attributed the invention of writing [...] When it came to writing, Theuth declared: 'Here is an accomplishment, my lord the king, which will improve both the wisdom and the memory of the Egyptians [...] The King replied [...] 'you, who are the father of writing, have out of fondness for your offspring attributed to it quite the opposite of its real function. Those who acquire it will cease to exercise their memory and become forgetful [...] What you have discovered is a receipt for recollection, not for memory.' Plato 1973:96

Human memory, the ability to capture, to store and to retrieve personal experiences, is considered essential for the performance of everyday tasks, as well as for the creation of an individual's sense of self and community. At the same time, it is characterized as elusive and fallible. In the past decade recording technologies have become ubiquitous and a growing number of individuals have expressed anxiety when separated from their cameras, mobile blogs and voice recorders, devices that grant them the capacity to capture, to document, and to publish. Hewlett Packard advertisements entice us to create and to share our memories. As their slogan says: "document your life... now! Anything is possible!" Flickr hosts a group called "a day in the life of ..." where users post and share pictures that document their life on a specific day.¹ Since 2004, scientists have gathered at a yearly event cleverly entitled CARPE, a symposium centered on the Capture, Archival and Retrieval of Personal Experiences, where they discuss digital computer systems and wearable sensors that are currently being developed with the hope that they will expand and supplement the limits of biological human memory. In today's context of ever

¹ March 15, 2007, <http://www.flickr.com/groups/adayinthelife>.

expanding digital space, deleting becomes an almost obsolete act and archival technologies are created in order to manage the saturation of recorded information.

This paper examines the development of digital storage spaces and recording devices through an engagement with the discourses and practices of interdisciplinary scientists who convene around the design of prosthetic tools for memory.² Drawing on fieldwork in the UK, this paper addresses how the production of personal recording machines redefines what counts as remembering. By considering the language used in the design of new objects, it looks at how these technologies inform understandings of the self as well as notions of human disability and enhancement. Using Foucault's genealogy of the western subject to form a kind of montage, this paper leaps over the millennia, from Antiquity to the present, to explore personal archival practices and to map future avenues for research. By addressing contemporary debates on the intentions that govern the making of recording machines, this paper hopes to show how technology design is shaped by – and helps shape – conceptions of selfhood and identity that have long been tied to ideas of authenticity and memory.

Capturing Memory

In his famous *Atlantic Monthly* article, "As We May Think" (1945), Vannevar Bush, head of the United States Office of Scientific Research and Development during World War II, introduced the concept of the Memex, or "Memory Extender," a device now considered to be the prototypical hypermedia machine. It would have allowed an individual to store all his books, records and communications so that they might be consulted with ease and speed. Theoretically, the Memex would have consisted of a desk that would display microfilms of entered data such as books, articles and photographs. The data would be associated by threads of key words and saved links, and later retrieved using a kind of code, much like the World Wide Web, Wikipedia, or desktop searches today. Bush described it as "an enlarged intimate supplement to his memory" (1945).

Bush's Memex was never built. Nevertheless, the ideas behind this memory device have spawned numerous current technologies, which allow for the capture, the archival, and the retrieval of large amounts of data. Microsoft Research in Redmond, Washington is presently designing a database system called MyLifeBits that allows for the storage and the management of a person's entire collection of digital media, including text documents, images, sounds, and video (Gemmell, et al. 2006). When discussing MyLifeBits, Microsoft claims to have been directly inspired by Bush's vision of the Memex. Their goal is that with this technology "users will eventually be able to keep every document they read, every picture they view, all the audio they hear,

² A version of this article was presented at the Enkidu summer conference "Identities in Transition" in Mexico City, June 2007. I would like to thank the organizers and participants for their engaging discussions and feedback. I would also like to thank the *Social Science and Humanities Research Council of Canada* and Rice University for their ongoing support toward this project.

and a good portion of what they see,” allowing fragments of memory to be retraced and indexed in a personalized presentation.³ To capture what the user sees, as well as environmental cues, Microsoft Research in Cambridge, UK is also developing the SenseCam, a badge-sized camera equipped with light, temperature, and position sensors. Preprogrammed, and relying on the sensors, the wearable device determines when to take a picture and record information (Hodges, et al. 2006). This new digital recording technology promises not only to extend human memories – here seen as images – but also to enhance them by recording bodily and environmental cues and activities not even perceived by humans, such as one’s pulse, eating habits, and GPS readings.

Gordon Bell, senior researcher at Microsoft in the San Francisco Bay area has volunteered to become the main guinea pig for both MyLifeBits and the SenseCam. Starting in 1998, he decided to go paperless and digitized all the material in his filing cabinets and notebooks. He has been recording every web page he visits and every instant-message he writes since 2003. Today, “Bell’s archive [...] contains a hundred and twenty-two thousand emails; fifty-eight thousand photographs; [and] thousands of recordings of phone calls he has made” (Wilkinson 2007:38). He is the extreme example of what is now known as “lifelogging.” But his collection raises a key question: what to do with all this information? Bell and several other researchers are currently working on issues such as how to best organize and manage his extensive archive, and for what purpose.

Microsoft Cambridge’s development of the SenseCam, and its research into how these tools may be used takes place in the larger context of a UK initiative to build what is being called a “common problem space” for interdisciplinary research into memory. This UK initiative, commissioned by the United Kingdom Computing Research Committee (UKCRC) in 2004, involves creating a space where various disciplines – neurobiology, psychology, sociology, computer science, and engineering – are brought together to collaborate on a “grand challenge” referred to as “Memories for Life.”⁴ Memories for Life is “a cluster of research projects” that seeks to bridge gaps and to encourage communication between disciplines that are working on the problem of storing information about the past. Memories for Life sets its goals around the need to understand human memory and to “augment it with technological support” in the hope that artificial memory storage will improve natural human memory in a seamless interaction between humans and machines (O’Hara, et al. 2006:361). The various projects within the Memories for Life UK initiative thus provide arenas through which memory can be examined both as a negotiated concept and as a working design.

In December 2006, a workshop and a conference were held in London as part of the Memories for Life initiative.⁵ The participants at these events included interdisciplinary researchers from the Universities of

³ April 10, 2005, <http://research.microsoft.com/barc/mediapresence/MyLifeBits.aspx>.

⁴ November 10, 2006, <http://www.memoriesforlife.org>.

⁵ Four previous workshops were held since 2004 as part of this network initiative to identify and to map out potential research areas.

Southampton, Sheffield, Lancaster, Dundee, Oxford, the British Library and Microsoft, among others. Judging by the extensive media attention, these scientists were addressing what seemed to be a hot topic: the future of our past. With approximately fifty participants coming from different backgrounds, one might wonder how large concepts such as memory and forgetting were rendered commensurable. How did neuropsychologists, for example, discuss the making of recording technologies with computer scientists? To start with, they each have different disciplinary attitudes towards the phenomenon of forgetting. Socially and biologically, forgetting is seen as a necessity for keeping order in an otherwise messy accumulation of information. But in computing, forgetting is seen as a failure of hardware or software. When discussing memory tools, what precisely does each of them wish to preserve? And what are the relative implications of a desire to supplement human memory? In an attempt to bridge disciplinary gaps, some of the questions addressed by the Memories for Life initiative were described as centered on the idea of biologically inspired memory technologies. Organizers of the workshop from the University of Southampton, a philosopher and a computer scientist, spoke of the possibilities of “nature-inspired computing” – some that may also involve forgetting (O’Hara, et al. 2006:354). By attending to the problem of biological memory in the brain, these researchers sought to improve the development of tools used in the storing of information outside of the body.⁶

At the workshop, a Mathematician from Lancaster announced that “if Moore’s Law continues to hold [... in 70 years] it would be possible to store a continuous record of life on a grain of sand” (Dix 2002, O’Hara, et al. 2006:352)⁷. During his talk, which spanned several disciplines, this same mathematician referred to Roland Barthes’ *Camera Lucida* and emphasized the importance of affect in remembering. In his famous text, Barthes describes his unique relationship to an old picture of his deceased mother. For him, the medium-specificity of the photograph, its imposition of the undeniable fact that “*the thing has been there*” confuses the concepts of real and alive, and thus creates a particular élan of emotion in the viewer (1981:58). The subject photographed, according to Barthes, “has been” and continues “to be” through its unique luminous rays captured onto the chemical emulsion that is the photograph. But what does it mean to capture and to preserve light long after the object or subject has gone? In Barthes’ words, a “sort of umbilical cord links the body of the photographed thing to [the viewer’s] gaze: light, though impalpable, is here a carnal medium” (1981:60). Highlighting an ontological struggle with memory, mortality and self-erasure, this scientist’s reference to Barthes is an important one in that it implies the lingering of an individual through a

⁶ Although this paper focuses on the discussions between individual researchers present at the workshop and conference, it is important to note that the participating companies and university departments function as institutions in a larger political economy that has now become saturated with techno-aesthetic personal spaces, artifacts and memorabilia. Take only the new and improved iPods, iPhones and Facebook accounts as minor examples. Most participating institutions have vested interests in creating new products and applications to be sold on the ‘memory market.’

⁷ Moore’s law in industry refers to an increase in memory and processing power while circuit, chip and transistor sizes decrease, thus allowing for faster, smaller computers. Performance is famously said to double every two years.

photographic medium. Perhaps not meant to be taken literally, the rhetoric of a person living on via the collected pictures they have left behind appeared in many of the workshop and conference presentations.

As though speaking about cell lines, where “the substance of the human body is now routinely maintained alive outside the body,” information scientists described memories as entities to be captured, cloned and shared (Landecker 2007:3). No longer bound to the organism or moment itself, memories and identities are to be sustained in artificial environments to be later used to extend the finite life of the person from which they came. Many scientists present referred to collections of notes and photographs as a “digital me,” playing on the illusion of a kind of isomorphism between persons and external representations. From the early days of cinema, medical imaging, psychoanalysis, and anthropology, the chimera persists: that one can read a person, a mental process, in an image. Following this tradition – at least semantically – memory was addressed as a separate entity that could lead to a mechanized knowledge of one’s self, bringing about not only the decontextualization of images from past events, but also the decontextualization of the very notion of self as something transposable, that can be externalized, mobilized and supplemented.

A Human Computer Interaction psychologist and a neuropsychologist from Microsoft warned against the possible complications that might arise with a failure to differentiate between the design of a “memory aid” and the claim to capture “memory” or “experience.” They presented studies using the SenseCam as a support for memory with a patient who suffers from amnesia (Hodges, et al. 2006). According to these researchers, the results of their study proved enormously hopeful as the patient demonstrated significant improvement in recall from the use of the device. That is to say that after reviewing the images captured by the SenseCam, the patient seemed to show a better recollection of past events. However, within their presentation, these researchers from Microsoft raised questions as to what exactly was being captured and stored. They sought to distinguish the kind of memory that was being triggered through the use of the device. Was the experience of remembering for the amnesiac an experiential one, (what computer scientists and psychologists term episodic memory), or was it a factual one, (semantic memory), (Hodges, et al. 2006)? In other words did the patient remember after viewing images of her day, or did she simply know what activities she had done? The autobiographical memory with which one constructs a sense of subjectivity through the recollection of past events seems to differ from the functional memory involved in finding one’s car keys. And this points to yet another problem, does one need to represent the actual experience in order to support its recollection? By what means does data evoke the experiential?

As such, discourses around the design of memory tools affect the practices of building recording devices, of testing their uses, and of conceiving how and where they might be inserted as part of the social, and as part of the body as prosthesis. Notions of memory and identity remain deeply embedded and at times hard to distinguish. But,

outlining the theoretical and practical tensions involved in the design of memory tools, Microsoft scientists working on the SenseCam argued that what was being captured by their device was a series of memory “cues.” One could not talk of capturing “memory” or “experience,” let alone a “person.” Doing so would be simply misleading and unproductive. Rather, they suggested researchers concern themselves with figuring out what these devices are actually good for. Doing so might help further understandings of what specific kind of memory aid these machines actually provide. This critique has led to more recent research around possible creative uses for the SenseCam. Perhaps built with the concept of memory in mind, SenseCam designers are now interested in seeing if this device can be used for other things. For them, the fact that a device captures photographs does not automatically make it a “prosthetic memory.” Thus they insist that their use of the term *memory tool* depends on the user and the context.

Despite the call for a more nuanced appropriation of the terms “memories” and “experiences,” many presenters at the workshop and conference continued to address digital personal records as transposable selves, highlighting their underlying engagement in an important philosophical debate about what constitutes an authentic, objectified memory, and what some call a “digital me.” Indeed, much has been written linking the notion of identity to that of memory and agency. Historically, one can return to the period in which the self as the locus of subjectivity is debated among such philosophers as Descartes, Locke and Hume. Looking back at the constitution of the very concept of self, Charles Taylor argues that the Cartesian objectification of the body and its activities, as separate from the mind that observes it, creates a form of “modern disengagement” (1989:175). Taylor’s disengagement, coupled with the contemporary desire to capture experience, implies the objectification of memory as separate from the self or mind in which it operates. It is the self representing and interpreting itself. J. Lenore Wright defends this Cartesian separation of knower and known in so much as it allows for self-knowledge and thus a kind of self-representation (2006:71). For Wright, the dialectical relation between the two is brought to the fore in processes of self-narration where the lines between the self who knows and the self who is objectified are paradoxically blurred.⁸ But for the purpose of considering added ethical dimensions of the self, and its external “memory tools,” we will leap cavalierly over the millennia, from the Stoics to the present and focus on Foucault’s genealogy.

The Care of the Self

According to Michel Foucault, the West’s cherished notion of subjectivity developed in Antiquity through the very practice of collecting personal data. In his studies on the *care of the self*, he

⁸ A great deal of work has been done on the concept of “self” in anthropology and social theory, from Marcel Mauss (1985 [1938]) to Shweder and Levine (1984), Turkle (1984), Carrithers et al. (1985), De Certeau (1990), Giddens (1991), and Pandolfi (1993) to name but a few.

explores the role of ancient writing practices in the knowledge and the creation of the self. He inquires as to how, through a system of phenomena and historical processes that we now refer to as culture, the questions of truth and self-cultivation were generated (1982:243). He argues that about 2000 years ago, with the Stoics and Epicureans, the western concept of self developed through the keeping of personal notebooks and through correspondence. In Foucauldian theory, the *care of the self* (referred to by the Ancient Greeks as *epimeleia heauto*) revolved around the reflections, the practices, and the experiences through which an individual catalyzed transformations that granted access to true self-knowledge. Foucault states that “around the care of the self, there developed an entire activity of speaking and writing in which the work of oneself on oneself and communication with others were linked together” (1986:51). In other words, Foucault describes what he terms *technologies of the self*, which were methods and techniques through which identity was composed, performed and monitored.

Foucault analyzes the historic notion of “knowing thyself” that was professed as an “art of living.”⁹ In Antiquity, the acquisition of knowledge of oneself was put into practice through the widespread use of *hypomnemata*, or personal notebooks. In these books their authors would jot down citations, fragments of reflections, sketches, examples and accounts of actions either witnessed or learned, creating an archive – described as a physical memory – available for future reference. They were “the meditations, the readings, the notes that one takes on books or on the conversations one has heard, notes that one reads again later, the recollection of truths that one knows already but that need to be more fully adapted to one’s own life” (Foucault 1986:51). These notebooks were also used to keep a kind of track record of one’s mental, physical and spiritual health. Thus *hypomnemata* were by their very nature continually unfinished, and in many ways intrinsically disorganized. Furthermore, they had to be available at a moment’s notice. The possibility of using them spontaneously was one of their key characteristics. Discussing the impact of *hypomnemata*, Foucault claims “this new technology was as disrupting as the introduction of the computer into private life today” (Dreyfus and Rabinow 1983:245). As mentioned earlier, unlike intimate diaries that reveal unspoken secrets, these ancient notebooks were also used to capture the *already said*. So citational practices were common within *hypomnemata*. The author constituted his own identity through a mass of writing that he would not only appropriate but also embody. More specifically, this practice pointed to a self that wasn’t yet what it strove to become. Thus, rather than being considered merely archives, selected bits of the past were to be used in the making of one’s future self.

This said, could the SenseCam, readily collecting the *already seen*, be considered contemporary *hypomnemata*? Again, the intent in keeping these notebooks did not revolve around the simple practice of

⁹ Foucault contrasts the classic period with the later Christian period, which was founded on the renunciation of the self through confessional rituals. The classic form of care of the self was transformed with the rise of Christianity and became a religious necessity for achieving salvation rather than an “art of living.”

recording everything about the past per se, but rather around a practice of carefully collecting directed toward an ethical realization of a future self. On its own the omnipresent SenseCam does not seem to incorporate the act of selecting and editing, key in the constitution and elaboration of oneself for oneself.¹⁰ However, the exercise of recording one's activities combined with the use of an archival technology, which would allow one to recognize, annotate, retrieve, and share only certain bits of recorded information, may indeed help one understand when and how to intervene in order to better their physical and mental health. Mnemonic technologies geared toward the enhancement of one's wellbeing could then be considered *technologies of the self* in Foucault's sense. In other words, through the process of selection, editing and reviewing, (re)collection might be seen as a means towards a kind of self-fulfillment.

In fact, even within the context of differing discourses on "self," "representation," and "experience," most researchers affiliated to the Memories for Life initiative shared an interest, and justification, in the domains of health and in the therapeutic uses of memory tools. Computer scientists and a specialist in Artificial Intelligence and language from the University of Sheffield presented projects aimed at improving health and longevity through the development of electronic "life companions." Also referred to as "personal agents," these scientists are designing robots as furry and cuddly friends, not as the metallic and rigid R2D2 companion we've all grown up to imagine.¹¹ Referring to the fact that "people with pets live longer than people without pets," the builders of these companions consider their research a significant contribution toward happier, healthier and longer lives for humans, (although one might wonder what a life of old age accompanied by furry robots might actually entail). As a senior companion, the furry robot could remind one to take his medications and more importantly, stimulate a conversation, thus combating loneliness. According to these scientists, these animal robot companions might allow anyone to become a kind of autobiographer. These companions could be spurred to ask the user questions about his or her life and in turn record and document the responses and narratives.

The role of the interlocutor in Foucault's understanding of *technologies of the self* is an important one as he serves as a means to verify one's impressions and experiences of the world. The interlocutor acts as an outsider who can attest to one's pertinence and truthfulness. In fact, according to Foucault, western notions of subjectivity were developed

¹⁰ If a popular contemporary digital practice was to be compared to that of keeping *hypomnemata*, it might be blogging. As the blogger navigates the plethora of information on the web, he selects but certain ones to comment on, elaborate on, and return to. The choices he makes while collecting and exposing both his and others' thoughts may be constitutive of a kind of exercise on himself. Another such technology might be Microsoft's MyLifeBits. Ironically however, archival tools such as this one create the problem of remembering how and where things are stored in order to retrieve them efficiently. Designers of various information management technologies are actively addressing this challenge and trying to come up with ways of automatically annotating pictures, documents and videos in order to alleviate some of the difficulties related to the management of large amounts of data.

¹¹ March 29, 2007, <http://nlp.shef.ac.uk>.

further through correspondence rather than simply in the collection of words *already said*. In Seneca's letters with Lucilius and in Marcus Aurelius' letters with Fronto, Foucault locates narratives that he describes as an "account of one's relation to oneself" (1994:217). The letters he examines consisted in reviewing and making accounts of one's entire day, in its quotidian banality, as a means of attending to oneself. Self-cultivation was then considered "not an exercise in solitude, but a true social practice" (1986:51). For Foucault, to write, to record oneself, was to exhibit oneself, to make oneself seen. Self-narration became a specific method of reflexive representation while simultaneously revealing oneself to others. In Antiquity, this form of correspondence regularly occurred between a master and a student. The student was told to record all his daily thoughts and activities and report them to the master who would act as an interlocutor. In the process of reviewing and narrating one's memories to another, one would be caring for oneself.

At the workshop, the furry robot from Sheffield was presented as a kind of contemporary master interlocutor who could verify the truthfulness of one's interpretation of the past and monitor the relation between his experience and the outer world. Researchers from Sheffield gave the example of a lonely and forgetful elderly woman who could reminisce and view old photographs with her robot companion. Based on previous conversations, the companion would have learnt about this woman and thus be in the position to help her tell stories about the photographs being viewed. Moreover, should the woman become confused about who is in the photograph, the companion could correct her and steer her towards more accurate recollections of her past, producing a kind of hyper-reality for the forgetful subject. In this case, recorded memories appear as positive historical facts. In what Jean Baudrillard would call "the restitution of an absolute simulacrum," the memories of the forgetful subject are said to conform to the data. Reminiscence is characterized by a "performative and demonstrative logic [...an] obsession with historical fidelity [or...] a perfect rendering" (1994:47). The woman's actual memories come second, cued and enhanced by the captured images prompted by her electronic pet.

Enhancing the Human

Recent developments in both the life sciences and information sciences lead many researchers to believe that the possibilities for human enhancement, whether through the use of robotic assistants, nano implants or drugs like prozac are virtually limitless. During the Memories for Life workshop and conference, the more common use of the term "enhancement" referred to improving the lives of individuals who are subject to disease, disability or illness. However, human interventions in living beings and matter are far from limiting themselves to these terms. In examining the creation and proliferation of prosthetic technologies that extend the human body and its capacities, one wonders what the implications are when these recording technologies are conceived, not solely for people with memory disorders such as amnesia or Alzheimer's, but for healthy users such as Gordon Bell.

When scientists propose to record images, pulse, temperature and GPS readings from our daily lives, they are no longer fixing or replacing what may have been considered a 'normal' function of memory. Rather, they are proposing a new way of conceiving of the past by carefully logging our body's physical reactions and movements within space.

Many theorists and scientists argue that we must transcend our fragile bodies and limited life spans through the use of technology and thus should not limit science to the task of repairing innate functions of the human body.¹² For them human memory is fallible and can and should be improved; and only through an intimate interaction with technology will mankind truly thrive. As Donna Haraway's anticipated cyborgs, "any objects or persons can be reasonably thought of in terms of disassembly and reassembly; no 'natural' architectures constrain system design" (2000:365). Nature becomes a synthetic domain and the prosthetic is presented neither as a supplement, nor as an extension of the organic human body, but rather, the prosthetic as human body. The documenting cyborg represents the breaking of boundaries. Hybrid, its nature extends that of public and private dichotomies; and "memories" produced, captured, and shared or stolen, pull the individual into the public.

Numerous ethical issues and privacy concerns arise with recording practices made easier with the SenseCam and furry robot companions. As commodities, whom do these so called memories belong to? Once "outside" the body, can they be considered social memories, part of public history? What is to be made of Flickr's thousands of "days in the life of...?" By diffusing representations of lived experiences that are at once individual and collective, recording technologies participate in the creation of a present and a past that can be consulted at any given time. The desire to build a representation that current and future generations can contemplate is not a new phenomenon. For centuries, archives, artifacts and monuments have been mediators of social memory. But in this society, real and virtual, personal and global, who are the scribes or sculptors? Who are the agents that control the transmission of memory? "New technologies of transportation and communication [...] have profoundly altered our sense of time and space, the 'reach' of power, and the possibilities of reifying, and hence 'preserving' images of the past," and in so doing, have altered the possibility of "preserving" images of ourselves (Boyarin 1994:3). We've all said things we wish we hadn't said. We've all taken bad pictures of our friends, and been places we perhaps didn't want our mother to know about. Following this contemporary "record all, share all" fantasy, will everything we say and do echo into digital space for years to come? Should computers be programmed to forget? In what a researcher from *Memories for Life* calls "an era of pervasive electronic recording of all human activity [...] will] the collective have the right to subpoena individuals' memories?" (O'Hara, et al. 2006:360). Beyond the scope of this paper, future studies need to examine the practical and ethical consequences of producing, reproducing and owning

¹² Here I am referring to scholars generally characterized as posthumanist such as Haraway (1985), Hayles (1999), Negroponte (1995), and Stelarc (2000). However, posthumanism is itself a highly contested term and arena, and does not represent a unified form of thought.

memories in the forms of images, documents, sounds and video. The commoditization of memories captured by new recording technologies, their challenge to legal structures and shifting notions of property and privacy, need to be addressed while such tools are being developed.

Finally, does the wish to enhance human memory and build personal recording tools come out of a need to leave conceptual offspring, a form of lineage, an evolutionary and procreative obsession common to all living beings? Or do producers and users of these technologies experience what anthropologist George Marcus refers to as “the documentary impulse,” which he pairs with a general atmosphere of “hyperawareness of great changes at work in the world” (1993:2)? In *Public Culture: Globalization*, Andreas Huyssen portrays memory as a primary concern in the western world (2001:57). He associates modernity with the notion of “‘self-musealization’ by video recorder [...] confessional literature; [and] the rise of autobiography [...] with its uneasy negotiation between fact and fiction.” Are we witnessing “an archivist’s fantasy gone mad” (2001:61)? Have we become culturally obsessed with notions of the eternal, of memory and of forgetting? The techniques practiced by Foucault’s Stoics are neither governed by a concern for salvaging the self, nor by a concern for memory per se. Rather memory is a means by which one creates a guidebook for one’s actions. One draws lessons from the past in order to better oneself. To what degree are today’s technologies built on anxieties about memory rather than on the realization of an ethical self? Pervasive new recording technologies reflect a change in attitude and perhaps a change in the way we construct ourselves. The idea that if one records everything one will better know oneself is quite different from the practice of selection involved in the keeping of hypomnemata. Both can be seen as a commitment to self-knowledge, but with ancient *technologies of the self*, it is not necessary to record everything, rather only bits and pieces relevant to oneself. Foucault’s history of the concept of self in the West problematizes memory as a means to self-fashioning, whereas today’s grounding of memory in authenticity promotes the discovery of an omnipresent, recorded self.

All these personal documenting media including Nokias Lifeblog, the new and improved iPods, iPhones, as well as MyLifeBits, SenseCam and furry robots just discussed create a plethora of archives. But, are we really preserving the memory of our time? Paradoxically, as Plato points out, documenting may also make us forget (Plato 1973). We place our confidence in these collection bins and in doing so imagine that we are making room for other things. In preserving the memory of our era, in actively creating the archeology of the future, are we compromising our own memory, that of the present? Recording everything may actually have the opposite effect than that desired. In a short story by Jorge Luis Borges, a character named Funes falls off a horse and loses consciousness. Upon awakening, he finds “the present [...] almost intolerable it [is] so rich and bright; the same [is] true of the most ancient and most trivial memories” (1962:112). Funes discovers that he is crippled but that his perception and memory have become “infallible.” He describes his immense power of recollection: “*I have more memories in myself alone than all men have had since the world was a world [...] My memory, sir, is like a garbage disposal*” (1962:112). Overwhelmed by details and the particular, Funes

becomes incapable of formulating thoughts and generalities. He spends his days in the dark, enumerating the different memories that come to mind, each one as important as the last. Rather than enhancing the human through a so-called 'memory extender,' might we become like Borges' Funes, who because of his incredible memory is plagued with the impossibility of discerning? Would knowledge be replaced by data? An information overload renders all things equal and the self, overwhelmed and incapable of action, becomes catatonic. Like Borges' narrator who interacts with "Funes, the memorious," we might become "benumbed by the fear of multiplying superfluous gestures" (1962:115).

The implications related to navigating social theory in a sea of personal records and "archived memories" are significant, although not necessarily new to the anthropological discipline. Salvage ethnography helped shape the future of social science, and nineteenth century armchair anthropologists believed that "without literary records neither history nor civilization [could] properly be said to exist" (Morgan 1985:31). In the 1920s, Bronislaw Malinowski feverishly kept notes on the minutiae of everyday life in the cultures he studied, believing that "foolish indeed and short-sighted would be the man of science who would pass by a whole class of phenomena, ready to be garnered, and leave them to waste, even though he did not see at the moment to what theoretical use they might be put!" (Malinowski 1922:20). Thus he could fulfill one of the goals he attributed to fieldwork: amassing a "collection of ethnographic statements, characteristic narratives, typical utterances, [...] to be given as a *corpus inscriptionum*, as documents of native mentality" – the creation of an enormous eternalized snapshot (Malinowski 1922:24). Some argue that contemporary recording technologies such as digital photographs, blogs and videos have turned the average citizen into a potential ethnographer, producer of his own history or life story. Has the keeping of records and field notes, a characteristic typically attributed to anthropologists, become a common social practice? Does ethnography belong to everyone? Who will write the ethnography of whom (Jewsiewicki and Pastinelli 2000:11)? Despite the "archive fever" exhibited by many early social scientists, the act of pushing a red record button and collecting data does not necessarily make one an anthropologist (Derrida 1995). But, while they may not be regarded as social theory, autobiographies and digital archives "carefully interrogated, can provide *one* important database for reconstructing social theory 'from the bottom up', because they provide fine-grained experiential loci of the interaction of changing social forces" (Fischer 2003:192). Today, individuals are at once the narrators, heroes and spectators of their own lives. And contemporary anthropologists are faced with a two-tiered challenge: to examine the way individuals record, archive and narrate themselves, and in turn to create an ethnographic representation, a kind of second order observation. In doing so, anthropologists must consider how discourses and practices shape – and are shaped by – the way we document, and thus the design and adoption of new digital recording devices.

References

- Barthes, Roland
1981 *Camera Lucida: Reflections on Photography*. New York: Hill and Wang.
- Baudrillard, Jean
1994 *Simulacra and Simulation*. Ann Arbor: The University of Michigan Press.
- Borges, Jorge Luis
1962 *Ficciones*. New York: Grove Press.
- Boyarin, Jonathan
1994 Space, Time, and the Politics of Memory. *In Remapping Memory: the Politics of Timespace*. Jonathan Boyarin, ed. Pp. 1-37. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Bush, Vannevar
1945 As We May Think. *The Atlantic Monthly* 176(1):101-108.
- Carrithers, Michael, with Steven Collins and Steven Lukes
1985 *The Category of the Person: Anthropology, Philosophy, History*. Cambridge UK: Cambridge University Press.
- Companions Project
2007 Electronic document, <http://nlp.shef.ac.uk>, accessed March 29.
- De Certeau, Michel
1990 *L'invention du Quotidien*. Paris: Gallimard.
- Derrida, Jacques
1995 *Mal d'Archive*. Paris: Galilée.
- Dix, Alan
2002 The Ultimate Interface and the Sums of Life? *Interfaces* 50:16.
- Dreyfus, Hubert L. and Paul Rabinow
1983 *Michel Foucault: Beyond Structuralism and Hermeneutics*. Chicago: University of Chicago Press.
- Fischer, Michael M.J
2003 *Emergent Forms of Life and the Anthropological Voice*. Durham: Duke University Press.
- Flickr
2007 Electronic document,
<http://www.flickr.com/groups/adayinthelife>, accessed March 15.
- Foucault, Michel
1982 *L'Herméneutique du Sujet: Résumé du Cours au Collège de France*. Paris: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales / Seuil.

- 1986 *The Care of the Self: The History of Sexuality III*. New York: Random House.
- 1994[1982] *Self-Writing*. In Michel Foucault: Ethics, Subjectivity and Truth. Paul Rabinow, ed. Pp. 223–251. New York: The New Press.
- Gemmell, Jim, with Gordon Bell, and Roger Lueder
 2006 *MyLifeBits: A Personal Database for Everything*. Communications of the Association for Computing Machinery 49(1):88–95.
- Giddens, Anthony
 1991 *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*. Cambridge: Polity.
- Haraway, Donna
 2000[1985] *A Cyborg Manifesto: Science, Technology, and Socialist-Feminism in the Late Twentieth Century*. In *Feminist Theory Reader*. Wendy Kolman and Frances Bartowski, eds. Pp. 362–372. Mountain View: Mayfield Publishing Co.
- Hodges, Steve, with Lyndsay Williams, Emma Berry, Shahram Izadi, James Srinivasan, Alex Butler, Gavin Smyth, Narinder Kapur, and Ken Wood
 2006 *SenseCam: A Retrospective Memory Aid*. Paper presented at the 8th International Conference on Ubicomp, Orange County, California, September 16–19.
- Hayles, Katherine N.
 1999 *How We Became Posthuman: Virtual Bodies in Cybernetics, Literature, and Informatics*. Chicago: University of Chicago Press.
- Huysen, Andreas
 2001 *Present Pasts: Media, Politics and Amnesia*. In *Public Culture's Millennial Quartet: Globalization*. Arjun Appadurai, ed. Pp. 57–76. Durham: Duke University Press.
- Jewsiewicki, Bogumil and Madeleine Pastinelli
 2000 *L'Ethnographie du Monde Numérique*. *Ethnologie* 22(2).
- Landecker, Hannah
 2007 *Culturing Life: How Cells Became Technologies*. Cambridge: Harvard University Press.
- Malinowski, Bronislaw
 1922 *Argonauts of the Western Pacific*. London: Routledge.
- Marcus, George E.
 1993 *Introduction*. In *Perilous States: Conversations on Culture, Politics, and Nation*. George E. Marcus, ed. Pp. 1–16. Chicago: University of Chicago Press.
- Mauss, Marcel
 1985[1938] *A Category of the Human Mind*. W.D. Halls, trans. In *The Category of the Person: Anthropology, Philosophy, History*.

Carrithers, Michael, *et al.*, ed. Pp. 1–25. Cambridge UK: Cambridge University Press.

Memories For Life

2006 Electronic document,
<http://www.memoriesforlife.org>, accessed November 10.

Morgan, Lewis Henry

1985[1877] *Ancient Society*. Tucson: University of Arizona Press.

MyLifeBits

2005 Electronic document,
<http://research.microsoft.com/barc/mediapresence/MyLifeBits.aspx>, accessed April 10.

Negroponte, Nicholas

1995 *Being Digital*. New York: Alfred A. Knopf.

O'Hara, Keiron, with Richard Morris, Nigel Shadbolt, Graham J. Hitch, Wendy Hall and Neil Beagrie

2006 *Memories for Life: a Review of the Science and Technology*. *Journal of the Royal Society Interface* 3(8):351–365.

Pandolfi, Mariella

1993 *Le Self, le corps, la "crise de la présence"*. *Anthropologie et Sociétés* 17(1–2):57–77.

Plato

1973 *Phaedrus and Letters VII–VIII*. New York: Penguin.

Stelarc

2000 *From Psycho-Body to Cyber-Systems: Images as Post-Human Entities*. *In The Cybercultures Reader*. David Bell and Barbara Kennedy, eds. Pp. 560–576. London: Routledge.

Shweder, Richard A. and Robert A. Levine

1984 *Culture Theory: Essays on Mind, Self, and Emotion*. Cambridge: Cambridge University Press.

Taylor, Charles

1989 *Source of the Self: The Making of Modern Identity*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

Turkle, Sherry

1984 *The Second Self: Computers and the Human Spirit*. New York: Simon & Schuster.

Wilkinson, Alec

2007 *Remember This?* *The New Yorker*, May 28: 38–44.

Wright, J. Lenore

2006 *The Philosopher's "I."* Albany: State University of New York Press.

Résumé/Abstract

Cet article examine le développement d'appareils d'enregistrement numériques en mettant l'accent sur les discours et les pratiques de chercheurs interdisciplinaires qui se rassemblent dans le but de créer des outils pour la mémoire. En observant la conception de ces nouveaux objets, nous considérerons la façon dont ces technologies sont liées à une perception particulière du sujet ainsi qu'aux concepts de déficience et d'avancement humain. Par une généalogie foucauldienne du sujet, nous effectuerons une sorte de montage mettant en contraste des pratiques d'archives personnelles classiques et contemporaines afin de suggérer des futures pistes de recherche. Enfin, en partant des débats contemporains qui ont lieu à propos des intentions qui gouvernent la création d'appareils d'enregistrement numériques, nous montrerons comment leur production est formée par – et forme à son tour – des notions de sujet et d'identité, des notions qui sont depuis longtemps reliées à des idées d'authenticité et de mémoire.

Mots clés : Mémoire, numérique, technologie, prothèse

This article examines the development of digital storage spaces and recording devices through an engagement with the discourses and practices of interdisciplinary scientists who convene around the design of prosthetic tools for memory. By considering the language used in the design of new objects, it looks at how these technologies inform understandings of the self as well as notions of human disability and enhancement. Using Foucault's genealogy of the western subject to form a kind of montage, this article leaps over the millennia, from Antiquity to the present, to explore personal archival practices and to map future avenues for research. By addressing contemporary debates on the intentions that govern the making of recording machines, this work hopes to show how technology design is shaped by – and helps shape – conceptions of selfhood and identity that have long been tied to ideas of authenticity and memory.

Keywords: Memory, Digital, Technology, Enhancement

*Lina Dib
PhD Candidate
Department of Anthropology
Rice University
linadib@rice.edu*



Les courses illégales de voitures : le cyberspace comme terrain ethnographique

Leila Sollberger Jeolás
Université de l'État de Londrina
PR – Brésil (UEL)

Introduction

Les réflexions présentées dans cet article résultent d'un projet de recherche, toujours en cours, dont l'objectif est de comprendre les comportements à risque observés lors des courses illégales de voiture, connues aussi sous le nom de « rodéos »¹, qui ont lieu sur la voie publique. Le projet vise plus particulièrement à examiner, le sens que ces courses acquièrent et ce qu'elles représentent pour les jeunes brésiliens qui pratiquent de telles activités, autrement dit, de comprendre les différents sens que ces derniers attribuent à l'expérience de la vitesse, étant donné que celle-ci a acquis une valeur centrale dans les sociétés occidentales modernes, où la notion de risque semble actuellement être associée à une vaste polysémie. La fascination pour la puissance des moteurs et pour la vitesse, nourrie par l'industrie des voitures, a transformé la vitesse en une nouvelle forme d'extase rendue possible par la révolution technique.

L'objectif de ce texte est de présenter une réflexion sur les défis méthodologiques qui se présentent lors d'une recherche menée dans le monde virtuel qu'est Internet. Compte tenu qu'il s'agit d'une pratique illégale, j'ai dû, dans un premier temps, aborder le sujet à travers les listes de discussion de communautés virtuelles ayant la vitesse comme centre d'intérêt. En même temps, je démarrais de façon préliminaire la

¹ En portugais : « rachas », « pegas ».

recherche sur le terrain avec la collaboration d'un étudiant qui pratique depuis plusieurs années les « rodéos » et qui participe depuis peu à des courses de *dragsters* (épreuves d'accélération), organisées tous les quinze jours à l'autodrome de la ville de Londrina, dans l'Etat de Paraná. Si la recherche menée sur Internet me permettra, je pense, d'accéder aux divers sens donnés par les jeunes à leur expérience de la vitesse (interprétation des sujets), la recherche sur le terrain, quant à elle, me donnera l'opportunité d'appréhender les signifiés tels qu'ils se manifestent dans les processus sociaux et la mesure dans laquelle ils sont associés aux divers moments de l'expérience (observation de l'action).

Dans le cas présenté ici, l'articulation entre la recherche de terrain et celle conduite sur Internet s'est avérée être une stratégie positive pour faire face aux difficultés inhérentes à une pratique illégale qui se produit sans prévision de date ni de lieu, qui est décidée dans le feu de l'action ou encore, divulguée de façon codifiée aux pratiquants les plus proches. Cependant, au-delà de l'articulation que type d'étude exige, la recherche, qu'elle soit réalisée sur Internet ou par le biais d'Internet, soulève des questions fondamentales sur la pratique ethnographique qui méritent, à mon avis, d'être mises en évidence.

Je me limiterai à quelques réflexions à partir de mon expérience, toujours en cours, sur la manière dont les nouvelles tendances technologiques, dans le cas du cyberspace, transforment la pratique et l'approche ethnographiques. L'ethnographie, en tant que fondement du travail anthropologique, acquiert de nouvelles dimensions lorsque l'on prend pour terrain Internet, ce qui nous oblige à actualiser et à approfondir la réflexion sur les caractéristiques des étapes de ce processus.

Procédés méthodologiques : Internet en tant que terrain de recherche

J'ai commencé la recherche auprès des communautés du cyberspace² afin de me familiariser d'emblée avec un thème et un univers qui m'étaient très éloignés, à savoir le sens attribué par les jeunes à l'expérience de la vitesse. Pour le dire dans un langage ethnographique, je cherche à rendre plus « familier » cet univers « exotique » (Velho 1981), c'est-à-dire que j'essaie d'en diminuer l'étrangeté initiale, en déconstruisant les valeurs établies et les stéréotypes, afin de comprendre ces pratiques et les sens qu'on leur attribue. Comme le souligne Magnani (2002), il s'agit de voir « de l'intérieur » et « de près » et non pas « de loin » et « de l'extérieur ». Pour ce faire, je tâche d'apprendre leur langage, leurs mots techniques, l'argot propre à l'univers masculin des moteurs et auxquels, jusqu'alors, je n'avais pas accès.

La recherche sur Internet était, et continue à être, menée auprès des

² Plus spécifiquement, auprès de communautés qui se forment autour de forums (ou listes) de discussion.

groupes de discussion d'Orkut³, cette nouvelle ressource de réseaux électroniques de communication et de sociabilité, apparue il y a un peu plus de quatre ans. Orkut est une véritable « communauté en ligne », avec plus de 21 millions d'utilisateurs, permettant d'exhiber et/ou d'échanger une multitude d'informations telles que : des profils personnels, des photos, des courriels et des messages sur les listes de discussion de communautés virtuelles. Parmi ces millions d'utilisateurs, 70 % sont des Brésiliens⁴. Le potentiel de ces groupes de discussion, en tant que sources d'information pour la recherche, est considérable, car on y trouve une gamme variée de sujets et de centres d'intérêt regroupés en communautés, créées à cet effet par toute personne voulant entrer en relation avec d'autres utilisateurs qui partagent le même intérêt pour un thème donné.

Dans le domaine de l'anthropologie, les recherches réalisées auprès des internautes ou des communautés dites virtuelles, montrent les possibilités et les limites d'un travail de terrain dans le cyberspace (Aranha Filho 1998; Guimarães Jr. 2000; Rifiotis 2002). Elles permettent également de réfléchir de façon critique sur certaines spécificités du travail anthropologique : comment effectuer une observation participante directe, et de longue durée, comment effectuer la collecte des données et rédiger un cahier de terrain et comment réaliser des entretiens lorsque l'on ne se trouve pas en relation directe (face-à-face) avec les enquêtés. Ainsi, l'observation participante, technique de recherche constitutive de la méthode ethnographique, peut s'effectuer autrement lorsque l'on prend Internet comme terrain d'observation. Cette situation crée en effet des difficultés lorsque le moment vient de passer de « l'observation » (c'est-à-dire lorsque le chercheur n'intervient qu'en tant que lecteur des listes de discussion et que les textes ne constituent que le matériel pour l'analyse de contenu) à la « participation » (lorsque le chercheur interagit avec les participants du groupe).

En ce qui concerne la première étape de ma recherche dans le cyberspace, celle réalisée en tant qu'observatrice, il convient de souligner le fait que même si j'ai été acceptée par les communautés, je me trouvais, malgré tout, en situation de « guetteur » (*lurker*), un terme local utilisé pour qualifier une personne qui se positionne uniquement en tant que lecteur des listes de discussion et non pas comme quelqu'un qui échangerait des idées et qui interagirait avec les participants des forums. Je suis consciente que la « participation » anthropologique ne saurait se restreindre à l'« observation », mais dans cette première phase, je suis, en tant que néophyte, encore en train d'apprendre le langage propre au cyberspace : depuis la familiarisation avec l'interface et la maîtrise des commandes jusqu'à l'appropriation de la « netiquette » et des signes, tels les « emoticons », qui permettent une sorte d'oralité écrite, en dynamisant et en accordant un « ton » à la conversation, par l'expression des sentiments et des états d'âme. À ceci s'ajoute l'apprentissage du langage technique associé aux voitures, aux motos et à la vitesse, langage qui, dans la société brésilienne, appartient, d'une manière générale, à l'univers masculin et est absent

³ Consulter le site Web à l'adresse suivante : <http://www.orkut.com>

⁴ À ce sujet, voir le site www.insideorkut.blogspot.com

du processus de socialisation des femmes. Sans cette initiation, je n'aurais même pas pu me présenter comme chercheuse, compte tenu qu'une connaissance minimale du langage et de l'univers enquêté constitue un prérequis permettant d'élaborer des questions et d'établir une communication. J'entends, dans la deuxième étape de ma recherche sur Internet, m'inscrire en tant que participante dans les forums de discussion, afin de pouvoir privilégier l'observation participante.

Lorsque l'on se positionne en tant qu'« observatrice » des listes de discussion des communautés virtuelles, le cahier de terrain devient indispensable, car il permet de noter des informations sur les participants – s'ils sont connus ou si ce sont des inconnus; s'ils établissent des interactions ou des réseaux d'amitié; si on y fait référence à des lieux, à des événements ou à des personnes en commun. Plus encore, ce cahier est un instrument qui permet de formuler des questions sur ce que l'on observe et de repérer à travers les discours les récurrences significatives qui s'en dégagent. Une fois les interactions à l'œuvre au sein de ces communautés d'internautes répertoriées, même si elles n'interviennent pas de façon directe – en face-à-face –, le cahier de terrain, avec les récits détaillés des interactions établies, demeurera l'instrument fondamental de cette réflexion méthodologique.

Dans le cas de la recherche sur les « rodéos », des photos et des vidéos sont fréquemment diffusées par les participants des communautés. Si l'audio et la vidéo permettent de plus en plus d'entreprendre des recherches sur Internet ne se limitant pas uniquement à la dimension textuelle, il n'en reste pas moins que la plupart des interactions réalisées sur le terrain virtuel ont lieu sur une base textuelle, ce qui implique, pour reprendre les mots de Rifiotis (2002:12), « un travail de terrain très particulier, puisque ce qu'il y a "à voir" sur le terrain ce sont, la plupart du temps, des textes ».

Il est fort probable que les interactions et les possibilités d'entretiens sur ce terrain très particulier d'illégalité qui constitue ma recherche, ne sauraient avoir lieu sans quelques difficultés. Le fait de se présenter comme chercheuse – prérequis éthique de toute recherche – risquerait de ne pas être bien accepté par les participants (par exemple, je risque d'être perçue par eux comme étant une policière à l'affût d'information), d'autant plus que certains de mes informateurs font référence à la pratique de policiers se présentant sous une fausse identité, aussi bien au sein des communautés d'internautes que pendant les « rodéos » organisés sur la voie publique.

Une autre question alimente les débats sur la méthodologie de recherche dans le cyberspace. Celle-ci concerne la relation entre la recherche en ligne et celle hors ligne. Plusieurs auteurs défendent l'idée selon laquelle on ne saurait poser comme un *a priori* le besoin d'associer ces deux types de recherche sous prétexte que le virtuel, parce qu'il s'oppose au réel, serait défini comme étant irréel ou imaginaire (Guimarães Jr. 2000; Lévy 1996; Miller et Slater 2004; Rifiotis 2002). Cette distinction simpliste est critiquée par certains auteurs, pour lesquels il s'agit plutôt d'une relation complexe et complémentaire entre les deux univers, relation où le virtuel constitue

une sphère du réel tout en le transformant, dans la mesure où le virtuel subvertit les limites du réel, dans l'espace et dans le temps. Parfois, la recherche en ligne se révèle plus appropriée lorsque le thème de la recherche rend impossible l'accès, hors ligne, aux sujets ou à l'objet d'étude, comme ce fut le cas dans l'étude menée par Don Slater sur l'échange de « sexpics »⁵ à travers le réseau de l'*Internet Relay Chat* (IRC) (Miller et Slater 2004). Un autre bon exemple serait la recherche menée par Guimarães Jr. (2000), visant à comprendre les spécificités des interactions établies au sein d'une interface de sociabilité multimédia, le Palace, dont les membres participants, originaires de différents états fédérés du Brésil, n'organisent pas de rencontres hors ligne – celles-ci étant plus courantes dans les forums basés sur des interfaces tels l'IRC. Ceci étant dit, il y a également des cas d'étude où la sociabilité intervient conjointement autour des deux types de communication, en ligne et hors ligne, comme le démontre Dornelles (2004) dans sa recherche sur les salles de discussion virtuelle (*chat rooms*) dans la ville de Porto Alegre, État du Rio Grande do Sul. En fait, d'après Guimarães Jr. (2000:145), l'option entre ethnographie en ligne et hors ligne, ou encore, l'articulation entre les deux « ne saurait être posée *a priori*, car elle doit prendre en considération des critères tels que la nature de la problématique étudiée, la disponibilité des informateurs, voire même, les contingences physiques » (Guimarães Jr. 2000:145).

Dans le cas de mon projet de recherche, comme je l'ai déjà indiqué, l'articulation entre la recherche sur Internet et celle qui est réalisée sur le terrain sera fondamentale pour faire face aux difficultés que soulève toute étude ethnographique sur une pratique illégale comme celle des « rodéos », qui, de plus, ont lieu dans différents endroits de la ville, à des horaires variés, de façon fortuite et imprévisible. Je pense que l'articulation entre la recherche en ligne et celle hors ligne devrait permettre une meilleure approche de cet univers, en définissant des contours mieux adaptés à une pratique aussi fluide, mais, qui ne reste pas moins très imprégnée de règles, avec un langage et des codes précis. Par ailleurs, les « rodéos » se présentent comme engendrant des pratiques d'une hétérogénéité interne assez marquée, selon les types de voitures ou de motos, selon le profil socioculturel des participants et selon les styles basés sur les goûts et les préférences. Les observations rapportées par mes informateurs sur les disputes qui existent entre les « dodgeurs »⁶ et les « opaleurs »⁷, qui, à leur tour, s'opposent aux « chevetteurs »⁸ constituent de bons exemples de cette hétérogénéité. C'est ainsi que la recherche engagée sur le terrain tout comme l'analyse des textes des internautes laissent entrevoir des réseaux de sociabilité, des goûts et des préférences spécifiques contribuant au développement de processus identitaires, plus ou moins marqués, plus ou moins intenses, qui rendent nécessaire la délimitation des contours de ces réseaux de sociabilité.

Selon Guimarães Jr. (2000), qui a analysé les relations dynamiques et

⁵ Photos pornographiques.

⁶ Terme faisant référence au modèle de voiture Dodge de la marque Chrysler.

⁷ Terme faisant référence au modèle Opala de la marque Chevrolet.

⁸ Terme faisant référence au modèle Chevette de la marque Chevrolet.

fluides qui s'établissent dans le cyberspace, deux types de communautés semblent avoir émergé : les communautés dites « fortes », caractérisées par des relations intenses, par l'engagement dans des activités de groupe, par le sentiment d'appartenance à celui-ci et par des codes et des styles communs partagés; et les communautés dites « faibles », caractérisées par des participations sporadiques et désengagées. Sur le terrain, on peut constater également l'existence de groupes qui se forment dans un contexte de réseaux plus étendus et plus fluides, dont les limites se construisent aussi bien autour des postes à essence ou de garages mécaniques spécialisés dans le « boostage » (*tuning*) des moteurs de voitures et de motos qu'autour de rencontres, régulièrement organisées par les clubs locaux des « dodgeurs » et des « opaleurs », ainsi que d'épreuves réalisées sur l'autodrome de la ville.

Jusqu'à présent, j'ai effectué mon enquête auprès de trois communautés choisies de façon aléatoire parmi les plus de 500 que j'avais préalablement localisées durant la première phase de la recherche. Ces communautés sont généralement identifiées par le biais d'en-têtes thématiques. Dans ce cas-ci, il s'agit des communautés suivantes : 1) « J'adore la vitesse »; 2) « J'aime la vitesse » et 3) « J'aime la vitesse et le danger ». Les sujets de discussion analysés sont centrés sur la vitesse atteinte, le type de voiture et le rapport entre la vitesse et la mort. Le matériel analysé jusqu'à présent permet de dégager deux noyaux de significations : la recherche du vertige et la consolidation d'un style de masculinité. Dans le cadre de ce texte, je me limiterai à l'analyse des processus par lesquels la construction d'un style de masculinité, renforcé dans les forums de discussions par des affirmations sur la compétition, la puissance et le développement du moteur, ainsi que la connaissance et la maîtrise de la technique pour atteindre de grandes vitesses, exige qu'on examine avec attention la possibilité de témoignages exagérés de la part des jeunes. Cet élément d'ambiguïté sur le plan méthodologique renforce davantage, me semble-t-il, la nécessité de conjuguer, dans le cas de ce projet, la recherche menée sur Internet et celle réalisée sur le terrain.

Styles de masculinité⁹ : entre « ce qui est dit » et « ce qui est fait »

La prédominance de jeunes hommes dans les « rodéos » de voitures et de motos, dans les essais, les accidents de circulation et autres

⁹ La masculinité ne pouvant être définie comme un tout cohérent, il est donc souhaitable de parler plutôt de « style », puisqu'il existe une variabilité considérable de formes de masculinité et particulièrement lorsqu'il s'agit des comportements des jeunes. Par exemple, lorsqu'il est question de la « culture des jeunes », le terme « styles de masculinité » est utilisé par Cecchetto (2004:43), en tant qu'incorporation des transformations rapides et éphémères de la « société de consommation ». Par ailleurs, l'on utilise également la notion de « style » plutôt que les notions de culture ou de sous-culture qui, quant à elles, sont chargées d'un point de vue théorique. La notion de « style » a d'abord été utilisée par le *Centre of Cultural Studies* de Birmingham pour définir la *youth culture*, pour devenir ensuite le concept le plus à même de caractériser les phénomènes marquants de la société de consommation, notamment les comportements des jeunes tels que les pratiques langagières, les styles vestimentaires, etc.

pratiques liées à la vitesse doit être analysée comme la conséquence des processus d'apprentissage différencié vécus depuis l'enfance, par les deux genres, le masculin et le féminin; des processus par lesquels les aptitudes pour les activités faisant appel à la force physique et à la maîtrise technique sont renforcées chez les garçons. Le langage du monde des motos et des voitures tourne constamment autour des notions de puissance, de cylindrée, d'accélération, de rapidité et de « performance ».

Dans le matériel analysé, la question de la performance apparaît de façon récurrente dans les propos des jeunes et il y a un doute constant sur la véracité de la vitesse atteinte déclarée par les membres de la communauté virtuelle. Certains se demandent si les informations concernant la puissance du moteur (« monté », « préparé », « trafiqué ») sont correctes, mais surtout si la vitesse atteinte est la vraie. Bien qu'il existe une différence factuelle entre la vitesse réelle atteinte par la voiture (ou la moto) et celle qui est enregistrée par le compteur de vitesse, les jeunes semblent ne pas croire à ce que la plupart d'entre eux disent, surtout lorsque l'affirmation leur semble exagérée. Quelques-uns s'irritent, proclamant que cette communauté se devrait d'être sérieuse et ne pas être une communauté de « menteurs », de « pêcheurs » ou de « vantards ». Ils semblent alléguer que l'exagération mine la crédibilité et mène au ridicule, tout en remettant en cause la légitimité de la communauté.

Il semblerait, en lisant ces discours, que ceux qui critiquent la vantardise et l'exagération sont cependant conscients de la possibilité d'augmenter leur propre prestige et d'élever leur statut face à d'autres jeunes, camarades, amis ou membres de la communauté à condition que les faits rapportés ne paraissent pas exagérés ou invraisemblables. Ainsi, pour que l'on n'exagère pas trop et pour que l'on puisse garantir la durabilité de la communication, les informations transmises à la communauté tendent à être négociées et contrôlées par les autres interlocuteurs à travers des expressions imprégnées de scepticisme ou de sarcasme telles que : « C'est une île de la fantaisie [...] Peter Pan »; « une voiture avec une turbine du Concorde d'Air France »; « avec un moteur d'hélicoptère »; « un vélo avec un moteur de frigo »; « ils mentent tellement que bientôt ils arriveront à la vitesse de la lumière ».

Certains vont jusqu'à insinuer qu'une partie des participants n'auraient pas véritablement concrétisé ce qu'ils étaient en train de raconter. D'autres exigent que l'on exhibe des photos ou des vidéos pour preuve de ce qui est dit. C'est comme si nous nous trouvions dans une zone entre le réel et le désiré; comme s'il s'agissait d'un rêve irréalisable, soit par manque de ressources financières permettant d'avoir une voiture « boostée » soit pour d'autres raisons, telles que celles alléguées par les jeunes : « J'étais avec deux gamins dans la voiture »; « la route était mouillée » ; ou « il y avait la famille qui dormait dans la voiture ». En ce sens, certains témoignages expriment un sentiment de « honte », voire d'infériorité, du fait de ne pas posséder une voiture « trafiquée », une voiture « canon », « animale », « nerveuse ». Les références concernent toujours les qualités supérieures et inférieures des voitures ou des motos, ces qualités étant à leur tour symboliquement attribuées également à leurs propriétaires ou à leurs conducteurs.

Le ton cynique contenu dans la réponse de certains jeunes, incités à dire la vérité sur la vitesse atteinte, démontre à quel point le courage de braver le péril est une valeur importante dans ces communautés. Cette valorisation se conjugue avec le besoin de se détacher du lot, de s'identifier, de devenir un héros aux yeux des autres (Pais et Cabral 2003). En ce qui concerne les filles membres de ces communautés, peu d'entre elles s'expriment sur ces sujets. Néanmoins, leurs propos sont révélateurs, dans la mesure où la valeur du courage masculin est renforcée. L'une d'entre elles a réclamé des preuves : « si tu es un homme, viens montrer que tu as atteint cette vitesse ». Une autre dit : « Filme et mets-le sur le site pour qu'on voie si c'est vrai ».

En dépit de ces exemples, il importe, certainement, de réfléchir sur les limites de la recherche virtuelle. Si l'on prend en compte l'avertissement de Malinowski sur l'écart considérable qui existe entre « ce qu'on dit » (normes) et « ce qu'on fait » (négociation des normes), l'observation de la pratique – l'observation participante – se présente comme une démarche incontournable. Une enquête qui se base majoritairement sur des données recueillies par les techniques d'entrevues, mettant de l'avant l'analyse des représentations, peut reproduire l'écart qui existe entre « ce qui est dit » et « ce qui est fait ». Il est donc nécessaire, voire justifié, d'établir des liens entre les données recueillies sur Internet et l'observation participante sur le terrain, afin de relativiser ou de mettre en perspective les témoignages rapportés au sein des communautés virtuelles. Cette relativisation et relocalisation dans l'espace réel est d'autant plus importante que ces témoignages sont perçus comme étant exagérés, voire faux, par quelques membres.

Puisque l'objectif principal de cette recherche consiste à comprendre le sens que prend le risque associé à la vitesse chez les jeunes, la façon dont ils vivent le risque et l'affrontent dans la pratique constitue un contrepoint important à la manière dont ils le pensent et le valorisent en termes de représentation. Il n'en demeure pas moins que la recherche sur Internet s'est avérée particulièrement pertinente dans ce cas-ci, car les témoignages recueillis dans le cyberspace (qu'ils soient exagérés ou non) ont permis de constater la valeur attribuée à la vitesse et à la performance des pilotes, mettant ainsi en lumière le signifié que ces pratiques acquièrent chez les jeunes.

Observations finales

À l'heure actuelle, on remet de moins en moins en question la validité des données recueillies à partir d'Internet. Cependant, il est nécessaire d'approfondir l'analyse sur la façon dont l'anthropologue s'insère dans le « terrain » virtuel. La nature de l'interaction chercheur-recherché étant transformée dans ce contexte, il importe de s'interroger sur les prémisses anthropologiques qui sont à la base de la recherche ethnographique, telles que la notion de « terrain » et de « familiarité avec le groupe étudié ».

L'accès illimité aux listes de discussion des trois communautés d'Orkut

a rendu disponible une grande quantité de données qualitatives, dont des textes écrits par différents membres des communautés. Ceux-ci m'ont introduit et m'ont situé dans l'univers des « rodéos » et de la vitesse et m'ont permis, en tant que femme et chercheuse sans aucune connaissance du monde des moteurs et des voitures, de m'insérer dans un univers qui, dans la culture brésilienne, est presque exclusivement masculin. En ce sens, il s'agissait d'une véritable initiation, à l'instar de l'ethnologue qui part pour étudier un groupe éloigné et qui doit commencer par obtenir des informations préliminaires sur le groupe et la langue locale.

Je ne pourrai cependant réfléchir sur la nature de l'interaction chercheur-recherché dans le contexte spécifique de ces communautés que dans la deuxième partie de ma recherche, au moment où je quitterai le poste d'« observatrice » des listes de discussions et où je passerai à celle de « participante » de ces mêmes listes. Cette relation risque de ne pas s'établir sans difficultés du fait qu'il s'agit d'une pratique illégale et que je ne suis pas un amateur de ce type d'activité. En général, les études montrent que les participants de ces listes non seulement s'intéressent au thème en discussion, mais s'y engagent. Un chercheur n'y est alors pas toujours bien reçu. Comme dans n'importe quel terrain, le chercheur doit être attentif lorsqu'il entre en contact avec les interlocuteurs impliqués dans sa recherche, afin d'établir graduellement des relations dans l'espoir d'être accepté, de gagner leur confiance et devenir membre du groupe. Le monde virtuel a créé plusieurs types de codes, de jargons et de rituels et l'« entrée dans le terrain » implique l'apprentissage de ces codes. Autrement dit, il est nécessaire de faire l'effort d'apprendre à communiquer de la même façon que les autres, comme cela se produit lors de n'importe quel processus d'observation participante.

Mon expérience ethnographique dans l'espace virtuel me porte à soutenir que la décision de privilégier une démarche empirique réalisée sur le terrain ou une recherche dans le cyberspace ou, encore, la décision de faire les deux, ne peut être prise *a priori*. Il s'agit plutôt de prendre en considération la nature de la problématique étudiée, la disponibilité des informateurs et, enfin, les contingences pratiques trouvées dans le terrain. Bien qu'il soit possible de d'entreprendre de bonnes enquêtes ethnographiques dans le cyberspace, dans le cas de mes propres recherches il m'a paru nécessaire de conjuguer les deux démarches : d'un côté, Internet permet la possibilité de contacter facilement plusieurs personnes qui pratiquent le « rodéo » ou s'intéressent au sujet, ce qui facilite la connaissance d'une pratique illégale, fluide et donc, d'accès difficile; de l'autre, la recherche sur le terrain devient indispensable du fait même qu'il s'agit d'une pratique illégale. Le plaisir et le rapport au risque (Le Breton 2004) se nourrissent, justement, de cette tension inhérente, liée à l'éventualité d'être arrêté par la police.

Références

- Aranha Filho, Jayme
1998 Tribos eletrônicas: usos & costumes. Document électronique, <http://www.ibase.org.br>.
- Cecchetto, Fátima R.
2004 Violência e estilos de masculinidade. Rio de Janeiro: Editora FGV.
- Dornelles, Jonatas
2004 Antropologia e Internet: quando o “campo” é a cidade e o computador é a “rede”. Horizontes Antropológicos 21:241-271.
- Guimarães Jr., Mário J.L.
2000 O ciberespaço como cenário para as ciências sociais. Ilha – Revista de Antropologia 2(1):141-153.
- Le Breton, David
2004 Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre. Paris: Presses universitaires de France.
- Lévy, Pierre
1996 O que é virtual? São Paulo: Editora 34.
- Magnani, José Guilherme Cantor
2002 De perto e de longe: notas para uma etnografia urbana. Revista Brasileira de Ciências Sociais 17(49):11-29.
- Miller, Daniel et Don Slater
2004 Etnografia *on* e *off-line*: cibercafés em Trinidad. Horizontes Antropológicos 21:41-65.
- Pais, José Machado et Manuel Villaverde Cabral, dir.
2003 Conduitas de risco, práticas culturais e atitudes perante o corpo. Resultados de um inquérito aos jovens portugueses. Oeiras: Celta.
- Rifiotis, Theophilos
2002 Antropologia do ciberespaço. Questões teórico-metodológicas sobre pesquisa de campo e modelos de sociabilidade. Antropologia em Primeira Mão, 51. Santa Catarina: Programa de Pós-Graduação em Antropologia Social, Universidade Federal de Santa Catarina.
- Velho, Gilberto
1981 Individualismo e cultura. Notas para uma antropologia da sociedade contemporânea. Rio de Janeiro: Zahar Eds.

Résumé/Abstract

L'objectif de ce texte est de présenter une réflexion sur les défis méthodologiques qui se présentent lors d'une recherche menée dans le cyberspace. Les réflexions présentées résultent d'un projet de recherche, toujours en cours, portant sur le sens que prend le risque chez les jeunes brésiliens qui participent à des courses de voiture illégales. Dans le cadre de cette recherche, l'articulation entre la recherche de terrain et celle conduite sur Internet s'est avérée être une stratégie positive pour faire face aux difficultés inhérentes à une pratique illégale qui se produit sans prévision de date ni de lieu, qui est décidée dans le feu de l'action ou encore, divulguée de façon codifiée aux pratiquants les plus proches. Les résultats préliminaires de cette recherche mettent en évidence les caractéristiques particulières de la recherche ethnographique menée dans le cyberspace, notamment : la manière dont sont recueillis les données; la rédaction du cahier de terrain et les difficultés qui se présentent lors du passage de l'« observation » (lecture des discours sur des listes de discussion) à la « participation » (interaction avec les participants de ces listes).

Mots clés : Cyberspace, recherche de terrain, observation participante

The purpose of this text is to present a methodological discussion on the challenges of doing research in cyberspace. The research project concerns the meanings of risk for Brazilian youngsters in the context of illegal car races. In this case, connecting the field research to research carried out on the Internet, turned out to be a positive strategy in order to face the difficulties that occurred in the field as it concerns an illegal practice that takes place ad hoc, without a prearranged time or space, in the heat of the moment, or is, communicated in a codified way among its closest practitioners. The analysis presented highlights some of the limits and possibilities of conducting a field research on the Internet as well as discusses some of the specificities of ethnographic work carried out in this context: data gathering, the writing of the field notebook and the difficulty in moving from observation (the reading of discussion lists) to participation (interaction with the participants of the group).

Keywords: Cyberspace, Ethnographic Method, Participant Observation

Leila Sollberger Jeolás
Professeure adjointe
Département de Sciences Sociales – CLCH
Université de l'État de Londrina – PR – Brésil (UEL)
leilajeolas@sercomtel.com.br



SIG et transformations de l'archéologie de l'établissement

Louis Gilbert
Université de Montréal

Introduction

Les schèmes d'établissement¹ font partie du corpus de données analysé par les archéologues pour comprendre les sociétés du passé depuis près d'un demi-siècle. Leur étude est passée par les mêmes questionnements qu'a subi la discipline archéologique en général, d'abord avec l'arrivée de la Nouvelle Archéologie, puis avec les développements reliés à l'archéologie post-processuelle². Dès leur première mention par Willey en 1953, on considère les schèmes d'établissement comme une façon d'approcher l'organisation sociale des populations préhistoriques. Perçus, pendant les temps forts de l'archéologie processuelle, comme une démonstration de l'adaptation des peuples à leur milieu, ils sont maintenant vus comme un ensemble de réponses à la complexe question de la relation des humains à leur

¹ Traduction de *settlement patterns*. Le terme « établissement » sera préféré dans cet article à celui de « habitat », étant donné que l'intérêt n'est pas uniquement porté sur les endroits habités, mais sur toute la logique de l'établissement - les endroits habités ainsi que les espaces entre ces différents habitats. Ainsi considéré, l'habitat, en tant que lieu habité, fait partie de l'établissement.

² L'expression « archéologie post-processuelle » est utilisée en tenant compte qu'il n'existe pas « une » archéologie post-processuelle, mais qu'elle regroupe diverses approches des données archéologiques qui remettent en doute les principes de l'archéologie processuelle (Johnson 1999).

paysage. Si leur étude a survécu à deux « révolutions » théoriques en archéologie, elle s'en est toujours trouvée transformée par la bande.

Une nouvelle transformation s'opère présentement dans les approches de l'archéologie de l'établissement, qui n'est pas, cette fois, associée à un changement de paradigme (*paradigm shift*) touchant l'ensemble de la discipline. Le développement de nouvelles technologies d'analyse spatiale, comme les systèmes d'information géographique (SIG), dans les domaines de la géographie et de la géomatique a eu des répercussions importantes dans toutes les disciplines scientifiques pour lesquelles l'espace joue un rôle important : l'écologie, la géologie ou l'épidémiologie, par exemple. L'archéologie de l'établissement voit ainsi ses méthodes s'adapter à ces nouveaux outils.

Comment peut-on qualifier les transformations que ces technologies entraînent en archéologie de l'établissement? Alors que certains ont comparé l'impact qu'ont eu les SIG en archéologie à celui du radiocarbone (Gourad 1999), reflétant ainsi l'opinion de certains géographes qui considèrent leur avènement comme la plus grande innovation pour la gestion des données géographiques depuis l'invention de la carte (comme le rapport Chorley de 1987 (Lock et Harris 1992)), d'autres ne les considèrent que comme des « nouvelles méthodes pour de vieux problèmes » (Maschner 1996). Cet article tentera de montrer qu'en plus des changements méthodologiques, les SIG permettent également d'intégrer les nouvelles approches théoriques qui considèrent l'établissement comme le résultat culturel de l'interaction entre les individus et leur milieu. Ils sont possiblement l'outil qu'attendaient les archéologues pour réunir une vision processuelle de l'établissement comme adaptation au milieu, à une conception post-processuelle du paysage en tant qu'espace perçu. Les développements technologiques nécessaires pour arriver à une véritable approche SIG de l'établissement et de l'organisation sociale seront par la suite exposés.

Origine et développement d'une archéologie de l'établissement

Dès la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les anthropologues et archéologues se sont intéressés à la dimension spatiale de leurs objets d'étude. En utilisant des cartes, des superpositions de cartes et des données tabulaires, les anthropologues tentaient de déterminer manuellement les relations entre les différentes aires culturelles, et les façons dont les traits culturels se diffusaient d'une aire à l'autre (Parsons 1972; Trigger 1989). Les archéologues visaient essentiellement le même but, utilisant un paradigme diffusionniste pour tenter de comprendre la provenance et la distribution des cultures matérielles préhistoriques. Cette approche archéologique est exemplifiée dans les ouvrages de V. Gordon Childe, comme *The Dawn of European Civilization* (1925) et *The Danube in Prehistory* (1929), qui retraçaient l'origine de la civilisation européenne au Proche-Orient. Toutefois, avec le rejet des explications diffusionnistes en archéologie dans la première moitié du XX^e siècle, la dimension spatiale des cultures

perd un peu de son importance. Les études deviennent particularistes et l'on ne s'intéresse à l'espace qu'à un niveau local, intra-site. Ce n'est qu'avec le développement d'approches écologiques en anthropologie, instigué par Steward dans les années 1950, que l'espace reprendra toute son importance. En effet, l'écosystème était considéré comme manifestement spatialisé et les activités humaines qui s'y étaient déroulées dépendaient, du moins en partie, de leurs variations spatiales et temporelles (Aldenderfer 1996).

C'est parallèlement à ces développements en anthropologie, qui auront de grandes répercussions sur plusieurs aspects de l'archéologie, que s'initie une approche des schèmes d'établissement en archéologie, notamment par le fameux *Prehistoric Settlement Patterns in the Virú Valley, Peru* de Willey, en 1953. Sous l'influence de Steward, Willey développa un programme d'étude des schèmes d'établissement au Pérou, en considérant ces derniers comme base d'interprétation fonctionnelle des cultures archéologiques. L'accent n'était alors pas mise sur les relations écologiques, mais plutôt sur l'organisation sociale qui pouvait se manifester par l'établissement. Willey ne voyait pas dans l'étude des schèmes d'établissement une nouvelle approche de l'archéologie – ce n'était, tout au plus, qu'une nouvelle façon de considérer les données archéologiques³. Ce n'est que quelques années plus tard que Trigger proposera de définir une véritable archéologie de l'établissement : « I propose to define Settlement Archaeology as the study of social relationships using archaeological data » (Trigger 1967 : 151). L'archéologie de l'établissement cherchait donc à comprendre, à partir des données archéologiques, les relations sociales des populations anciennes, de façon synchronique et diachronique, à trois niveaux d'analyse différents, mais complémentaires : la structure, l'établissement et la distribution de l'établissement (Parsons 1972; Trigger 1967). Pour Trigger (1967), l'archéologie de l'établissement n'apportait pas de nouvelles réponses, mais plutôt de nouvelles problématiques qui découlaient d'un nouvel angle d'étude archéologique : celui des relations sociales.

L'avènement et le développement de l'archéologie processuelle, à partir du début des années 1960, ont sans doute aidé à la popularisation de l'approche, étant donné que l'intérêt qu'elle portait aux modèles d'évolution culturelle demandait une grande quantité de données régionales (Schreiber 1996)⁴. En outre, l'accent mis sur les méthodes quantitatives par la Nouvelle Archéologie, qui représentaient la tournure scientifique prise par la discipline, a permis une rapide acceptation des méthodes statistiques spatiales développées en géographie. Par ailleurs, les modèles empruntés à cette discipline s'adaptaient facilement aux paradigmes écologiques de l'archéologie (Aldenderfer 1996). De plus, le lien possible à faire avec l'ethnologie, proposé dès les débuts de l'archéologie de l'établissement (Parsons 1972; Trigger 1967), bien qu'avec certaines réserves (Bordes *et al.* 1972), illustre l'importance de l'utilisation que faisaient les archéologues processuels de l'ethnoarchéologie, *middle-range theory* par excellence (Binford 1980). C'est en effet par cette relation que l'on

³ Vision qu'il répétera explicitement en 1968, malgré la proposition de Trigger.

⁴ Certains voient d'ailleurs dans l'archéologie de l'établissement le précurseur et même l'initiateur de l'archéologie processuelle (Trigger 1989).

espérait réussir à comprendre comment l'établissement pouvait refléter les structures et les relations sociales.

Avec les critiques post-processuelles du milieu des années 1980, qui attaquaient notamment la conception de l'être humain comme un animal adaptatif et la domination d'une vision uniquement écologique de la culture en archéologie processuelle, l'archéologie de l'établissement a entamé une nouvelle transformation. Une nouvelle approche des données régionales qui tente de remettre l'établissement au sein d'un système comprenant des facteurs écologiques, sociaux, culturels et taphonomiques se développe ainsi depuis les années 1990 : l'archéologie du paysage (*landscape archaeology*).

Ce concept de paysage ne semble pas bénéficier encore d'une définition cristallisée. Comme plusieurs nouveaux concepts « à la mode », les auteurs utilisent souvent le terme de façon un peu aléatoire, lui attribuant des définitions variables et parfois contradictoires (Anschuetz *et al.* 2001; Layton et Ucko 1999). Ce que Burke (2006) appelle « informal 'landscape approach' » ne rassemble souvent que des analyses qui se faisaient déjà auparavant (acquisition de matières premières, subsistance, mobilité), sans véritable nouvelle perspective. La définition et l'utilisation que font les auteurs du concept de paysage offrent souvent un bon indice de ces approches, qui sont paysagistes de nom seulement :

When dealing with changing human aspects of the landscape (the humanized landscape or *Kulturlandschaft*), the archaeological record of locational behaviour is set against the natural environmental background (Boyle 2001 : 536).

L'archéologie du paysage, en tant qu'approche théorique, va plus loin que la simple considération régionale d'une relation entre l'établissement et le milieu (Anschuetz *et al.* 2001; Ingold 2000). Certains promoteurs du postmodernisme, comme Bender ou Hirsch, sont même allés jusqu'à dire qu'il n'y pas d'environnement, mais uniquement des paysages (Layton et Ucko 1999). Il est sans doute plus productif de choisir une voie médiane, qui reconnaît l'existence d'un monde matériel, d'un *world out there* (Layton et Ucko 1999:6; Ingold 2000), tout en acceptant l'idée que celui-ci est différemment interprété par ceux qui participent à ce monde. Les approches paysagistes (*landscape approaches*) se définiraient ainsi par la réunion du matériel (l'environnement, le milieu) et de l'idéal (l'interprétation de l'environnement) dans les études régionales. L'archéologie du paysage explore le *landscape as then* (Lock et Harris 2001), le paysage d'alors, tel qu'interprété par ses occupants, et non tel qu'il est perçu par les chercheurs aujourd'hui :

In short, the landscape is the world as it is known to those who dwell therein, who inhabit its places and journey along the paths connecting them (Ingold 2000 : 191).

Prenant son origine dans la phénoménologie, telle qu'illustrée notamment par Tilley (1994), l'archéologie du paysage s'intéresse aux « places » plutôt qu'à l'espace (Galaty 2005). Alors que l'espace représente une toile de fond neutre sur laquelle se déroulent les activités humaines, le concept de place se définit comme une

« culturally defined locale that acts as a medium for action and is part of human experience and activity » (Lock et Harris 2001:44). Par extension, ce sont les pratiques qui se déroulent dans ces places et qui permettent de comprendre la socialisation des individus – ce que Ingold (2000) appelle le *taskscape* – qui deviennent centrales à l'analyse, plutôt que les localisations spatiales elles-mêmes (Llobera 1996).

Les systèmes d'information géographique en archéologie

Les systèmes d'information géographique (SIG) sont d'abord et avant tout des systèmes de gestion de bases de données (SGBD). En tant que tels, ils permettent l'acquisition, la manipulation, l'analyse, la gestion et la présentation d'attributs décrivant des objets. La particularité de ces systèmes se situe dans le type de données qu'il est possible d'y intégrer : les SIG permettent de traiter les données spatiales en plus des données descriptives. Ainsi, la localisation, la forme et les relations spatiales des objets se trouvent explicitement décrites dans le système (Kvamme et Kohler 1988).

La force analytique d'un SIG réside dans la possibilité de mettre en relation les données descriptives et spatiales de différentes classes d'objets (Wheatley et Gillings 2002). Chaque classe se présente dans le système comme une couverture cartographique, correspondant en quelque sorte à une table dans les SGBD relationnels traditionnels. La mise en relation de ces couvertures est rendue possible par l'utilisation d'un même système de référence spatiale. C'est donc par les positions spatiales que les relations sont explicitées (Korte 1997). Les analyses peuvent porter autant sur la position spatiale des objets que sur leurs attributs descriptifs ou simultanément sur ces deux aspects.

Comme les archéologues sont depuis longtemps conscients de la dimension spatiale de leurs données, l'adoption des SIG dans la discipline s'insère dans une évolution méthodologique naturelle qui a débuté par les cartes de distributions, puis s'est poursuivie avec les méthodes quantitatives spatiales (Wheatley et Gillings 2002). Les premières références à des SIG en archéologie datent du début des années 1980, alors qu'on envisage les possibilités de ces systèmes pour résoudre des questions d'ordre spatial, notamment pour les analyses régionales (Lock et Harris 1992; Wheatley et Gillings 2002). Les premières mentions soulignent particulièrement l'apport possible de ces technologies pour la modélisation prédictive (Kohler et Parker 1986; Kvamme et Kohler 1988), mais rapidement tous les domaines spatiaux de l'archéologie ont bénéficié de ces technologies.

Les utilisations des SIG en archéologie ont depuis été classifiées en cinq principaux thèmes (Aldenderfer 1996) :

1. la gestion des données régionales, essentiellement dans des contextes de gestion des ressources patrimoniales (*Cultural Resources Managment*, CRM);
2. la modélisation prédictive, qui représente la majorité des études SIG publiées en archéologie;

3. la gestion des données de différentes sources, notamment l'intégration des données satellite;
4. l'analyse des données environnementales et leur relation avec les données archéologiques. Il s'agit là de la plupart des études de l'établissement, qui se basent sur l'hypothèse que la distribution des sites dépend, du moins en partie, des caractéristiques du milieu;
5. enfin, et plus rarement, la simulation afin d'étudier de façon systématique le comportement de modèles spatiaux lorsqu'on leur ajoute une dimension temporelle.

Apports méthodologiques

Les apports méthodologiques des technologies SIG peuvent se regrouper en quatre axes : 1) la quantité de données qu'il est possible d'analyser, 2) les différents types de données pouvant être intégrées et analysées, 3) les nouveaux types d'analyses impossibles ou difficiles à réaliser auparavant et 4) une nouvelle insistance sur la formalisation des approches et des résultats.

La possibilité d'augmenter la quantité de données analysables ainsi que la rapidité des analyses est sans doute ce qui a provoqué la rapide adoption d'outils informatiques en archéologie (Bordes *et al.* 1972; Gardin 1979; Ginouvès 1971). Mais, en même temps et comme ce fût le cas avec les statistiques, les archéologues émettent tout de même des réserves quant à leur usage dès le début de leur application : aucun logiciel, aucun ordinateur, ne peut poser les bonnes questions aux données, ni interpréter les résultats des analyses (Bordes *et al.* 1972). Les SIG sont ainsi reconnus pour permettre l'analyse d'une grande quantité de données géographiques complexes d'une façon qui n'était pas possible auparavant et plusieurs archéologues considèrent cet apport important (Kvamme et Kohler 1988; Lock 2003; Whitley 2004).

L'acquisition et l'intégration des données provenant de différentes sources dans un seul système d'analyse représentent également l'un des principaux avantages des technologies SIG sur les méthodes traditionnelles d'analyse spatiale. Des corrélations peuvent ainsi être recherchées entre des données de provenance et de type différents, et l'analyse peut porter simultanément sur toutes ces données. Cette possibilité fut rapidement dénotée par les archéologues (Farley *et al.* 1990; Kvamme et Kohler 1988), qui semblent adhérer à l'idée que, dans la recherche de corrélations entre les données archéologiques, *the more the merrier* :

In other words, the more relevant data that can be integrated within an analysis, the wider the range of questions that can be asked thus improving the resulting interpretations. It is this flexibility and power resulting from the integration of all types of spatial data, that are being offered by GIS (Lock et Harris 1992: 87).

Les systèmes facilitent en outre des analyses sur ces données de différentes provenances qui devaient auparavant se faire manuellement et permettent d'effectuer des analyses impraticables jusqu'alors. Les possibilités de superpositions dynamiques de cartes et d'analyses

quantitatives sur les données représentées permettent de poursuivre ce qui se faisait déjà en archéologie spatiale (Lock et Harris 1992). La fonctionnalité de création de zones tampons (*buffer*), qui ne se limitent plus à des distances euclidiennes par l'utilisation de distances pondérées et de surface de friction, permet de raffiner les analyses de proximité et de zones d'exploitation du territoire. En utilisant, par exemple, la pente, l'orientation cardinale et la présence-absence d'obstacles (comme l'hydrographie ou la végétation), il est possible de calculer un coût (par exemple, énergétique) associé au déplacement sur le territoire (Wheatley et Gillings 2002)⁵. Les coûts ainsi calculés peuvent être relatifs, bien que des techniques aient été développées pour les considérer de façon absolue – notamment par l'utilisation de la *Hiking Law* développée par Tobler (Jenning et Craig 2001; Whitley et Hicks 2003). Il est également possible d'intégrer à ces évaluations du mouvement des facteurs anthropologiques aux facteurs énergétiques habituellement utilisés. Llobera (2000), par exemple, développe un modèle de mouvement qui prend en compte les caractéristiques topographiques du milieu auxquelles il tente d'ajouter de telles variables anthropologiques. Celles-ci prennent la forme d'objets naturels (comme une montagne ou une falaise) ou culturels (comme un monument funéraire ou une route) qui auraient une incidence non-énergétique positive ou négative sur le mouvement. Un monument funéraire pourrait être évité, par exemple, ou une montagne pourrait être utilisée comme *landmark* pour guider les déplacements. On éviterait ainsi d'être en vue du monument funéraire, tout en tentant de conserver une ligne de vision sur la montagne. Les techniques d'analyses de l'établissement développées depuis longtemps en archéologie se trouvent ainsi facilitées, en étant potentiellement raffinées par l'utilisation de SIG (Lock et Harris 1992). Il ne s'agit pas ainsi de nouveaux types d'analyse – ces techniques étant déjà connues des archéologues – mais plutôt d'une facilitation et d'une augmentation de ce qui se faisait déjà.

Finalement, la nécessité de transiger avec un système informatique demande aux archéologues de transformer leur rhétorique en code accepté par le système. La définition des problèmes et de la méthodologie doivent donc se formaliser de façon à pouvoir être introduites dans l'outil. De la même façon, les résultats produits par l'analyse se présenteront dans ce même langage codé et devront être traduits en termes anthropologiques par les chercheurs. Llobera (2000) présente un très bon exemple de cette formalisation. Après avoir proposé un problème archéologique – comment modéliser le potentiel de mouvement sur un territoire en tenant compte de critères énergétiques et sociaux? – l'auteur explicite, point par point, comment ce problème pourra être introduit dans le SIG. Les clés pour traduire le résultat obtenu du SIG en inférences anthropologiques sont également données, tout comme la formalisation de chacune des variables et des processus. Cette façon de faire, si elle rend la lecture de l'article plus ardue, permet d'une part de rendre l'expérience reproductible, ce qui n'était pas possible lorsque les analyses se faisaient d'une façon plus

⁵ Ce coût sera calculé pour chaque cellule, représentant une unité territoriale de dimensions fixes (par exemple, une zone de 50 mètres sur 50 mètres), puis les coûts associés à toutes les cellules entre deux points seront compilés pour connaître le coût global de déplacement entre ces deux points.

intuitive. D'autre part, cette formalisation permet de reconnaître les limites et les failles dans le raisonnement ou dans la mise en opération.

Une approche SIG de l'organisation sociale?

Les apports des SIG sur la pratique de l'archéologie de l'établissement sont donc indéniables. La quantité de données maintenant facilement analysables et les nouveaux types d'analyses possibles permettent d'approcher l'établissement des chasseurs-cueilleurs préhistoriques d'une façon plus complète et systématique qu'auparavant. Les SIG permettent même, quoique ce ne soit pas encore régulièrement le cas, d'intégrer des données sociales et culturelles à des modèles d'établissement des chasseurs-cueilleurs de nature, par le passé, essentiellement écologiques et/ou économiques. Le fantôme du déterminisme environnemental peut donc, potentiellement du moins, se retrouver exorcisé et l'établissement peut devenir, jusqu'à un certain point, véritablement culturel.

Mais est-ce que l'incorporation de nouvelles variables sociales dans des modèles qui restent fondamentalement économiques suffit? De nombreux auteurs ont mentionné la nécessité que les études SIG en archéologie soient sous-tendues d'une approche théorique forte (Gaffney *et al.* 1996), allant peut-être même jusqu'à la nécessité d'un changement de paradigme dans la conception des données spatiales archéologiques (Lock et Harris 1992). Est-ce que la méthode a trouvé sa ou ses théories? Ces questions sont d'autant plus d'actualité que parallèlement au développement des SIG en archéologie s'est popularisée toute une nouvelle approche théorique de l'espace se manifestant dans de nombreuses publications n'impliquant que rarement ces nouveaux outils : l'archéologie du paysage⁶. Il est d'ailleurs étonnant qu'une approche dite paysagiste ait prêté aussi peu d'attention à ce que certains considèrent comme l'outil d'analyse spatiale par excellence.

Si une nouvelle approche théorique de la relation entre l'établissement et l'organisation sociale est possible depuis l'avènement des SIG, c'est effectivement dans la conception de l'espace qu'il faut la chercher, étant donné qu'il s'agit là du domaine d'action des systèmes. La relativisation de l'espace est sans doute l'aspect le plus important qui pourrait former la base d'une approche théorique. Les SIG, en se basant essentiellement sur des données quantifiables, excluent souvent les dimensions qualitatives, et non-spatiales, du paysage. Cela a amené certains théoriciens de la technologie à dire que ces systèmes ne permettent qu'une vision épurée et « officielle » de la réalité géographique (Llobera 1996, 2000; Lock 2003), une réalité qui souvent n'était pas importante, ni même accessible, aux populations du passé et dans laquelle sont évacués des aspects qui leur étaient significatifs, comme les limites sociales (Gidlow 2000; Whitley 2004).

Toutefois, il y a, parmi les fonctions attribuées aux SIG, celle de la

⁶ Certains, comme Llobera (1996) ou Savage (1990), ont toutefois rapidement adopté le SIG pour des travaux en archéologie du paysage.

manipulation des données. Cette manipulation permet de dériver de nouvelles données à partir de celles qui sont intégrées au système. En poussant cette logique un peu plus loin, on peut dire que les SIG donnent la possibilité d'évaluer l'espace selon des variables attribuées par les chercheurs. Les données ainsi transformées ne sont plus objectives – l'ont-elles déjà été? – et l'ajout de cette subjectivité permet de considérer l'espace selon des aspects qui n'étaient pas, *a priori*, spatiaux (Gaffney *et al.* 1996). Whitley (2004) propose ainsi un modèle qui permet d'évaluer la perception du risque de recapture chez des esclaves qui auraient voulu s'échapper d'une plantation de riz dans l'État de Géorgie (États-Unis). Ce modèle inclut d'une part le calcul d'une surface de risque, qui comprend la distance aux zones peuplées ou de passage, la couverture végétale, et la facilité de déplacement, et, d'autre part, une transformation de cette surface de risque par le niveau de connaissance, diminuant avec la distance, que pourraient avoir les esclaves de ces risques. Cette transformation permet de passer d'un point de vue global, tel que celui de l'analyste ou du cartographe, à un point de vue égocentrique, comme celui de l'esclave dans le système exploré, idée qui avait déjà été proposée par Llobera (1996) et Zvelebil *et al.* (1992) avant lui. Bien que l'analyse de Whitley concerne des groupes historiques et agricoles, son étude démontre la possibilité d'aller au-delà d'une vision unique de l'espace et de remettre l'agent responsable des assemblages archéologiques au centre des préoccupations.

La combinaison d'un espace dit « objectif » – considéré d'un point de vue *etic*⁷ – et d'un espace « subjectif » – considéré, à l'opposé, d'un point de vue *emic* – permet une certaine réconciliation entre deux paradigmes longtemps considérés comme antinomiques : atteindre, en quelque sorte, un juste milieu entre les approches processuelles et post-processuelles. Dans le contexte restreint de la modélisation prédictive, Lock et Harris proposent une telle conciliation :

[...] we suggest that a continuum must exist that ranges from the extreme reductionism of archaeological sites as uniform points in space, to the full complexity that comes from consideration of the archaeological site as a cultural entity. Seeking to model human-landscape interaction using uniform data points concentrates on the world to the exclusion of the subject. At the other end of the continuum lies Tilley's phenomenology *in extremis* – the subject to the exclusion of the world – which requires a landscape of cultural entities, each differentiated in endlessly complex variations of subjectivity (Lock et Harris 2001 : 50).

Galaty note également cette tendance dans les études archéologiques régionales européennes : « [...] the most recent European regional research projects appear to combine in equal measure processual and postprocessual approaches » (Galaty 2005 : 297). Si l'archéologie du paysage permet, d'un point de vue théorique, cette réunification (Anschuetz *et al.* 2001; Layton et Ucko 1999), les SIG, quant à eux, permettent de la mettre en pratique (Crumley et Marquardt 1990; Llobera 1996).

Savage (1990) offre l'une des premières tentatives de l'application

⁷ La distinction *etic/emic* a été introduite en anthropologie par Harris (1968), et représente la distinction entre ce qui perçu du point de vue extérieur par le chercheur (*etic*) et ce qui est perçu de l'intérieur par le groupe étudié (*emic*).

d'une archéologie du paysage dans un contexte SIG. En proposant l'hypothèse que le paysage de la Géorgie et de la Caroline du sud (aux États-Unis) pendant l'Archaïque supérieur était constitué de territoires représentant l'extension sociale des bandes maximales, divisés en sous-territoires d'exploitation des bandes minimales, Savage s'inspire des théories sociales de Dennell (distinction entre groupes reproductifs et groupes de subsistance), de Wobst (distinction entre bandes maximales et minimales) et de Clark (concept des territoires sociaux). Il ajoute à ces théories les concepts de frontières et de limites développés par Marquardt et Crumley, ainsi que les idées de Pred sur le partage de l'information qui peut transformer les capacités de comportements optimaux⁸. À partir de cette hypothèse et de ce corpus de concepts, Savage dérive des implications archéologiques qu'il tente de vérifier à l'aide d'un SIG. Afin d'évaluer les dimensions des territoires, Savage (1990) produit l'une des premières analyses utilisant les méthodes de surfaces pondérées (*cost-surface analysis*). Malheureusement, malgré sa profession de foi envers l'archéologie du paysage, l'analyse de Savage reproduit tout simplement des méthodes anciennes dans un nouveau système (analyse de plus-proche-voisin et création de polygones de Thiessen) en utilisant les fonctionnalités de ce nouveau système (comme la surface pondérée). Il n'indique pas, par ailleurs, comment se sont opérationnalisées les théories de Pred (1967) sur les échanges d'informations dans son modèle – il les laisse essentiellement tomber après les avoir exposées – ce qui fait que son modèle reste essentiellement ancré dans une conception économique et physique de l'établissement.

L'incorporation du concept de place comme lieu de l'activité, mais surtout de l'expérience humaine, centrale dans les dernières itérations de l'archéologie du paysage, ne se fait pas sans encombre :

[...] existing methodologies attempt to model social/cultural information into the landscape itself whereas it actually resides within people. A particular local does not carry meaning inherent within it but takes on meaning for an individual or group when he/she/they enter into it, engage with it, think and/or talk about it (Lock 2003 : 176).

Les analyses de visibilité (Llobera 1996; Swanson 2003) ont souvent servi de moyen pour atteindre cette dimension de l'expérience spatiale, mais la facilité de leur réalisation soulève la possibilité qu'elles soient effectuées plutôt par déterminisme technologique⁹ et non pas à cause d'une sensibilisation à la nécessité d'atteindre les expériences personnelles (Aldenderfer 1996; Lock 2003). On ne peut toutefois nier les apports qu'elles ont eus sur la compréhension de certains paysages, qu'ils soient symboliques (Gaffney *et al.* 1996; Llobera 1996) ou non (Whitley 2004)¹⁰, et ils ont permis de démontrer que, du moins dans certains cas, les facteurs sociaux jouaient davantage que les relations

⁸ Savage (1990) cite Dennell 1983, Wobst 1974, Clark 1975, Marquardt et Crumley 1987 et Pred 1967.

⁹ Dans le sens que Huggett lui donne : « Determinism therefore re-appears in the form of the computer-driven application which puts technological solutions before archaeological questions » (2000:17). Voir également Lock (2003) et Wheatley et Gillings (2002).

¹⁰ Il faut noter que l'article de Whitley ne traite toutefois pas de chasseurs-cueilleurs.

écologiques dans l'établissement (Gidlow 2000).

Pour aller plus loin, certains développements sont peut-être nécessaires dans le domaine de la technologie afin de la rendre plus compatible avec les modèles théoriques de l'archéologie du paysage. Lock (2003), comme Wheatley et Gillings (2002) anticipent deux voies d'avenir qui pourront permettre ces développements et peut-être rendre possible une véritable nouvelle approche théorique dérivée de l'application des technologies : les SIG orientés objet (SIG-OO) et les simulations multi-agents.

Les SIG-OO sont présentement en développement en géomatique et dérivent de l'application de structures logicielles orientées objet dans les SGBD traditionnels. Au lieu de considérer les différentes classes de données comme des tables, comme dans les SGBD relationnel (desquels dérivent les SIG), les bases de données orientées objet considèrent les classes comme des objets décrits par les états qu'ils peuvent prendre et les opérations qu'ils peuvent réaliser (Fannader et Leroux 1999). Ces états et ces opérations seront déclenchés par des acteurs qui pénétreront dans les objets. Les places que l'on voudrait modéliser pourraient ainsi prendre la forme d'objets et les individus qui les interprètent pourraient devenir ces acteurs. Lock (2003) donne un exemple des possibilités de cette technologie, où deux groupes vivant sur un territoire (ou participant à un paysage) ont une relation différente avec un endroit (une place, selon la terminologie des approches paysagistes) particulier – l'un des groupes a une parenté historique avec l'endroit et l'autre non. L'endroit, en tant qu'objet, pourrait prendre alors deux états, selon le groupe qui interagit avec elle.

La simulation multi-agent vise le même but, mais en codant la connaissance culturelle (la présence ou l'absence de relation historique avec des endroits, par exemple) dans les acteurs (les agents) plutôt qu'en la codant dans les lieux. En se déplaçant dans le paysage reproduit, les agents interagissent avec celui-ci et prennent leurs décisions (par exemple reliées à l'établissement) selon ces connaissances codées. Un des grands avantages des simulations est leur capacité de gérer la variable temporelle, nécessaire pour mettre en valeur des processus explicatifs, alors que les SIG actuels traitent le temps d'une façon catégorique (Lock 2003).

Les simulations en archéologie ont eu une histoire intermittente, depuis leur première mention par Doran en 1970 (Lake 2001). D'abord ancrées dans le contexte de la Nouvelle Archéologie et des conceptions systémistes de l'époque, elles ont peu à peu été mises de côté lorsque le cadre théorique général de l'archéologie s'est éloigné de ces préoccupations processuelles (Lake 2001). Un nouvel intérêt s'est manifesté dans les années 1990, pendant lesquelles les simulations multi-agents ont été introduites, à petite échelle, dans le coffre à outils des archéologues. Ce n'est toutefois que très récemment que ces modèles ont été couplés à des SIG, permettant ainsi d'intégrer le paysage, et la perception de ce paysage par les acteurs, aux simulations. Lake (2001) présente une telle application de la simulation avec le logiciel MAGICAL. Dans celui-ci, les agents se déplacent à travers un paysage pour lequel ils possèdent une connaissance

personnelle et évolutive représentée par une carte cognitive qui se met à jour selon les informations qu'ils recueillent dans leurs déplacements. Il leur est possible de partager ces connaissances avec d'autres agents. Bien que le logiciel soit orienté vers la résolution de problèmes d'exploitation des ressources selon des principes d'optimalité – Lake parle d'un paradigme d'écologie comportementale –, la reproduction sociale des acteurs est approchée par des fonctions de naissance, de reproduction et de mort programmées parmi les actions possibles des agents, et la culture est représentée par la connaissance du milieu et par la possibilité d'échanges d'informations entre les agents – Lake parle de *cultural learning*.

Bien qu'en demeurant fondamentalement écologique et économique, le modèle de Lake (2001) annonce le potentiel de l'utilisation combinée des SIG et des simulations pour mieux comprendre la relation entre l'humain et le paysage culturel. Si l'on ajoute à cette combinaison les possibilités que pourraient offrir les SIG-OO, de sorte que les représentations de la connaissance n'auraient plus à être cartésiennes, comme c'est le cas dans le modèle de Lake – on pourrait penser, par exemple, à des cartes cognitives qui prendraient la forme de graphes topologiques (Dumais et Poirier 1998) – il pourrait devenir possible de véritablement développer des nouveaux modèles permettant de passer de l'établissement à l'organisation sociale, en considérant le paysage selon les approches processuelles et post-processuelles à la fois.

Conclusion

Les systèmes d'information géographique ont sans conteste eu un impact dans la pratique de l'archéologie de l'établissement. Leur utilisation, accompagnée de développements dans les méthodes de cueillette de données, comme l'utilisation de système de positionnement par satellites, et des approches théoriques, comme l'archéologie du paysage, ont permis de nouvelles interprétations sur l'établissement des groupes préhistoriques (Galaty 2005).

La technologie n'a toutefois pas (encore) pu permettre l'émergence d'une véritable nouvelle approche théorique de la relation entre l'établissement et l'organisation sociale. Les développements récents suggèrent tout de même qu'il n'est pas impossible qu'une telle approche émerge avec l'évolution des pratiques associées aux possibilités technologiques – les SIG-OO et les simulations. Whitley résume bien ce dont ont besoin les analyses SIG pour en arriver à une véritable contribution aux théories sociales en archéologie :

Clearly, we need to inject agency into archaeological GIS models as much as we do our theoretical ideas. This does not mean paying lip service to, or merely acknowledging, the contributions of non-GIS agent-based interpretations, but actively seeking ways in which such complex qualitative notions can have real world quantitative applications. This, I believe, is what Renfrew and Zubrow (1994) had in mind with their discussion of *cognitive-processualism* (Whitley 2004 : 3).

D'autres continuent toutefois de considérer les SIG simplement comme des outils qui peuvent s'adapter à n'importe quelle approche théorique

que les chercheurs leur imposent au début des analyses (Aldenderfer 1996; Llobera 1996). Si cette vision est conforme à la réalité actuelle, les développements technologiques dans le domaine semblent pouvoir éventuellement changer cette réalité. Le modèle développé par Lake (2001), par exemple, impose une conception de l'établissement et de la mobilité des groupes qui demeure toujours la même, même lorsque les utilisateurs changent les paramètres « génotypiques » des agents.

Les SIG sont des outils d'analyse spatiale puissants qui peuvent permettre aux archéologues d'étudier des problématiques pour lesquelles l'espace joue un rôle important. Bien qu'il soit de plus en plus rare que des analyses de l'établissement ne fassent pas appel à ces technologies, leur bonne utilisation dépend, comme celles des statistiques, d'une compréhension de la mécanique des outils et de leurs limites. De plus, toujours comme avec les statistiques avant l'arrivée des SIG, il importe que les analyses que font les archéologues à l'aide de ces outils dérivent d'un questionnement archéologique, sinon anthropologique, plutôt que des capacités des logiciels. Il arrive encore que des chercheurs décident de l'usage d'une technologie (SIG ou autre) avant de déterminer une problématique archéologique. À l'heure actuelle, ce déterminisme technologique est sans doute le plus grand obstacle au développement d'approches théoriques de l'organisation sociale des préhistoriques à l'aide de SIG.

Références

- Aldenderfer, Mark
 1996 Introduction. *In* Anthropology, Space and Geographic Information Systems. Mark Aldenderfer et Herbert D.G. Maschner, dir. Pp. 3–18. New York: Oxford University Press.
- Anschuetz, Kurt F., avec Richard H. Wilshusen et Cherie L. Scheick
 2001 An Archaeology of Landscapes: Perspectives and Directions. *Journal of Archaeological Research* 9(2):157–211.
- Binford, Lewis R.
 1980 Willow Smoke and Dogs' Tails: Hunter-Gatherer Settlement Systems and Archaeological Site Formation. *American Antiquity* 45(1):4–20.
- Bordes, François, avec Jean-Philippe Rigaud et Denise de Sonneville-Bordes
 1972 Des butts, problèmes et limites de l'archéologie paléolithique. *Quaternaria* 16:15–34.
- Boyle, Katherine V.
 2001 Middle Paleolithic Settlement Patterning in Mediterranean France: Human Geography and Archaeology. *In* Settlement Dynamics of the Middle Palaeolithic and Middle Stone Age. Nicholas J. Conard, dir. Pp. 519–543. Tübingen: Kerns Verlag.
- Burke, Ariane
 2006 Neanderthal Settlement Patterns in Crimea: A Landscape Approach. Numéro thématique, "Multidisciplinary Approaches to the Study of Site Function and Settlement Dynamics in Prehistory". *Journal of Anthropological Archaeology* 25(4):510–523.
- Crumley, Carole L. et William H. Marquardt
 1990 Landscape: A Unifying Concept in Regional Analysis. *In* Interpreting Space: GIS and Archaeology. Kathleen M.S. Allen, Stanton W. Green et Ezra B.W. Zubrow, dir. Pp. 73–79. Londres: Taylor & Francis.
- Dumais, Pierre et Jean Poirier
 1998 Espace et archéologie : Réflexions sur la médiation entre l'homme et la nature. *Recherches Amérindiennes au Québec* 28(2):5–17.
- Fannader, Rémy et Hervé Leroux
 1999 UML, Principes de modélisation. Paris: Dunod.
- Farley, James A., avec W. Frederick Limp et Jami Lockhart
 1990 The Archaeologist's Workbench: Integrating GIS, Remote Sensing, EDA and Database Management. *In* Interpreting Space: GIS and Archaeology. Kathleen M.S. Allen, Stanton W. Green et Ezra B.W. Zubrow, dir. Pp. 141–164. Londres: Taylor & Francis.

- Gaffney, Vince, avec Zoran Stancic et Helen Watson
1996 Moving from Catchment to Cognition: Tentative Steps toward a Larger Archaeological Context for GIS. *In* Anthropology, Space, and Geographic Information Systems. Mark Aldenderfer et Herbert D.G. Maschner, dir. Pp. 132–154. New York: Oxford University Press.
- Galaty, Michael L.
2005 European Regional Studies: A Coming of Age? *Journal of Archaeological Research* 13(4):291–336.
- Gardin, Jean-Claude
1979 Une archéologie théorique. Paris: Hachette
- Gidlow, Jayne
2000 Archaeological Computing and Disciplinary Theory. *In* On the Theory and Practice of Archaeological Computing. Gary Lock et Kayt Brown, dir. Pp. 23–30. Oxford University for Archaeology Monograph 51. Oxford: Oxford University Press.
- Ginouvès, René
1971 Archéographie, archéométrie, archéologie; Pour une informatique de l'archéologie gréco-romaine. *Revue Archéologique* s.n.:93–126.
- Gourad, Khalid
1999 Geographic Information Systems in Archaeology: A Survey. Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Hunter College.
- Harris, Marvin
1968 The Rise of Anthropological Theory. New York: Random House.
- Huggett, Jeremy
2000 Computers and Archaeological Culture Change. *In* On the Theory and Practice of Archaeological Computing. Gary Lock et Kayt Brown, dir. Pp. 5–22. Oxford University for Archaeology Monograph 51. Oxford: Oxford University Press.
- Ingold, Tim
2000 The Perception of the Environment; Essays in Livelihood, Dwelling and Skill. Londres: Routledge.
- Jenning, Justin et Nathan Craig
2001 Politywide Analysis and Imperial Political Economy: The Relationship between Valley Political Complexity and Administrative Centers in the Wari Empire of the Central Andes. *Journal of Anthropological Archaeology* 20:479–502.
- Kohler, Timothy A. et Sarah C. Parker
1986 Predictive Models for Archaeological Resource Location. *Advances in Archaeological Method and Theory* 9:397–452.
- Korte, George B.
1997 The GIS Book. Santa Fe: OnWord Press.

- Kvamme, Kenneth L. et Timothy A. Kohler
 1988 Geographic Information Systems: Technical Aids for Data Collection, Analysis, and Display. *In* Quantifying the Present and Predicting the Past: Theory, Method and Application of Archaeological Predictive Modeling. W. James Judge et Lynne Sebastian, dir. Pp. 493-547. Denver: Bureau of Land Management, US Department of the Interior.
- Lake, Mark
 2001 The Use of Pedestrian Modelling in Archaeology, with an Example from the Study of Cultural Learning. *Environment and Planning B: Planning and Design* 28(3):358-403.
- Layton, Robert et Peter J. Ucko
 1999 Introduction: Gazing on the Landscape and Encountering the Environment. *In* The Archaeology and Anthropology of Landscape; Shaping your Landscape. Peter J. Ucko et Robert Layton, dir. Pp. 1-20. Londres: Routledge.
- Llobera, Marcos
 1996 Exploring the Topography of Mind: GIS, Social Space and Archaeology. *Antiquity* 70:612-622.
 2000 Understanding Movement: A Pilot Model towards the Sociology of Movement. *In* Beyond the Map: Archaeology and Spatial Technologies. Gary Lock, dir. Pp. 65-84. Amsterdam: IOS Press.
- Lock, Gary
 2003 Using Computers in Archaeology: Toward Virtual Pasts. Londres: Routledge.
- Lock, Gary et Trevor M. Harris
 1992 Visualizing Spatial Data: The Importance of Geographic Information Systems. *In* Archaeology and the Information Age. Paul Reilly et Sebastian P.Q. Rahtz, dir. Pp. 81-96. Londres: Routledge
 2001 Enhancing Predictive Archaeological Modeling: Integrating Location, Landscape, and Culture. *In* GIS and Archaeological Site Location Modeling. Mark W. Mehrer et Konnie L. Wescott, dir. Pp. 41-62. Boca Raton: Taylor & Francis.
- Maschner, Herbert D.G., dir.
 1996 New Methods, Old Problems: Geographic Information Systems in Modern Archaeological Research. Carbondale: Southern University at Carbondale.
- Parsons, Jeffrey R.
 1972 Archaeological Settlement Patterns. *Annual Review in Anthropology* 1:127-150.
- Savage, Stephen H.
 1990 Modeling the Late Archaic Social Landscape. *In* Interpreting Space: GIS and Archaeology. Kathleen M.S. Allen, Stanton W. Green et Ezra B.W. Zubrow, dir. Pp. 330-355. Londres: Taylor &

Francis.

Schreiber, Katharina J.

1996 Settlement Archaeology. *In* The Oxford Companion to Archaeology. Bruce Fagan (dir.). Pp. 635–636. New York: Oxford University Press.

Swanson, Steve

2003 Documenting Prehistoric Communication Networks: A Case Study in the Paquimé Polity. *American Antiquity* 68(4):753–767.

Tilley, Christopher

1994 A Phenomenology of Landscape: Place, Paths and Monument. Oxford: Berg Publishers.

Trigger, Bruce G.

1967 Settlement Archaeology – Its Goals and Promise. *American Antiquity* 32(2):149–160.

1989 A History of Archaeological Thought. Cambridge: Cambridge University Press.

Wheatley, David et Mark Gillings

2002 Spatial Technology and Archaeology: The Archaeological Applications of GIS. Londres: Taylor & Francis.

Whitley, Thomas G.

2004 Spatial Variables as Proxies for Modelling Cognition and Decision-Making in Archaeological Settings: A Theoretical Perspective. *Internet Archaeology* 16, Document électronique, http://intarch.ac.uk/journal/issue16/whitley_toc.html, consulté le 10 octobre 2006.

Whitley, Thomas G. et Lacey M. Hicks

2003 A Geographical Information Systems Approach to Understanding Potential Prehistoric and Historic Travel Corridors. *Southeastern Archaeology* 22(1):77–91.

Willey, Gordon R.

1953 Prehistoric Settlement Patterns in the Virú Valley. Bulletin 155. Washington: Bureau of American Ethnology.

1968 Settlement Archaeology: An Appraisal. *In* Settlement Archaeology. Kwang-chih Chang, dir. Pp. 208–226. Palo Alto: National Press Books.

Zvelebil, Marek, avec Stanton W. Green et Mark G. Macklin

1992 Archaeological Landscapes, Lithic Scatters, and Human Behavior. *In* Space, Time, and Archaeological Landscapes. Jacqueline Rosignol et LuAnn Wandsnider, dir. Pp. 193–226. New York: Plenum Press.

Résumé/Abstract

Les schèmes d'établissement font partie du corpus de données analysé par les archéologues pour comprendre les sociétés du passé depuis près d'un demi-siècle. L'établissement est en effet considéré comme un indicateur des organisations sociales du passé. L'incorporation récente des systèmes d'information géographique aux méthodes archéologiques a changé les façons dont l'établissement est étudié. Cet article présente les transformations méthodologiques apportées par ces technologies et se questionne sur leurs possibles apports théoriques. Si les méthodes ont bel et bien changé grâce à ces nouveaux outils, ceux-ci ne semblent pas encore bénéficier d'une approche théorique qui leur est propre. Est-ce qu'une approche SIG de l'organisation sociale en archéologie est possible?

Mots-clés : Archéologie, établissement, système d'information géographique, théorie, espace

Settlement patterns have been used by archaeologists for the last fifty years as data to understand past societies. Settlement is in fact considered as a way to approach social organization in the past. The recent inclusion of Geographic Information Systems in the archaeologist's toolbox has changed the ways that settlement is analysed. This paper presents the methodological changes brought by these technologies, and seeks to identify if they are responsible for any theoretical developments. If methods have in fact changed with the incorporation of these technologies, no theoretical perspective seems to be attached to them yet. Is a GIS-based approach to social organization possible in archaeology?

Keywords: Archaeology, Settlement, Geographic Information System, Theory, Space

*Louis Gilbert
Doctorant
Département d'anthropologie
Université de Montréal
gilbert.louis@sympathico.ca*



L'humanisme à l'ère technologique : vers une éthique heideggérienne de la parole et de la technique

Zakaria Rhani
Université de Montréal

J'aimerais, en guise d'introduction, commencer cet essai par un questionnement foucauldien sur l'impact des nouvelles formes du langage sur l'avenir de l'homme. Si l'homme, selon Foucault (1966), ne s'est institué comme figure indépendante que dans l'espace interstitiel d'un langage en fragments, ne va-t-il pas alors disparaître dans la mesure où différentes formes de langage se rassemblent et se reconfigurent? C'est presque en ces mêmes termes que l'épistémologue français pose la question de l'éventuelle disparition de l'homme.

Si ce même langage, écrit-il, surgit maintenant avec de plus en plus d'insistance en une unité que nous devons mais que ne nous pouvons pas encore penser, n'est-ce pas le signe que toute cette configuration va maintenant basculer, et que l'homme est en train de périr à mesure que brille plus fort à notre horizon l'être du langage? (Foucault 1966:397).

Il va sans dire que la question du langage et de la langue reste au centre d'un débat sur l'humanisme contemporain. La culture technologique avec ses progrès vertigineux a produit de nouveaux complexes de langage et de texte (médias, codes digitaux et transcriptions génétiques, etc.) qui n'ont pratiquement rien de commun avec l'herméneutique traditionnelle, métaphysique et humaniste (Sloterdijk 2000b:75). En posant d'emblée ce questionnement de nature quelque peu apocalyptique, ce texte tentera de réfléchir sur le devenir de l'homme sous l'émergence de ces nouvelles formes de langages. M'appuyant sur la pensée de Heidegger et ses réflexions sur

l'humanisme et la technologie, j'essaierai d'esquisser quelques ébauches d'une éthique de la parole et de la technique.

De la parole au média

La majorité des textes de Heidegger, comme l'a bien noté Georges Steiner (1999[1978]:75), confirme les liens indissociables entre l'être et la langue : c'est qu'en même temps que son départ vers l'être, l'homme se trouve dans la langue. L'expression johannique – au commencement fût le verbe – est manifestement présente en ce paradigme d'ensemble de l'être et du dire. Tout se passe comme si l'énigme de la parole trouve sa racine, dans une proximité, un voisinage de l'homme à l'Être. La langue, comme la pense Heidegger, était présente à l'être-là (*Dasein*) comme départ vers l'Être. C'est pourquoi dans sa *Lettre sur l'humanisme*, le philosophe allemand postule d'emblée la primauté absolue du langage, en tant que maison de l'Être qui abrite l'homme (Heidegger 1964[1957]:25). Ce n'est donc que dans sa relation historique et ontologique au langage et à la parole que la question de l'humanisme doit être appréhendée et saisie, que les conditions de l'existence de l'homme moderne doivent être questionnées.

Heidegger distingue entre deux types de dire : parole authentique (*Rede*) et verbiage ou bavardage (*Gerede*). « Le verbiage s'étend à ce que nous écrivons, où il prend la forme d'un gribouillage. Irrésistiblement le verbiage a perdu, ou n'a jamais engendré, son rapport d'être primordial à l'étant dans il parle » (Steiner 1999[1978]:126). Il s'agit là, insiste Steiner, d'une anatomie accablante du journalisme et de l'idiome des médias. Tout ce que fait le verbiage c'est de « passer le mot »; ce qui veut dire aussi calomnier, jaser de façon vide et péjorative. Le verbiage moderne (journalistique, médiatique, littéraire ou même scientifique) a un grand appétit du nouveau, sans avoir compris et clarifié l'ancien; il entretient ainsi l'illusion de la compréhension sans saisie authentique, sans véritable émerveillement; « il ignore tout du sens d'une communication authentique, dans le sens de communion et communauté » (*Ibid.*). Contrairement à la parole authentique, qui est un accès privilégié à l'Être, le langage moderne est décadent, il ne remplit plus sa fonction séminale qui est la maison de la vérité de l'Être, il est devenu au contraire un instrument impérialiste de domination sur les hommes et sur leur environnement. N'étant plus cet espace où l'homme se trouve au voisinage de l'Être et dans sa proximité, le langage tombe ainsi sous la dictature de la publicité.

S'inspirant de la notion heideggérienne de « correspondance » et la dépouillant de toute sa magie ontologique, Sloterdijk (2000a) pose la question de l'humanisme en termes médiatiques. « La question, écrit-il, de savoir comment l'être humain pourrait devenir un être humain vrai ou véritable est inéluctablement posée comme une question de médias, si nous entendons par "médias" les moyens de communion et de communication par l'usage desquels les humains se cultivent eux-mêmes pour devenir ce qu'ils peuvent être et ce qu'ils seront » (Sloterdijk 2000a:18-19). La correspondance – comme moyen de

répandre la tolérance, l'amour et l'amical – et la communication – en tant que communion et communauté – sont les deux faces d'un média vrai, authentique, seul capable de contrer les médias de la « désinhibition » et de la « barbarie ». Le vrai combat de l'humanisme aujourd'hui, comme celui d'hier, s'inscrit donc dans un combat médiatique entre les forces qui « bestialisent » et celles qui « apprivoisent » et humanisent¹.

Contre une technologie déshumanisante

Il importe maintenant de suivre Heidegger dans ses pérégrinations pour comprendre et saisir le rôle qu'a joué la technologie moderne dans cette « déshumanisation » massive à laquelle nous assistons. Pérégrination! C'est bien là le mot approprié; la définition même de l'Être avancée dans *Lettre sur l'humanisme* (1964[1957]) n'est rien de plus qu'un jalon sur le chemin forestier, une errance selon les propres termes du philosophe. « L'errance, dit Heidegger, la pérégrination vers ce qui est digne de question n'est pas une aventure, mais un retour au pays natal » (Steiner 1999[1978]:80). Dans son cheminement extatique de l'existence, l'homme accomplit son humanité, et il le fait en questionnant l'Être, non pas dans le sens d'interroger, mais dans le sens de « correspondre ». Seule cette correspondance avec l'Être rend l'homme « digne de question ». « Correspondance-avec » est le mot clé dont s'est servi Heidegger pour mener sa critique incisive de la pensée aristotélicienne et cartésienne qui, dans leur manière métaphysico-scientifique de voir le monde, ont amené et rendu inévitable la condition aliénée de l'homme moderne.

Heidegger dénonce avec virulence l'ego cartésien qu'il qualifie de prédateur. Dans la pensée ontologique de Heidegger, la relation à l'environnement n'est pas une relation de mainmise et de domination, mais plutôt une relation d'écoute, et c'est bien cela le sens fondamental de « correspondre-avec ». Comme le montre si bien Steiner, la conviction irrévocable de notre philosophe, dans sa conférence de 1953 sur le sens de la technologie, est de substituer au programme de recherche aristotélicien (la nature ne fait que témoigner), baconien (les vérités objectives sont livrées sous la torture judiciaire) et cartésien (l'ego érigé au centre du monde), un autre programme. Celui-ci, loin de dominer et presser les choses, l'environnement et les vivants, les questionne, « correspond-avec-eux » pour qu'ils révèlent harmonieusement leur véritable être².

Dans le questionnement de l'être de Heidegger, une activité si fondamentale qu'elle définit ou devrait définir l'humanité de l'homme, il n'y a ni mise en vigueur d'une loi, ni pression inquisitrice programmant la réponse. Questionner véritablement c'est entrer en concordance harmonieuse avec ce qui est questionné. Loin d'être l'initiateur et le

¹ Selon Sloterdijk (2000a) toujours, la médiatisation de notre temps a non seulement réduit, d'une façon considérable, ce réseau et tissu d'amitiés, mais a également encouragé le « bestial » et le « cruel ».

² La technique, comme Heidegger l'a enseigné, est un mode du dévoilement. Elle met au jour les résultats qui ne seraient pas mis au jour ainsi de leur propre fait (Sloterdijk 2000b:93).

seul maître de la rencontre, comme le sont invariablement Socrate, Descartes et le savant-technologue moderne, le questionnement heideggérien s'ouvre à ce qui est questionné et devient le lieu précaire, l'espace perméable de sa révélation (Steiner 1999[1978]:79).

Pour réaliser ce programme anti-cartésien, s'opposant à tout projet de manipulation et à tout profit mercantile, Heidegger introduit un autre concept : « s'attarder-auprès-de », « être-avec ». Ce programme heideggérien prend donc la forme d'une éthique ontologique où le souci est l'état d'être originel d'une humanité s'humanisant davantage dans les voies de l'authenticité. Pour approcher les hommes, les animaux et l'environnement dans lequel ils vivent, il faut « être soucieux », on doit « se préoccuper de », « une préoccupation pour ce qui est sous la main, pour les matériaux et outils de notre pratique; un souci pour les autres qui peut être défini comme assistance » (Steiner 1999[1978]:132). On comprend bien que Heidegger dénonce la technologie moderne qui a corrompu ce rapport d'authenticité et de correspondance entre les hommes et leur monde. Sa critique vise en général la création moderne qui a failli à sa fonction la plus moléculaire, la plus fondamentale, celle de protection, d'hébergement et de mise en évidence de l'existence humaine en tant que rayonnement extatique, une ouverture sur les autres humains et leur monde³. La pensée de Heidegger est donc venue, comme le soutient Steiner, rappeler ce caractère sacré de l'environnement et de préciser avec insistance que cet environnement dans sa globalité doit être sous notre tutelle.

Contre cette technologie inauthentique, qui est une provocation, une monstruosité inquiétante, Heidegger plaide pour une technologie de dévoilement, de vocation, de responsabilité, une technologie humanisée et humanisante. Cette technique authentique, en somme, est un mode de connaissance et de re-connaissance qui annihile cette relation d'opposition et d'adversité entre les hommes et leur monde. La réflexion de Heidegger sur la technologie est une philosophie de responsabilité qui vise essentiellement à libérer l'homme de l'emprise de sa propre technologie, car nous sommes toujours, comme l'affirme notre philosophe, aliénés par ce que nous décomposons et exploitons. « La technologie est maintenant, à de nombreux égards, un cauchemar qui menace d'asservir ou même de détruire son créateur. Le débat sur la bombe, dit Heidegger presque avec mépris, n'est qu'un appendice journalistique à une crise dont la source réelle est l'oubli de l'être » (Steiner 1999[1978]:180).

L'homme dans le monde

En tant qu'être de langage, l'homme, selon Heidegger, est jeté dans le monde; et c'est cet « être-dans-monde » que notre philosophe pose d'emblée comme source et lieu de l'expérience humaine. Sans signifier un quelconque positivisme, cette proximité de l'Être ne rend pas

³ Paraphrasant Heidegger, Steiner écrit : « La technique a ravagé la terre et avili les formes naturelles en les réduisant à leur simple utilité. L'homme a travaillé et pensé contre et avec le grain des choses. Il n'a pas donné abri aux forces et créatures du monde naturel, mais les a privées de foyer » (1999[1978]:175-176).

l'homme transcendant, au contraire elle l'ancre et le plonge dans le monde concret. Le mot monde, comme le définit Heidegger, désigne l'ouverture de l'Être; et c'est en étant jeté dans cette ouverture, qui est également souci, que l'homme retrouve son essence. Ce voisinage, cette proximité à l'Être que l'homme réalise dans son cheminement extatique, Heidegger le désigne par « clairière ». C'est dans cette clairière et grâce à elle que l'homme effectue son passage vers l'étant. La clairière prend donc ici le sens d'une ouverture et d'un dévoilement de l'étant, la manière dont il apparaît et se transforme au cours de l'histoire. Tout en partant de cette même notion heideggérienne, Sloterdijk (2000b) la prolonge dans des directions purement anthropologiques⁴. Cette onto-anthropologie s'interroge en même temps sur cet « être-dans-le-monde », en tant qu'extase humaine, et sur l'animal qui a connu ce « devenir-extatique » (Sloterdijk 2000b:27-28). La clairière prend ici le sens d'un espace de combat, de sélection par des moyens « anthropotechniques »⁵ qui arrachent l'*Homo sapiens* de l'univers environnant pour le propulser dans le monde.

Tout se passe comme si Sloterdijk arrache le berger⁶ de sa proximité passive et méditative à l'Être et le propulse dans le parc des combats d'humanisation. Et pour utiliser une métaphore, je dirai que l'auteur substitue le bâton du berger par une anthropotechnique de contre-approvisionnement et de sélection. Mais le mot « sélection », ici, il ne faut surtout pas trop le dramatiser⁷. Il s'agit seulement des moyens conscients et inconscients de la culture que l'homme a toujours utilisés dans ses combats contre lui-même et contre les autres. Car l'humanisme aujourd'hui, comme le pense Sloterdijk, doit développer une culture de contre-approvisionnement pour contrer cette domestication dévirilisante et avilissante que le médiatique exerce déjà et que le biologique pourrait exercer dans un futur immédiat.

Sloterdijk, comme le fait remarquer Bibeau, a situé sa réflexion anthropo-politique sur le plan de la longue durée de l'évolution où le langage et la technique sont les deux éléments indissociables de tout processus d'humanisation. « Technique et langage, écrit-il, ont fait que l'homme est l'homme; son avenir ne sera que si l'humanité continue à

⁴ Tout en s'appuyant sur la philosophie de Heidegger, Sloterdijk s'oppose à son refus manifesté contre toutes les formes d'anthropologie empirique et philosophique; aussi expérimente-t-il une nouvelle configuration entre l'ontologie et l'anthropologie. Il prend le risque de faire une lecture « technogène » de la formule heideggérienne « l'homme-dans-le-monde », voir Sloterdijk (2000b:19).

⁵ Comme définie par Sloterdijk, « l'expression anthropotechnique désigne un théorème philosophique et anthropologique de base selon lequel l'homme lui-même est fondamentalement un produit et ne peut donc être compris que si l'on se penche, dans un esprit analytique, sur son monde de production. Si, selon la définition énorme qu'en donne Heidegger, la technique est effectivement "un mode du dévoilement" - une production, une mise à jour de l'étant sur la voie de l'utilisation d'outils de nature logique et matérielle -, le fait de se demander de quelle production est issue l'homme en tant que fait prend une signification inséparable de la question de la "vérité de cette nature" » (Sloterdijk 2000b:18).

⁶ Selon la fameuse expression pastorale de Heidegger, l'homme est considéré comme le berger de l'Être.

⁷ Pour le débat et la controverse qu'ont suscités les réflexions de Sloterdijk sur la nouvelle biotechnologie, voir Bibeau (2004:196-209). « La controverse, écrit ce dernier, fut ainsi lancée à partir de l'accusation, adressée au philosophe Sloterdijk et à ses partisans, suivant laquelle ils faisaient la promotion du surhomme nietzschéen par le biais d'une apologie du recours aux nouvelles Biotechnologies » (Bibeau 2004:196).

prendre au sérieux ces deux versants qui le définissent » (Bibeau 2004:204).

C'est à ce niveau, me semble-t-il, que pourrait se situer une réflexion anthropologique sur l'humanisme contemporain et sur le rôle que pourrait jouer l'anthropologie dans la réhabilitation de l'homme en tant qu'être de parole et de sens. Car, par sa définition même, l'anthropologie est, de toutes les sciences, la discipline qui pense l'humain à la jonction de la linguistique, la biologie et la socioculture⁸. L'anthropologie, de par sa nature, comme le dit si bien Foucault (1966), permet d'appréhender l'homme dans toutes ses dimensions, non pas pour le figer et le résoudre une fois pour toute, mais pour en multiplier les équations et en complexifier les rapports.

Quelle serait donc une éthique humaniste d'inspiration anthropologique?

Selon Heidegger, le mot humanisme a perdu son sens, parce qu'il est souvent, sinon toujours, pensé dans une perspective métaphysico-biologique. Une redéfinition du terme s'impose ainsi, où l'on doit expérimenter plus originellement l'essence de l'homme, son existence extatique. Heidegger plaide, en fait, pour un nouvel humanisme; « un humanisme au sens plus fort du terme : c'est l'humanisme qui pense l'humanité de l'homme à partir de la proximité à l'Être, mais c'est en même temps l'humanisme dans lequel est en jeu non point l'homme, mais l'essence historique de l'homme en tant qu'elle a son origine dans la vérité de l'Être » (Heidegger 1964[1957]:107).

L'humanisme dont il est question ici est un humanisme qui appréhende l'homme dans toute sa complexité, en tant qu'être de parole, faiseur de techniques et de sens. Dans un univers de plus en plus « technologisé » et où les risques de déshumanisation sont beaucoup plus grands qu'autrefois, l'anthropologie, en tant que science de l'homme, doit, plus que jamais, assumer son rôle critique qui s'oppose aux réductionnismes et aux uniformisations de tout bord. Par son étude de la diversité culturelle, des représentations symboliques et des multiplicités complexes des langues, l'anthropologie nous enseigne, avant toute chose, l'irréductibilité de l'homme à un seul aspect de son existence, quelque soit son importance. L'homme est gènes et histoire, il est outil et langue, il est symbole et mythe. Si la nouvelle technologie que l'homme a créée est capable, en retour, de le transformer, ces transformations ne doivent aplanir cette magnifique complexité qui est le propre même de l'humain.

Repenser authentiquement l'homme signifie essentiellement une ouverture soucieuse sur les possibilités qu'offrent les nouvelles

⁸ L'anthropologie, comme la définit Foucault (1966), s'avance vers la région où les sciences humaines s'articulent sur la biologie, l'économie et la linguistique. Lévi-Strauss exprime, lui aussi, d'une manière plus directe cette position privilégiée de l'anthropologie : « elle a, si l'on peut dire, les pieds sur les sciences naturelles ; elle est adossée aux sciences humaines; elle regarde vers les sciences sociales » (1974 [1958]:420).

technologies, une ouverture responsable dont le but fondamental est non seulement de réhabiliter l'essence humaine, mais de renforcer les liens entre l'homme, les êtres et l'environnement.

Ce nouvel humanisme, écrit Bibeau, n'aidera l'homme à prendre soin de la vie que s'il s'ouvre à la reconnaissance de la pluralité des formes de vie en même temps qu'à la diversité culturelle du monde humain, des langues, des religions, des philosophies. Il ne suffirait pas ici de respecter la diversité du vivant et des cultures, il faudrait aussi la faire fructifier, dans une responsabilité conçue comme un gardiennage (Bibeau 2004:331).

Le « gardiennage », le « souci », le « soin », la « correspondance » sont, me semble-t-il, les concepts heideggeriens fondamentaux d'une anthropo-philosophie qui permettrait un questionnement critique et une réflexion responsable sur l'humanisme technologique d'aujourd'hui.

Références

- Bibeau, Gilles
2004 *Le Québec transgénique : science, marché, humanité*. Montréal: Boréal.
- Foucault, Michel
1966 *Les mots et les choses*. Paris: Éditions Gallimard.
- Heidegger, Martin
1964[1957] *Lettre sur l'humanisme*. Roger Munier, trad. Paris: Aubier - Éditions Montaigne.
- Lévi-Strauss, Claude
1974[1958] *Anthropologie structurale*. Paris: Plon.
- Sloterdijk, Peter
2000a *Règles pour le parc humain*. Paris: Éditions Mille et une nuits.
2000b *La domestication de l'Être*. Paris: Éditions Mille et une nuits.
- Steiner, Georges
1999[1978] *Martin Heidegger*. Denys de Caprona, trad. Paris: Flammarion.

Résumé/Abstract

La réflexion du philosophe allemand Heidegger sur la technologie et sa *Lettre sur l'humanisme* 1964[1957] pourraient, me semble-t-il, représenter les bases d'une anthropo-philosophie critique, capable de questionner et de repenser l'humanisme technologique d'aujourd'hui. Cette anthropo-philosophie permettrait d'appréhender l'humain dans toute sa complexité, en tant que producteur de technique et faiseur de sens. Repenser authentiquement l'homme signifie essentiellement une ouverture soucieuse sur les possibilités qu'offrent les nouvelles technologies (ses applications sur l'homme et l'environnement); une ouverture responsable dont le but fondamental est de réhabiliter l'essence humaine.

Mots clés : Heidegger, Sloterdijk, langue, humanisme, technologie

Heidegger's reflections on technology and his *Letter on Humanism* may very well constitute, in my view, the founding basis for a critical anthropo-philosophy capable of questioning and rethinking technological humanism. This anthropo-philosophy allows for a better understanding of human-beings in all of their complexities, as producers of technology and as makers of meanings. Rethinking authentically the human-being requires primarily a responsible overture to the possibilities offered by new technologies (and their potential applications on human-beings and the environment); an overture whose primary goal is to rehabilitate what is essentially human (or the essence of humanity).

Keywords: Heidegger, Sloterdijk, Language, Humanism, Technology

*Zakaria Rhani
Doctorant
Département d'anthropologie
Université de Montréal
zrhani@gmail.com*



Entre biopouvoir plastique et biopolitique de la sélection : Sloterdijk penseur de l'anthropogénétique

Erik Bordeleau
Université de Montréal

Nous sommes sur un plan où il y a principalement la technique. Si l'on peut dire : « il » y a l'homme, c'est parce qu'une technique l'a fait surgir de la pré-humanité. Sloterdijk 2000a:88

[...] l'on se représente le devenir-humain lui-même comme une véritable affaire domestique, comme un drame de la domestication [...]. Sloterdijk 2000a:40

La domestication de l'être humain

Parmi les œuvres de Sloterdijk, *La domestication de l'être* (2000a) et *Règles pour le parc humain* (2000b) occupent une position bien déterminée. Bien que Sloterdijk n'emploie à peu près jamais ces termes, on pourrait dire que ces deux essais représentent les deux pointes polémiques d'une pensée radicale du biopouvoir-biopolitique, qui pénètrent jusqu'au cœur du mécanisme anthropogénétique.

L'expression « anthropotechnique » désigne un théorème philosophique et anthropologique selon lequel l'homme lui-même est fondamentalement un produit et ne peut donc être compris que si l'on se penche, dans un esprit analytique, sur son mode de production (Sloterdijk 2000a:18).

La question de la production de l'homme n'est pas simplement, comme on pourrait être tenté de le croire, un problème récent posé par les nouvelles biotechnologies. Il s'agit plutôt de la question humaniste par excellence, que Sloterdijk cherche à penser, dans le sillon de Heidegger, en clé pastorale – la question de la domestication de l'homme par l'homme, qui met à nu le paradigme humaniste traditionnel. Tel est l'hypothèse qui commande l'écriture des deux essais ici à l'étude : « La domestication de l'être humain constitue le grand impensé face auquel l'humanisme a détourné les yeux depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours – le simple fait de s'en apercevoir suffit à se retrouver en eaux profondes » (Sloterdijk 2000b:40). En éventant le secret des procédés

de domestication de l'humanité, Nietzsche d'abord, et Sloterdijk à sa suite, dissolvent l'immunité humaniste, l'horizon de pensée à l'intérieur duquel l'Occident métaphysique s'est donné consistance durant plus de deux millénaires en séparant rigoureusement « l'homme » de la nature. En pensant d'emblée la genèse de l'être humain sur le plan de la technique, Sloterdijk rompt radicalement avec une conception métaphysique de la « nature humaine », ce qui n'a pas manqué de faire scandale. La métaphysique est, pour faire court, le nom de cette distinction fondamentale qui fait de l'être humain un sujet libre et surtout « autonome » dans un monde d'objets. Dans son livre *L'avenir de la nature humaine* (Habermas 2002) par exemple, dont le titre est déjà très évocateur comme nous aurons l'occasion de le voir, Habermas réitère essentiellement une telle logique lorsqu'il cherche à encadrer l'usage des biotechnologies au nom de l'autonomie formelle de la personne, sur laquelle il fait reposer l'ensemble de la vie démocratique. Dans cette optique, la bioéthique se présente inévitablement comme un ensemble d'interdictions et de prescriptions ayant pour but de protéger et défendre la différence qualitative de ce sujet, humain par définition. Garde-fou sans doute utile contre les excès de l'industrie biotechnologique, la faiblesse de cette approche réside toutefois dans le fait qu'en mettant face-à-face l'humain et la technique, elle s'interdit l'accès aux énigmes de la production de l'humain, et se crispe ainsi sur une position de chien de garde d'une dignité qui dissimule mal ses relents théologiques, plutôt que de saisir dans le vif la dynamique anthropogénétique. D'où l'intérêt de reprendre la question à partir du binôme biopouvoir/biopolitique tel que développé chez Sloterdijk : penser dans le détail leur articulation nous permettra à la fois de comprendre comment il prend ses distances face au formalisme bioéthique, tout en posant les bases d'une conception renouvelée de la résistance à la mobilisation totale du vivant.

La dimension extatique du devenir humain

Ce serait réduire la portée de la proposition philosophique mise de l'avant par Sloterdijk que de la cantonner dans la polémique bioéthique qu'elle a déclenchée. Celle-ci n'est somme toute intéressante que dans la mesure où elle est interprétée en tant que symptôme de la difficulté à penser de manière conséquente la « nature humaine », que Sloterdijk cherchera plutôt à penser en termes de dimension extatique du devenir humain. Pour bien comprendre la pensée biopolitique de Sloterdijk, il faut en effet tout autant éviter le positivisme larvé de la pensée humaniste et scientifique – « positivisme qui constate l'être humain pour pouvoir d'autant plus sûrement oublier son extase » (Sloterdijk 2000a:21) – que son pendant inverse, espèce de pensée profanatrice primaire de type sadien selon laquelle l'homme étant un être naturel, tout ce qu'il fait n'est jamais que « nature », petit syllogisme plat qui permettrait de disqualifier toute distinction entre nature et culture, entre naturel et artificiel. Ici s'articule l'enjeu proprement littéraire de la pensée anthropogénétique de Sloterdijk : si celle-ci, sur la base d'un constructivisme immanentiste radical, rejette évidemment toute référence au divin, elle se doit pourtant de proposer une interprétation de l'existence humaine qui ne cède en rien à la « grandeur » des récits mythiques : « l'homme, en tant que tel, doit être pensé à un niveau

tellement élevé que rien qui ne soit inférieur à une correspondance avec ce que la tradition appelait Dieu ne suffit à dire sa situation et sa cause » (Sloterdijk 2000a:26). Défi peu commun, qui tout en se maintenant loin de toute sacralisation théologique ou humaniste de la « nature humaine », s'oppose également aux dangers d'explications réductionnistes. On peut penser par exemple à l'insuffisance de l'hypothèse évolutionniste, laquelle néglige, selon Sloterdijk, de penser la distinction conceptuelle entre monde (humain) et environnement, telle qu'introduite par Heidegger¹. Sloterdijk se propose donc de reprendre « l'interprétation ontologique heideggerienne de l'existence dans une ontoanthropologie » (2000a:22), qui culmine dans la production d'une « authenticité *fantastique* » (2000a:22; je souligne), seul moyen de rendre compte, sur la base des progrès de la science, du devenir humain et de son rapport extatique à son monde. « La mission assignée à la réflexion est d'observer un être vivant dans la percée qui le fait sortir de son environnement vers l'extase du monde et de témoigner par la fantaisie, rétroactivement, de cet événement » (Sloterdijk 2000a:37). Face à des explications scientifiques incapables de rendre compte de la dimension extatique, Sloterdijk assume d'entrée de jeu la dimension littéraire de toute compréhension philosophique de l'événement humain. Nous verrons plus loin comment la posture narrative de Sloterdijk s'inscrit elle-même dans une certaine conception du politique, dont il s'agira d'explicitier les contours.

Naturalisation de la différence ontologique heideggerienne

Suite à l'exposition des précautions épistémologiques qui guideront sa pensée, Sloterdijk se livre, tant dans *La domestication de l'être* (2000a) que dans *Règles pour le parc humain* (2000b), à une lecture extrêmement attentive de l'œuvre de Heidegger, et en particulier, de sa *Lettre sur l'humanisme* (1966). La tentative de Sloterdijk est on ne peut plus claire : là où Heidegger s'est donné pour tâche de penser sur un mode purement philosophique le séjour humain dans la clairière de l'être, Sloterdijk se propose d'en retracer l'histoire « réelle » – il s'agit d'une certaine manière d'enfreindre « l'inter-dit » heideggerien concernant la différence ontologique et de la naturaliser, de la penser sur le mode ontico-anthropologique par les moyens d'un récit fantastique. Les deux essais se partagent ainsi la tâche, entre une réflexion sur le pouvoir plastique des sphères humaines (biopouvoir) et une autre qui aborde l'aspect plus directement sélectif (biopolitique) du mécanisme anthropogénétique. Dans les deux cas, Sloterdijk part du constat que jamais auparavant l'humanité n'a eu aussi directement accès aux conditions de sa production. Toute la philosophie de Sloterdijk constitue, de ce point de vue, une tentative pour se montrer à la hauteur des nouvelles possibilités qui s'ouvrent à l'humanité suite à l'explicitation progressive de sa condition (« explicitation » du génome humain, par exemple) dans le sillage des percées philosophiques et scientifiques des derniers siècles². Les descriptions mégalopathiques de

¹ Précisons qu'il ne s'agit pas de remettre en cause le bien-fondé de l'hypothèse évolutionniste, mais de montrer qu'aucune explication strictement scientifique ne peut suffire à fournir une explication du devenir humain.

² C'est dans ce contexte d'un gain en explicitation qu'il faut comprendre la douce ironie post-*Aufklärung* du sous-titre de *La domestication de l'être* : pour un éclaircissement de

Sloterdijk agissent ainsi à la fois en tant que fossoyeurs des explications métaphysiques traditionnelles, qui apparaissent désormais dans la nudité de leur fonction immunitaire, et comme tentative d'offrir de nouveaux repères pour la formation des nouvelles « écumes » humaines, ces espaces intérieurs animés dans lesquels s'accomplit la puissance poétique locale humaine. À ce chapitre, il se démarque radicalement d'une certaine hégémonie académique vaguement analytique qui se contente trop souvent de proclamer les impératifs de la déconstruction anti-métaphysique sans jamais se charger de l'élaboration de nouveaux modes d'être-ensemble, ou qui, sur le modèle de *l'identity politics*, n'en finissent plus de ressasser les dangers d'une conception romantique et essentialiste du monde, sans jamais plonger dans le fait « culturel » proprement dit autrement que sur le plan d'une critique des représentations.

La Sphère Une a implosé. Mais quoi, les écumes vivent. Si les mécanismes de la récupération par les globes simplificateurs et les totalisations impériales sont percés à jour, cela n'explique justement pas pourquoi les hommes devraient jeter par la fenêtre tout ce qu'ils considéraient comme grand, aimant et précieux. Dire que le Dieu nocif du consensus est mort, c'est reconnaître les énergies avec lesquelles on reprend le travail – ce sont forcément les mêmes que celles qui étaient absorbées par l'hyperbole métaphysique. Lorsqu'une grande exagération a fait son temps, des essaims d'essors plus discrets s'élèvent (Sloterdijk 2005:20-21).

Le projet de Sloterdijk de penser dans le vif du mécanisme anthropogénétique participe ainsi d'un effort titanesque pour créer de nouveaux vocabulaires de description des modes d'être-ensemble. C'est dans ce contexte que Sloterdijk s'applique à penser le génie génétique hors des simples limites de la bioéthique, afin d'en faire un enjeu pleinement public et politique. Les deux essais qui nous intéressent ici y contribuent directement.

Biopouvoir plastique luxuriant : « désormais, l'homme est en route vers la beauté »

Dans *La domestication de l'être* (2000a), Sloterdijk développe une interprétation originale de la célèbre expression heideggerienne : « le langage est la maison de l'être ». Sloterdijk ne manque pas de se moquer des relents archaisants de la poétique bergère heideggerienne, mais il convient toutefois avec lui sur le fait que le séjour dans cette « maison » n'est pratiquement plus possible. D'où l'ambiguïté temporelle qui ponctue le passage suivant : « “Le langage maison de l'être”, il est – ou était – le média général de l'appropriation du monde, dans la mesure où il constitue – ou constituait – l'espace symbolique pour transposer le domestique dans le non-domestique » (Sloterdijk 2000a:73). Tout en soulignant le mutisme de Heidegger sur les moyens concrets à adopter pour remédier à cette crise de l'habiter suite à sa participation malheureuse à la révolution national-socialiste, Sloterdijk assume la tâche de penser les infrastructures du devenir dans des sphères humaines réelles. C'est ainsi qu'il naturalise la métaphore domestique heideggerienne dans le sens d'une authentique théorie des sphères, qui sont définies ici comme « des lieux de la

la clairière (2000).

résonance inter-animale dans lesquels la manière dont les créatures vivantes sont ensemble se transforme en un *pouvoir plastique* » (2000a:42; je souligne). Dans l'optique d'une réflexion qui ne perd pas de vue la dimension politique de la pensée de Sloterdijk, il importe de souligner comment la description du mécanisme anthropogénétique lie intimement le thème de la domestication et le pouvoir plastique des sphères. Dans la perspective sphérique, la situation humaine est issue d'une « évolution autoplastique luxuriante »; et sur un mode résolument jubilatoire, Sloterdijk ne peut s'empêcher de noter que suite aux conditions favorables qui ont pu régner dans les serres humaines, « l'homme est en route vers la beauté » (2000a:54). Sloterdijk ici ne fait que développer une pensée qui déjà, dans son livre *Le penseur sur scène* (1990), s'exprimait en termes de « structure auto-poétifiante de la vie » et de « communicabilité originaire du vivant » (Sloterdijk 1990:103). Dans les deux cas, l'horizon de pensée est celui d'un biopouvoir dont les sphères sont chargées, biopouvoir qui, lorsqu'enfin compris de manière non-métaphysique, dissipe ce réflexe hystérique qui conduit à ne critiquer le « pouvoir » « que sous la forme d'une résistance de la face opprimée » (2000a:87) pour plutôt y voir un « être-capable-de », tel que l'ambiguïté sémantique du mot en français nous y invite.

Plastique cosmologique

Pour bien saisir en quoi cette conception affirmative du biopouvoir est étroitement liée au thème hégélien de la domesticité du monde et, ultimement, à la question de l'habiter telle que reprise par Heidegger, il n'est pas inutile de rappeler qu'à au moins deux reprises dans son œuvre, Sloterdijk oppose explicitement la conception cosmologique grecque – « ils ont aménagé le cosmos comme la maison arrondie de l'étant » (2000a:73) dit Sloterdijk en paraphrasant Hegel – à une conception anti-grecque ou judéo-chrétienne, qui renvoie à un outre-monde, un royaume de Dieu. Dans son entretien avec Carlos Oliveira, Sloterdijk ajoute que « le problème au fond, c'est que sur le sentier gréco-romain, le pouvoir et l'esprit se trouvent dans une corrélation positive, mais qu'ils ont une corrélation négative sur la voie judéo-prophétique » (2001:62). Chez Sloterdijk, la pensée du biopouvoir s'exprime essentiellement dans sa manière d'aborder les processus de création morphologiques. Comme chez Nietzsche, le langage n'organise pas le pouvoir, il est le pouvoir et il se confond ultimement avec la forme du monde³. Tout l'enjeu est de voir comment ce postulat de la plasticité cosmologique renvoie, chez Sloterdijk, à un rapport à la domesticité – et ultimement au religieux, entendu au sens le plus large du terme⁴. C'est l'axe immunitaire de la pensée de Sloterdijk, qu'il

³ On trouve une idée semblable dans la critique foucauldienne de l'humanisme: « In short, humanism is everything in Western civilization that restricts the desire for power: it prohibits the desire for power and excluded the possibility of power being seized » (Foucault 1977:230). En filigrane, il faut lire une politisation aiguë de l'enjeu énonciatif, qui constitue peut-être le legs le plus durable de la pensée nietzschéenne.

⁴ Le génie de la pensée anthropogénétique de Sloterdijk dépend en effet de ce qu'il se situe, de son propre aveu, dans l'œil du cyclone des religions, « tellement à l'intérieur que la religion a disparu » (2001:126) son projet demeurant du reste inintelligible si l'on ne tient pas en considération qu'il pense expressément à partir du point « d'où l'on formule des religions positives » (2001:126).

partage avec le dernier Derrida : « Toutes les questions de l'identité sociale et personnelle se présentent sous des aspects morphologiques et immunologiques, c'est-à-dire du point de vue selon lequel [...] quelque chose comme des formes vivables de l'Habitat ou de l'être-auprès-de-soi-et-des-siens pourrait être institué » (Sloterdijk 2006:215) Ce souci du vivable et de l'être-auprès-de est caractéristique de la pensée de Sloterdijk et c'est à partir de cette perspective globale-morphologique qu'il aborde la situation de l'être humain face aux nouvelles technologies.

Nous reviendrons sur le problème de l'être-ensemble dans des formes dans la deuxième partie de cet essai. Pour l'instant, nous allons laisser de côté le pôle générateur des sphères, pour voir comment Sloterdijk rend compte des modes par lesquels les humains se chargent politiquement de donner forme (de « l'extérieur », pour ainsi dire) à leur être-en-commun.

Biopolitique de la sélection

Si *La domestication de l'être* (2000a) bat en brèche l'humanisme traditionnel en offrant une interprétation du processus de production de l'humain au niveau plastique qui permet de rendre compte de la dimension extatique de l'humain, *Règles pour le parc humain* (2000b) se propose pour sa part d'explicitier crûment en quoi consiste l'élevage de l'homme par l'homme – et en quoi cela constitue la relation essentielle et obscène qui a toujours défini la pratique humaniste elle-même. Il s'agit donc de poursuivre le geste de Nietzsche et de démasquer une certaine hypocrisie de la pensée humaniste, dans la mesure où elle s'est toujours constituée, sans trop se l'admettre, comme un programme de sélection et de domestication de l'humain. Sloterdijk relève brillamment l'intense conflit médiatique qui caractérise l'humanisme dans sa tentative de « tirer l'homme hors de la barbarie » (2000b:15) et montre comment Heidegger, dans sa *Lettre sur l'humanisme* (1966), congédie l'interprétation humaniste de l'homme comme animal rationnel, qu'il considère insuffisante pour rendre compte de ce qui constitue véritablement l'existence humaine. Mais l'intérêt principal du livre réside finalement dans la reprise des thèses de Nietzsche concernant l'ontogénèse humaine à travers le processus de domestication, abordée ici sur son versant résolument biopolitique. Sloterdijk souligne que dans le contexte technologique actuel, « les êtres humains se retrouvent de plus en plus sur la face active ou subjective de la sélection » (2000b:41), cherchant ainsi, sur fond de développement des technologies génétiques, à stimuler une réflexion sur notre manière de concevoir notre rapport à la nature et au mécanisme anthropogénétique afin d'adopter une position active et d'en venir à « formuler un code des anthropotechniques » (Sloterdijk 2000b:42). La référence à Nietzsche et à Platon sert à illustrer comment l'humanité a toujours été dans un rapport de domestication à elle-même, et que ce rapport définit essentiellement le politique : « S'il existe une dignité de l'être humain qui mérite d'être exprimée dans la réflexion philosophique, c'est surtout parce que les hommes ne sont pas seulement tenus dans les parcs à thèmes politiques : ils s'y tiennent eux-mêmes » (Sloterdijk 2000b:45). Sloterdijk évoque les

descriptions platoniciennes d'une anthropotechnique royale qu'il décrit comme « la Magna Charta d'une politologie pastorale européenne » (2000b:44); il montre comment la réflexion platonicienne sur l'élevage humain repose sur l'idée d'une caste des éleveurs agissant sur la base d'une compréhension privilégiée qui les justifie dans leur rôle; et finalement, comment l'oubli de ces « archives » explosives ne présage rien de bon. Autrement dit : il ne suffira pas de quelques comités bioéthiques pour contenir les forces en présence. Plutôt qu'une justification de l'eugénisme, comme une sottise fronde menée en coulisse par Habermas a voulu le laisser croire, le texte de Sloterdijk cherche précisément à ne pas laisser la (non)réflexion sur l'utilisation des biotechnologies aux fondamentalistes du marché, aux bio-industriels envoûtés par l'idée de progrès et au cénacle « d'experts » bioéthiques informés d'une vague conception de la sacralité de la vie humaine. Comme le souligne Sloterdijk, « on n'échappe pas à la contrainte et à la possibilité d'être puissant » (2000a:92) – que ce soit sur le plan d'une reprise plastique d'un « pouvoir » anthropogénétique luxuriant, que sur le plan strictement sélectif-biopolitique.

Vers un humanisme anthropotechnique?

Suite à cette présentation sommaire de la biopolitique affirmative de Sloterdijk, on est amené à conclure que les biotechnologies ne sont elles-mêmes que des prolongements de notre nature anthropotechnique et que les interventions directes dans le texte génétique doivent être comprises comme une expression de celle-ci. Cette solution de continuité expressiviste entre un biopouvoir plastique et le pouvoir d'intervention biotechnologique exige d'être interrogée dans le détail. L'enjeu est de taille, dans la mesure où le vitalisme expressiviste de Sloterdijk fait voler en éclat le binôme nature/culture qui structure la pensée humaniste occidentale et, par extension, l'anthropologie. Ce qui nous amène à tirer une première précaution des thèses de Sloterdijk : il est inutile de s'interroger sur le rapport de l'anthropologie aux nouvelles technologies sans d'abord remettre en question la partition ontologique nature/culture qui structure son champ disciplinaire. On retrouve l'esquisse d'un tel souci dans l'ouvrage pionnier de Gilles Bibeau sur l'industrie du gène au Québec, *Le Québec transgénique* (2004). Dans la deuxième partie de son ouvrage, Bibeau souligne l'urgence de faire émerger un débat démocratique en génoéthique et s'applique à tracer les lignes directrices d'un humanisme qui ferait de la question de l'espèce une question anthropopolitique. À cet effet, Bibeau consacre plusieurs pages à la pensée de Sloterdijk, et en particulier au débat sur l'eugénisme et la bioéthique que la publication de *Règles pour le parc humain* (2000b) a suscité en Allemagne. Sa lecture de Sloterdijk est plus qu'honnête, mais elle semble achopper sur l'ambiguïté constitutive de « l'humanisme » dont se réclame Sloterdijk. Est-ce qu'une pensée qui conçoit le biopouvoir sur un mode expressiviste et qui affirme une biopolitique de la sélection est encore compatible avec le concept traditionnel d'humanisme, dont la charge affective implique précisément le brouillage du fait brut du pouvoir et des rapports de force? Bibeau esquivé quelque peu la question, pour se rabattre quelques pages plus loin sur une éthique transcendante du devoir de responsabilité envers l'Autre inspirée de

Lévinas, Ricoeur et Jonas. L'honneur de l'humanisme est sauf, mais le problème de la dissolution du binôme nature/culture reste entier.

L'impuissance de l'anthropologie « culturelle »

Il n'y a pas d'un côté la politique et de l'autre la nature. Latour 2004[1999]:9

C'est à un autre anthropologue que l'on doit quelques éclaircissements sur la portée politique du dépassement de l'opposition nature/culture et, par extension, la raison pour laquelle la réflexion de Sloterdijk est placée sous le signe de la biopolitique. Réfléchissant sur les boires et déboires de l'écologie politique, Bruno Latour identifie le concept de nature au cœur de son impuissance structurelle. En effet, pour Latour, du moment que l'on accepte la division entre « la » nature d'un côté et nos représentations du monde de l'autre, on acquiesce à un partage du réel « qui accomplit déjà la plus grande partie du travail politique » (Latour 2004[1999]:69). Dans le champ de l'anthropologie et des *Cultural Studies*, les effets de cette division sont aussi insidieux que persistants : ces disciplines se voient constamment renvoyées à la fonction de dénonciation critique des « filtres culturels et sociaux à travers lesquels » les humains doivent nécessairement passer pour « appréhender la réalité naturelle telle qu'elle est » (Latour 2004[1999]:61). Sur la base de cette ontologie d'inspiration néo-kantienne, le pôle « nature » est stabilisé de telle sorte que la notion de culture risque de se vider de toute substance et d'être réduite à de simples hallucinations collectives⁵. C'est dans cette optique que Latour propose d'abandonner simultanément les concepts de nature et culture. Ce qui ouvre un abîme proprement politique : lorsqu'on constate par exemple la nature des débats qui ont émergés dans la foulée d'un livre comme *L'Orientalisme* (1980[1978]) d'Edward W. Said (dont, du reste, il ne s'agit absolument pas de remettre en question la valeur générale et l'extrême pertinence du propos), on est en droit de se demander si au sein des sciences humaines ou des *humanities*, du moment qu'on n'adopte pour seul horizon philosophique qu'un anti-essentialisme primaire et pour ligne politique la chasse contre tout ce qui de près ou de loin ressemblerait à de la « nostalgie romantique » (notons déjà à quel processus de psychologisation cette condamnation renvoie), on ne se trouve pas insensiblement déporté hors de la question des devenirs effectifs, et ainsi peu à peu confiné à une problématique de la représentation de l'Autre et de sa différence – le cul-de-sac identitaire. De même que le grand mérite de Said a été de montrer clairement la dimension politique inhérente à tout travail de représentation de l'Autre, ne faudrait-il pas dorénavant être plus

⁵ En bon nietzschéen, Sloterdijk ne manque pas de souligner la fonction essentiellement immunitaire des « phantasmes » culturels, de telle sorte qu'à première vue, il semblerait pouvoir se ranger du côté de cette critique des représentations. Mais ce serait perdre de vue qu'il ne se limite jamais à cette posture « critique ». Sloterdijk ne manque pas une occasion de pester contre « la racaille des observateurs qui veut tout prendre depuis l'extérieur et ne comprend plus le moindre rythme » (2002:85) et nous exhorte à prendre notre responsabilité vis-à-vis la « climatisation symbolique de l'espace commun » (2002:52), soulignant que « croire que l'empathie des êtres humains envers les autres êtres humains n'est pas épuisable constitue une illusion irresponsable » (2003:220).

sensible à la neutralisation du politique que le discours de la différence identitaire et culturelle comporte?

Il ne s'agit bien sûr pas de nier l'existence de problèmes de représentation interculturelle, ni d'en disqualifier toute pertinence. Avec Latour, nous disons simplement que dans un contexte défini par la mobilisation totale du vivant, il est nécessaire, pour même simplement saisir cet enjeu comme il se doit, de déplacer la perspective afin de dégager un espace pour des plongées dans le vif des processus anthropogénétiques. Donc, plutôt que de constamment penser en fonction du danger de simplification de l'Autre au niveau de sa représentation (un danger qu'on ne peut bien sûr pas nier), laquelle mise en garde se justifiant toujours finalement au nom d'un travail de « dégageant » infini de notre rapport au monde (les académiciens comme grande corporation des préposés au nettoyage et à l'entretien de notre regard « sur » le monde) afin de laisser voir un réel toujours-déjà plus complexe que la représentation qu'on en donne (y a-t-il jamais eu quelqu'un pour en douter?), il s'agira de rendre compte effectivement du monde dans lequel nous nous trouvons impliqués. Ce n'est qu'en dissolvant le binôme nature/culture et en prenant sur soi la nécessité de la figuration pour la pensée qu'on arrive à comprendre pourquoi la réflexion de Sloterdijk sur les nouvelles technologies s'inscrit dans un horizon à la fois littéraire et biopolitique.

La venue-au-monde comme résistance?

Celui qui veut naître doit détruire un monde.
Hesse 1919

Dans la deuxième partie de cet essai, nous allons tenter d'ouvrir quelques échappées autour du problème de la résistance dans le contexte de la mobilisation totale du vivant et du développement des biotechnologies. Il peut sembler maladroit et, à la limite, presque contradictoire, de poser la question de la résistance suite à la présentation d'une pensée de la biopolitique affirmative telle que celle de Sloterdijk. On a déjà montré, par exemple, comment la posture humaniste qui anime une bonne fraction de la réflexion bioéthique actuelle est presque nécessairement réactive, dans la mesure où elle s'interdit l'accès aux énigmes de la continuité bioculturelle. Mais on ne peut par ailleurs laisser le monopole de la « responsabilité » morale aux seuls tenants d'une bioéthique formelle; ce ne serait pas rendre justice à la complexité du paradigme cosmopolitique, qui ne se réduit certainement pas à une sorte de vitalisme exubérant, comme ses détracteurs ne manqueront pas de le faire croire. Au contraire des sujets libres et autonomes *a priori* qui fondent la bioéthique classique, Sloterdijk cherche à penser d'un même souffle *éthopoïétique* et anthropogénétique. L'éthopoïétique s'oppose à l'éthique formaliste dans la mesure où elle cherche à rendre compte de la mise en consistance effective des subjectivités humaines, plutôt que d'en fixer les conditions formelles d'existence. Pour le dire d'une autre façon : l'éthopoïétique pense à partir du dynamisme interne à la production de formes de vie plutôt que de se constituer comme instance juridico-morale chargée de statuer sur ce qui est humain. C'est dans ce

contexte que se pose les questions de l'extase et de la venue-au-monde. Tout se passe comme si les sujets libres et autonomes habermassiens ne venaient pas au monde, alors que chez Sloterdijk, la différence qualitative humaine est à la fois mise en chair et spiritualisée, au sens d'un travail sur soi-même d'ordre éthique. Ultimement, la pensée de Sloterdijk, en renversant le rapport de l'éthique à la vie, permet de redonner l'initiative aux forces éthopoïétiques sur le plan du biopouvoir plastique. C'est du moins ce que nous allons maintenant chercher à penser, en poussant à bout la logique continuiste de Sloterdijk.

Continuum et cybernétique

Le point de départ de cette deuxième section réside dans la continuité postulée entre biopouvoir et biopolitique chez Sloterdijk. C'est cette continuité qu'il s'agit de mettre en évidence de manière à dégager un concept de résistance chez Sloterdijk, si une telle chose a lieu d'être. De toute évidence, celui-ci se distinguera radicalement des concepts de résistance plus ou moins inconsciemment métaphysiques, c'est-à-dire qui postuleraient une différence d'essence entre le maître et l'esclave, le dominant et le dominé, ou encore, dans le contexte qui nous occupe, entre une nature humaine et sa violation biotechnologique.

Pour Sloterdijk, le social est un continuum psycho-politique. C'est sur cette base qu'il cherche à produire une théorie compréhensive de l'espace public qui soit adéquate à une ère de complète médiatisation. Cette théorie est profondément inspirée de la cybernétique; l'hyperpolitique de Sloterdijk tend en effet vers une théorie cybernétique de *l'experimentum mundi* de l'humain. Sa théorie de l'insularisation dans les sphères par exemple combine une obstétrisation de la critique heideggerienne de la technique (en privilégiant la différence natale au lieu de la différence ontologique) à une interprétation cybernétique de la théorie deleuzienne des îles désertes⁶. Pour le dire d'une certaine façon, la continuité entre biopouvoir et biopolitique chez Sloterdijk est une continuité d'ordre cybernétique. Elle répond à un impératif de communicabilité, dans la mesure où la cybernétique représente une théorie de l'information postulant que le contrôle d'un système s'obtient par un degré maximal de communication entre ses parties. En grec, *kybernetes* signifie « timonier ». De toute évidence, il y a dans la posture narrative de Sloterdijk une identification implicite avec la figure d'un grand timonier inspirateur d'espaces communs renouvelés – tous dans un même bateau⁷. C'est une posture éclairée, qui cherche à combattre sur son propre terrain la puanteur mass-médiatique avec l'aide d'une théorie critique qui prend sur elle-même la tâche de climatiser l'espace public. La posture d'énonciation de Sloterdijk – sa mise en scène et son impératif d'explicitation des affections intimes qui nous constitue – correspond en tout point avec ce que Rancière décrit comme une

⁶ Je dois cette mise en évidence du thème de la cybernétique dans l'œuvre de Sloterdijk à l'excellent article de Sjoerd van Tuinen (2007), « La Terre, vaisseau climatisé : écologie et complexité chez Sloterdijk ».

⁷ C'est le titre d'un ouvrage « hyperpolitique » de Sloterdijk (2003b).

forme d'écriture lyrique « qui se sait confrontée à une écriture sensible du politique, à une fulgurabilité immédiate du politique dans l'ordre de la représentation sensible » (1998:22).

La domestication du politique

Si la résistance a un sens pour Sloterdijk, c'est en tant que politique de la non-prolifération des stress synchrones massifiant. Dans ce contexte, la mission du philosophe est de « prouver qu'un sujet peut être un interrupteur » (Sloterdijk 2003a:99). Cela culmine chez Sloterdijk dans une pensée de la démobilisation, opposée à l'idée d'une mobilisation globale qui caractérise la vie dans l'espace intérieur capitaliste. Mais toute la question reste à savoir : comment est-il possible de penser un concept d'interruption suffisamment tranchant à l'intérieur d'un paradigme cybernético-domestique? C'est la question du comment de la démobilisation – question politique par excellence à notre époque, qui, à terme, est irréductible au paradigme théologico-domestique de Sloterdijk.

L'hyperpolitique mégalopsychique déployée par Sloterdijk, alors même qu'elle cherche à se donner les moyens d'appréhender le caractère monstrueux de l'époque, a la fâcheuse tendance à domestiquer le politique, c'est-à-dire, littéralement, à le ramener dans le giron de l'*oikos*, de la maisonnée. L'empire ou la serre du confort. C'est ainsi que Sloterdijk pourra tranquillement affirmer que la politique deviendra « une section de la technique du climat » (2003a:286). Sloterdijk jardinier impérial? La filiation de Sloterdijk à Platon, si brillamment relevée dans sa tentative pour renouveler la pensée humaniste esquissée dans *Règles pour le parc humain* (2000b), apparaît ici autrement problématique. On sait que chez Platon, la distinction entre *oikos* et *polis* ne se présente pas, comme chez Aristote, dans les termes d'une opposition. C'est en ce sens que Aristote critique la conception platonicienne de la *polis* et reproche à son maître d'insister excessivement sur le caractère unitaire de la cité, risquant ainsi de la transformer en une maison. « Il est évident que si le processus d'unification vient pousser jusqu'à un certain point, écrit-il, il n'y aura plus de cité. Une cité est par nature multiple, et si elle devient trop *une* elle ne sera plus une cité mais une maison (*oikia*) » (Agamben 2007:35; ma traduction). On ne saurait exprimer plus clairement en quoi l'hypostase cosmopolitique mise en œuvre par Sloterdijk – la continuité postulée entre biopouvoir et biopolitique – tient ultimement davantage de la théologie que du politique; et comment sa manière de faire coïncider l'histoire réelle de la clairière avec l'histoire naturelle de « l'apaisement » (*Gelassenheit*) extatique comporte toujours le risque d'absorber définitivement la fracture stasiologique dans l'abstraction d'un commun⁸.

Cette absorption par les moyens de redescriptions mégalopathiques, pour aussi inspirantes qu'elles puissent être, ne manque pas de se révéler problématique, précisément dans sa manière jubilatoire de rendre compte des processus morphologiques de longue durée. On

⁸ En grec, *stasis* veut entre autres dire « guerre civile ».

ressent toujours un certain malaise lorsqu'on lit les grandes fresques historiques esquissées par Sloterdijk : elles tendent systématiquement à un historicisme progressif (c'est la part hégélienne de son pari sur l'explicitation) qui constitue finalement une forme sublimée d'identification aux puissances formatrices triomphantes de l'histoire, laissant peu sinon pas de places aux lignes de fuite singulières et/ou révolutionnaires. Le génie immunitaire de Sloterdijk, son souci de penser un « être-là fini, immergé et capable de transmettre » (2006:375) est finalement indissociable d'une neutralisation hyperbolique du politique par les moyens d'une puissance pacificatrice de discernement du « sens de l'histoire ». En dernière analyse, la pensée de la domestication perd de vue le dehors politique :

Hegel et Heidegger restent historicistes, dans la mesure où *ils posent l'histoire comme une forme d'intériorité* dans laquelle le concept développe ou dévoile nécessairement son destin. La nécessité repose sur l'abstraction de l'élément historique rendu circulaire. On comprend mal alors l'imprévisible création des concepts (Deleuze et Guattari 1991:91; je souligne).

Ce qui manque cruellement chez Sloterdijk, et ce, malgré ses lectures extrêmement inspirantes de Deleuze, c'est, en quelque sorte, une logique du dehors. Ce que Sloterdijk gagne en capacité d'explication des forces autoplastiques grâce à son ontologie cybernético-médiatique, son effort titanesque pour développer un concept sphérique de continuité qui permet de tracer une ligne entre les formes de vie archaïques et contemporaines, il le perd sur le plan strictement politique de l'affirmation d'un dehors. Il arrive un point où Sloterdijk se complait dans le sphérique, le vibratoire et l'organique – on pourrait se demander à l'inverse en quoi la philosophie du pli deleuzienne (à laquelle il doit beaucoup) n'est pas domestique, en quoi elle *implique* un dehors d'une manière qui ne se réduit jamais à une *oikonomia*.

La nation versus la venue-au-monde

Si on veut penser cette aporie de la pensée de Sloterdijk dans ses propres termes ou, autrement dit, si on veut penser avec Sloterdijk contre Sloterdijk, il faut poursuivre sa pensée de la naissance et de la venue-au-monde, qui reprend un mouvement de déprise de Heidegger initié par Hannah Arendt lorsqu'elle revendique le caractère politique originaire de la naissance :

Parce que l'action est l'activité politique par excellence, la natalité, et non la mortalité, peut être la catégorie centrale de la pensée politique en tant qu'elle se distingue de celle métaphysique.

Le fait de la natalité, dans lequel est ontologiquement enracinée la faculté d'agir [...] (Esposito 2004:194; ma traduction).

Là se trouve une ligne de tension qui traverse toute l'œuvre de Sloterdijk et qui porte potentiellement à une pensée régénérée du politique – une pensée de la venue-au-monde comme interruption radicale du service médiatico-identitaire. « La naissance est pour moi le point où coïncident la philosophie de l'existence, la psychanalyse et l'histoire discrète des civilisations. C'est pour moi le point brûlant, celui où débute la pensée essentielle » (Sloterdijk 2001:78); « J'ai tenté de

développer un langage qui laisserait plus de place à la fascination des naissances et des venues au monde » (Sloterdijk 2001:85). La naissance chez Sloterdijk constitue quelque chose comme une source subjective de révolution. Dans son combat contre les médiologies fascisantes et leur obsession de l'appartenance, Sloterdijk montre comment ce qu'il décrit comme des utérotopes national-politiques et leur fonction de couveuse « constituent la forme politique de l'impossibilité de devenir adulte » (2005:349). Ici se trouve en jeu la nation - étymologiquement, la naissance. Par la négative, on trouve là une définition du devenir-humain (adulte) qui lie directement politique, naissance et existence dans un rapport irréductible au dehors.

Toute natalité humaine est seuil politique, accès au dehors, passage-anonymat. Impouvoir. La pensée de la démobilisation chez Sloterdijk, qui trouve ses plus beaux accents dans le magnifique *La mobilisation infinie* (2000c), exige d'être poursuivie sur une ligne qui unit l'existential et le politique dans le mouvement de la venue-au-monde.

Références

- Agamben, Giorgio
2007 *Il regno e la gloria*. Vicenza: Neri Pozza.
- Bibeau, Gilles
2004 *Le Québec transgénique*. Montréal: Éditions Boréal.
- Deleuze, Gilles et Felix Guattari
1991 *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris: Éditions de minuit.
- Esposito, Roberto
2004 *Bios: Biopolitica e filosofia*. Torino: Einaudi.
- Foucault, Michel
1977 *Language, Counter-Memory, Practice: Selected Essays and Interviews*. Ithaca: Cornell University Press.
- Habermas, Jürgen
2002 *L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral*. Paris: Gallimard.
- Hesse, Hermann
1919 *Demian*. Berlin: Fischer.
- Heidegger, Martin
1966 *Lettre sur l'humanisme*. *In Questions III et IV*. Paris: Gallimard.
- Latour, Bruno
2004[1999] *Politiques de la nature*. Paris: Éditions de la découverte.
- Rancière, Jacques
1998 *La chair des mots*. Paris: Galilée.
- Said, Edward W.
1980[1978] *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Catherine Malamoud, trad. Paris: Seuil.
- Sloterdijk, Peter
1990 *Le penseur sur scène*. Paris: Christian Bourgois.
2000a *La domestication de l'être*. Paris: Éditions Mille et une nuits.
2000b *Règles pour le parc humain*. Paris: Éditions Mille et une nuits.
2000c *La mobilisation infinie*. Paris: Seuil.
2001 *Essai d'intoxication volontaire*. Paris: Hachette littérature.
2002 *Sphère I : Bulles*. Paris: Hachette littérature.
2003a *Ni le soleil ni la mort*. Paris: Hachette littérature.
2003b *Dans le même bateau*. Paris: Rivages.
2005 *Sphères III : Écumes*. Paris: Maren Sell éditeurs.
2006 *Le palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*. Paris:

Maren Sell éditeurs.

van Tuinen, Sjoerd

2007 La Terre, vaisseau climatisé : écologie et complexité chez
Sloterdijk. *Horizons philosophiques* 17(2):61-80.

Résumé/Abstract

La question de la « production » de l'homme est au cœur du projet philosophique de Sloterdijk. Sa manière de penser l'homme sur un plan « où il y a principalement la technique » a d'abord fait scandale (on se rappellera l'affaire Sloterdijk, au tournant du siècle); elle s'avère dorénavant indispensable pour quiconque cherche à penser le rapport entre l'humain et les nouvelles technologies. Dans cet article, nous allons dans un premier temps essayer de cerner les enjeux-clés de la lecture anthropologisante de Heidegger par Sloterdijk, telle qu'elle se développe dans *La domestication de l'être* (2000a) et *Règles pour le parc humain* (2000b). En deuxième lieu, nous dégagerons quelques implications de la pensée biopolitique de Sloterdijk et en particulier, sa tendance marquée à la domestication, en regard du politique et de l'idée de résistance. Finalement, nous ouvrirons sur l'idée d'une politique de la venue-au-monde, qui constitue peut-être, en dernière analyse, l'horizon propre de la pensée de Sloterdijk.

Mots clés : Anthropogénétique, biotechnologies, biopouvoir, résistance, Sloterdijk

The question of the “production” of the human being is at the core of Sloterdijk’s philosophical project. His way of thinking the human being on a level where “there is principally technique” first provoked a scandal (*i.e.*: the Sloterdijk affair at the beginning of this century); it is now inescapable for whoever wants to think the relation between human being and new technologies. In this article, we will set aside the turmoil of the Sloterdijk affair and concentrate instead on the main issues at stake in Sloterdijk’s anthropologizing reading of Heidegger, as developed in *The Domestication of Being* (2000a) and *Rules for the Human Park* (2000b) I will try to show some of the implications of Sloterdijk’s biopolitical thinking, in particular, the strong inclination toward domestication in regard to politics and the idea of resistance. Finally, I will open up the discussion to the idea of a politics of the coming to the world, which might be, in the end, Sloterdijk’s proper horizon of thought.

Keywords: Anthropogenetics, Biotechnologies, Biopower, Resistance, Sloterdijk

Erik Bordeleau
 Doctorant
 Département de littérature comparée
 Université de Montréal
 icebord@hotmail.com



Science, marché, subjectivité : considérations critiques sur l'action normative des discours scientifiques

Vincent Duclos
Université de Montréal

Je voudrais placer l'homme normal sous le regard de ces subjectivités encombrantes qui se débattent dans les normes, le plus souvent non pour y échapper mais pour revenir dans leur giron. Le Blanc 2004:12

Le médicament se présente, dans toutes les sociétés, comme vecteur de la structuration des rapports sociaux. Une perspective anthropologique s'intéressant à la montée fulgurante des prescriptions d'antidépresseurs se doit de dépasser l'étude du seul sens associé à la consommation psychotrope pour considérer les différentes formes de régulation sociale agissant sur une telle tendance. De la formation du savoir psychiatrique au marché qui la soutient et en perçoit les dividendes, les discours scientifiques transforment les subjectivités. L'antidépresseur représente un cas exemplaire des pratiques sur soi qui accompagnent le discours normatif contemporain. Nous posons en ce sens le découpage du réel propre à l'édifice épistémologique psychiatrique comme indissociable des modalités prises par le traitement des états qu'il prétend décrire et pose comme tel en objets de sa thérapeutique. Nous considérons également l'impossibilité de rendre compte de la complexité sémantique propre à l'augmentation fulgurante de la consommation de la molécule antidépressive sans contextualiser un tel phénomène à même l'univers normatif qui le soutient. Après avoir présenté les principaux paradigmes propres au savoir psychiatrique et à ses présuppositions épistémologiques, nous tenterons de rendre compte des caractéristiques centrales des formes contemporaines de subjectivité telles qu'elles s'inscrivent dans un certain univers normatif, social et ontologique. Nous serons alors à même de considérer en quoi l'antidépresseur se présente comme vecteur d'une normativité axée sur l'autonomie de l'action. En tant qu'il instrumentalise le vécu individuel selon les termes psychologisant de la

pathologie dépressive, l'antidépresseur agit sur le sens accordé à l'état qu'il traite tout en produisant la demande du soin qu'il prodigue. Nous tenterons finalement de montrer en quoi le marché de la molécule antidépressive agit à même la transformation du normal et du pathologique dans une optique de promotion thérapeutique marchande et ce, autant dans la construction des savoirs scientifiques que dans leur diffusion.

La dépression est devenue, depuis plus de vingt ans, un problème majeur de santé publique. Selon *l'Organisation Mondiale de la Santé* (OMS), la dépression constitue la principale cause d'années vécues avec une invalidité en Occident (Santé Canada 2002). L'OMS prévoit qu'en 2020, la dépression deviendra le principal problème de santé dans le monde, alors qu'elle est actuellement au second rang, derrière les maladies cardiovasculaires (Summerfield 2004). Comme le note le psychiatre britannique David Healy (2004), même si l'état auquel prétend correspondre la catégorie diagnostique de dépression existait bien avant la découverte de l'antidépresseur moderne :

[...] only about fifty to one hundred people per million were thought to suffer from what was then melancholia. Current estimates put that figure at one hundred thousand people per million. This is a *thousandfold* increase, despite the availability of treatments supposed to cure this terrible affliction (2004:2).

Plus près de nous, force est de constater que « si les Canadiens, et surtout les Canadiennes, sont déprimés, le marché des médicaments psychotropes garde le moral et il est même euphorique » (Otero 2006:69). En effet, au Canada, l'utilisation de l'antidépresseur a passé de 3,2 à 14,5 millions de prescriptions entre 1981 et 2000, soit une hausse de l'ordre de 325 %. Les dépenses en antidépresseurs ont, quant à elles, passé de 31,4 à 543,3 millions de dollars entre 1980 et 2000 et on les évalue à environ 1,2 milliards de dollars en 2005 (Hemels et coll. 2002). La considération des conditions de possibilité d'une telle augmentation ne saurait être dispensée d'une remise en question des fondements épistémologiques servant de trame de fond à une clinique syndromique dont les modalités d'appréhension du mal-être sont indissociables de la croissance de son diagnostic pathologique.

Le signe clinique comme acte social de lecture

Dans une analyse fortement influencée par les écrits de Foucault (1963) sur la généalogie de la clinique médicale et portant sur la construction du signe clinique, Roland Barthes pose celui-ci comme « le symptôme additionné, supplémenté de la conscience organisatrice du médecin [...], le médecin serait alors celui qui transforme, par la médiation du langage [...] le symptôme en signe » (1972:275-276). Le symptôme ne serait ainsi que le fait brut, « substance du signifiant » (Barthes 1972:275) auquel la sémiologie médicale viendrait attribuer un sens qui tend, dans le champ biomédical, à réduire le signe à ses marqueurs empiriques physiologiques (Gordon 1988; Lock 2002; Massé 1998). C'est dans un mouvement de dépassement d'une telle lecture référentielle et statique de la conception du signe et de son

sens qu'une perspective anthropologique cherche à montrer que le diagnostic n'est pas une entité naturelle, mais bien une construction sémantique, un modèle explicatif (Good 1977, 1994). Une telle critique cherche à remettre en question l'« aura de factualité » (Singer 2004:9) propre aux catégories diagnostiques biomédicales en démystifiant le caractère socio-culturellement construit du regard médical et de son discours sur la détresse comme « acte de lecture d'une configuration de signes » (Barthes 1972:279).

La lecture diagnostique héritée du *Diagnostic and Statistical Manual – Revision III* (DSM-III)¹ (American Psychiatric Association 1980) et poursuivie dans les versions récentes du manuel de classification des « troubles » psychologiques est le propre d'une épistémologie réduisant le diagnostic à un algorithme, à une grille de signes cliniques rassemblés sous des catégories reconnues comme syndromes. Proposant une ré-organisation du système classificatoire qui changera le visage de la psychiatrie (Healy 2006), le DSM-III avait pour objectif avoué, suivant une conception kraepelinienne² de la psychiatrie, de permettre à cette discipline d'accéder au statut de science médicale (Young 1995). Cet ouvrage de référence se veut être un outil de standardisation diagnostique puisqu'il implique une certaine conception de la subjectivité, de la relation à soi et à l'expérience de l'état psychique auquel le syndrome réfère comme étant pathologique. En agissant à même la conception du normal et du pathologique, le DSM se présente comme un acteur important de la constitution contemporaine du sujet. L'augmentation fulgurante des diagnostics de dépression et de prescriptions d'antidépresseurs relève, comme nous tenterons de le montrer, de telles transformations normatives. Le DSM se veut être, en ce sens, le langage, le code permettant de penser la détresse dans son rapport à la normalité et à l'a-normalité que l'antidépresseur se voit convoqué à redresser. Summerfield (2004) résume bien ce processus d'instrumentalisation de l'expérience de la détresse psychologique dont se nourrit la connaissance psychiatrique contemporaine :

The search for scientific accounts of the mind and its disorders started from Cartesian assumptions that the inner world of the mind had a realm separable from the outer world of the body, and was available for study in a comparable way. With this came an assertion of the causal nature of psychological events and a reliance on positivism to guide theory and research on the singular

¹ Le *Diagnostic and Statistical Manual – Revision III* (DSM-III) est l'outil de classification des « troubles » mentaux le plus répandu et utilisé dans le monde psychiatrique. Le DSM-III est paru en 1980 et a entraîné ce que Young (1995) a qualifié de « DSM revolution » dans le domaine diagnostique et plus largement dans la conception et la définition du pathologique. Son successeur, le DSM-IV, est paru en 1994.

² Emil Kraepelin (1856–1926), un psychiatre allemand que l'on a rétrospectivement considéré comme le fondateur de la psychiatrie clinique actuelle, a consacré sa carrière au développement d'une classification des troubles mentaux tout en s'intéressant principalement à l'« histoire naturelle » de ceux-ci. Partant d'études cliniques, les recherches de Kraepelin visaient à générer des normes psychologiques quantifiables qui pourraient servir au diagnostic des troubles mentaux. Kraepelin peut, en ce sens, être considéré comme la principale influence intellectuelle du groupe de chercheurs mené par Robert Spitzer dans les années 1970 et ayant pour objectif de proposer une nouvelle architecture nosologique axée sur l'idée d'une standardisation diagnostique. L'argument principal de l'approche néo-kraepelinienne propre au DSM réside dans la présupposition que derrière des manifestations comportementales cliniques variables, il y a une certaine unité en termes de désordres biologiques et que les catégories nosographiques doivent refléter cette unité inhérente au trouble (Young 1995).

human being as unit of study. Psychiatric science sought to convert human pain, misery and madness into technical problems which could be understood in standardised ways and which were amenable to technical interventions by experts (Summerfield 2004:233).

En induisant une réalité biologique objective présumée comme étant le corrélat des symptômes observés, la nosologie du DSM tire sa scientificité de la facticité d'un trouble dont le statut pathologique dérive toutefois de la classification et des critères diagnostiques établis par cette même nosologie. Le DSM se veut ainsi être un vecteur central de la formation historique des troubles qu'elle prétend décrire. Une telle constitution épistémologique de l'objet, considéré comme étant extérieur, objectif et découvert comme tel dans sa nature, rappelle les propos de Ian Hacking sur l'auto-justification de la science :

Theories are not checked by comparison with a passive world with which we hope they correspond. We do not formulate conjectures and then look to see if they are true. We invent devices that produce data and isolate or create phenomena, and a network of different levels of theory is true to these phenomena [...]. Thus there evolves a curious tailor-made fit between our ideas, our apparatus, and our observations (Young 1995:107).

En tant qu'elle considère que l'épistémologie psychiatrique contemporaine se constitue ainsi comme double processus de naturalisation puis d'objectivation du sujet d'étude, l'anthropologie de la santé mentale cherche à transcender la représentation qui « encapsule » l'expérience et les manifestations de la détresse psychologique dans des symptômes décontextualisés (Massé 2001). En remettant le sens associé au vécu psychologique dans son contexte épistémologique d'identification à une entité catégorielle, la perspective anthropologique établit une distinction essentielle entre représentation et « être-au-monde » comme vécu phénoménologique. Elle s'oppose à un empirisme du langage réduisant les représentations (concepts, images mentales, etc.) à des abstractions réifiées pour mettre l'accent sur l'immédiateté existentielle du vécu émotionnel (Csordas 1994; Massé 1998)³. La révélation statistique du DSM en est une de l'ordre de la normalisation et de la standardisation diagnostique, elle « dresse la carte des traits individuels communs à l'ensemble de la population, et permet d'établir dans quelle mesure l'individualité du patient est – au regard de cette distribution – conforme ou déviante à la moyenne » (Le Moigne 2005:105). Une telle entreprise normative n'est pas sans impliquer une certaine conception de l'individualité et de son rapport à la normalité psychique. Autant la catégorisation des états émotifs au sein d'identités closes et transcendant l'expérientiel que la thérapie moléculaire qui y est associée participent à une instrumentalisation du mal-être et de la quotidienneté, qu'une étude anthropologique du rapport entre science et subjectivité se doit de chercher à démystifier.

³ Bien qu'une telle analyse discursive appuyée sur des données sociales et ethnologiques servant de trame de fond à l'interprétation permette, certes, d'accéder qualitativement au sémantique puis à l'expérientiel, il lui fut régulièrement reproché de maintenir un angle de lecture trop fortement axé sur les seules manifestations sémantiques et expérientielles de son objet d'étude (Farmer 2004). C'est ainsi qu'une entreprise anthropologique critique replace le vécu et le sens qui lui est associé dans le contexte plus large de la production d'un savoir sur Soi indissociable d'une trame de fond sociale, institutionnelle et économique traversée par des lieux de pouvoir et de création de sens, de normes et de détresse.

Subjectivité et normativité psychologique

La connaissance psychiatrique contemporaine repose sur une dichotomie prenant la forme d'une séparation entre le cerveau biologique et l'esprit ou psyché. Elle pose implicitement le biologique à la base de la causalité émotionnelle. L'idée que les émotions soient causées par le biologique et non la cause de celui-ci se veut en ce sens un *a priori* fondamental au matérialisme biologique de la psychiatrie. Les neurosciences, s'appuyant sur l'idée que la cause des événements est dans le cerveau, ont prit la place de Dieu (Botbol 2003). Ils opèrent une réduction du psychisme au physiologique qui peut être considérée comme une tentative de faire entrer l'esprit du sujet dans son corps. C'est un choix méthodologique qui, en plus de faire la promotion d'une certaine conception de l'individualité et de la normalité psychique, se veut le reflet de certains intérêts et idéologies sociales (Kirmayer 2006).

Nos relations affectives au monde sont constamment re-travaillées dans un processus d'intériorisation, de codification du malaise à même les usages du langage auquel l'on se réfère pour le décrire⁴ (Rose 1996). La production d'un certain savoir et de pratiques sur le corps et l'esprit se veut un processus complètement imbriqué dans une réalité autant socio-économique qu'historique et morale pouvant être considérée comme la trame de fond ou la condition de possibilité (Lock 1996; Biehl et coll. 2007). L'expérience de la détresse ne peut conséquemment être confinée au seul champ de l'analyse culturelle, mais doit plutôt être considérée comme intériorisation de pratiques et de connaissances institutionnelles aux productions idéologiques indissociables de certains mécanismes de pouvoir (Kleinman et Petryna 2006; Farmer 2004). Évitant le piège de la schématisation référentielle statique entre un ordre « culturel » réifié comme objet en soi préexistant la société qui le constitue et le déploiement sous-jacent de l'individualité, l'anthropologie pose la question de l'articulation entre le collectif et le personnel. Bibeau (1999) parle à cet égard d'une nécessaire tentative de déconstruction des « stratégies à travers lesquelles l'ordre politique, économique et culturel dominant d'une société en arrive à modeler le style de vie de ses membres et l'expérience subjective des personnes souffrantes » (1999:18). Scheper-Hughes et Lock (1987) ont pour leur part abordé la

⁴ Suivant la pensée du philosophe autrichien Ludwig Wittgenstein (1987), nous posons le langage comme outil de génération et de communication de sens qui est avant tout produit à travers ses « usages », lesquels sont intrinsèquement sociaux, c'est-à-dire que le social se veut la condition *sine qua non* de la production langagière et sémantique. Selon Wittgenstein, nous sommes éduqués individuellement de manière à tous acquérir un savoir et un langage communs et non pas de manière à avoir chacun nos propres convictions individuelles et isolées de celles des autres. Le savoir s'organise en fonction de la communauté au sens où « "Nous en sommes tout à fait sûrs" ne signifie pas seulement que chacun, isolément, en est certain, mais aussi que nous appartenons à une communauté dont la science et l'éducation assurent le lien » (Wittgenstein 1987:82). Autrement dit, nos convictions ne sont pas seulement dépendantes les unes des autres à l'intérieur de notre propre système de convictions (de références), mais ce système fait partie d'un système commun dans lequel tous partagent les mêmes convictions, jouent les mêmes jeux de langage et suivent les mêmes règles.

production du corps souffrant comme mécanisme de régulation sociale dans lequel l'objectif de produire des corps « normaux » et « dociles » se présente comme central à une normativité intériorisée par le corps du sujet. La production de la subjectivité se présente conséquemment comme imbriquée dans un processus de régulation disciplinaire fournissant les codes sociaux propres à la domestication des corps conformément à un certain ordre social et politique. C'est en ce sens qu'il est impératif de savoir reconnaître les standards et les classifications psychiatriques du DSM au-delà de leur supposée neutralité et de les considérer plutôt comme des lieux d'investissement du pouvoir.

Formes de subjectivités contemporaines

La normativité contemporaine agit sur le corps à travers un déplacement de la discipline d'une application verticale à une horizontalité correspondant au paradigme de l'autonomie du sujet, nouvelle règle du jeu social. Nous assistons à un élargissement du cadre disciplinaire dont le rôle en devient un d'assignation de places à des identités répondant à l'impératif primaire de l'autonomie de l'action. L'autonomie se présente comme la trame de fond sur laquelle se déploie la gestion contemporaine des conduites et, en cela, elle est avant tout une idéologie avec un langage et des règles qui lui sont propres (Ehrenberg 2005). Elle est la référence permettant d'attribuer un sens à une intériorisation de l'action, de l'initiative, de la responsabilisation. L'injonction d'« agir de soi-même » est un bel exemple de cette idéologie posant le « Soi » au centre de la production normative, à travers une relation causative de soi à soi (*Ibid.*). Cette conception du sujet s'accompagne de jeux de langage qui lui sont propres, tels que « se créer soi-même », et présuppose implicitement que chaque individu serait son propre centre de production du lien social à travers les interactions qui sont les siennes. Une telle ontologie substantifiant un « Soi » autonome pose l'action comme subordination de soi à soi dans laquelle le patient obéit librement à l'agent sans toutefois s'en distinguer (Descombes 2004). Ce positionnement du « locus de contrôle » de l'action à l'intérieur du sujet est le propre d'une conception dualiste de soi comme résultant principalement d'une « substance », d'une entité isolée (Jadhav 2000). Une telle psychologisation de l'individualité conçue comme une « substance » séparée de laquelle dérivent des actions autonomes témoigne bien de l'incorporation à même le profane d'un certain savoir psychiatrique et de la conception de soi qui y est sous-jacente. L'individualisme contemporain et l'autonomie comme vérité sur soi se présentent comme les principaux vecteurs d'une normativité de l'action : « le sujet, en tant qu'acteur-actif, est convoqué par le pouvoir pour qu'il se prenne en charge en tant qu'«acteur» » (Martucelli 2005:56). Un sujet qui se pense dans les termes individualisant de l'autonomie est réduit à de vagues facteurs internes, relatifs à ses capacités, lorsque vient le temps de répondre aux exigences accompagnant l'action sur soi telles que la responsabilisation de soi, l'injonction constante de performance, de réussite et de bien-être.

Là où « libération psychique » et initiative personnelle se posent

comme éléments centraux à la norme, l'insécurité identitaire et l'impuissance à agir émergent corrélativement, donc comme leur ombre, comme a-normalité non pas au sens d'absence de normes (il n'y a pas de dehors des normes), mais plutôt d'un sentiment d'extériorité à soi-même appelant la prise en charge. L'une des conséquences les plus importantes de cette normalité se présentant sous la forme de l'accomplissement de soi est l'insécurité du sujet considéré *a priori* sous sa forme sociale vulnérable, toujours sous l'injonction de montrer son bien-être, témoignant du même coup de l'accomplissement de l'idéal d'autonomie qui y est sous-jacent. De la perpétuelle intimation venant de la lapidaire et banale formule du « ça va? » (Bruckner 2000:33-34), au sentiment d'anxiété devant la possibilité d'un « non, ça ne va pas », l'individu contemporain est toujours placé sous le signe d'une dérive possible dont la manifestation est en constante potentialité. Le normal, même lorsqu'il semble nous habiter, n'est conceptuellement qu'un pathologique en devenir et c'est ainsi qu'il est permis de nous le représenter : sous le signe de l'insécurité, de l'angoisse (Collin 2005:128). Dans un tel contexte normatif, le pathologique s'éprouve comme manque dans la succession individuelle dans le temps; il se constitue à même l'intériorisation d'un rapport d'anomalie à soi-même de telle sorte que c'est « l'apparition d'une faille dans sa confiance biologique en lui-même » (Canguilhem 1966:217) qui engendre le pathos et non l'inverse. De tels jugements de normalité fonctionnent comme des qualifications de la vie mentale assurant un développement psychique dans les limites des normes sociales. Celles-ci placent l'individu dans une situation permanente d'hétéronomie et d'appel à l'autonomie, considérant que l'injonction sociale à être de plus en plus autonome dérive de la croissante hétéronomie du sujet à lui-même (Le Blanc 2003). C'est ainsi que l'autonomie comme paradigme fondamental de la norme contemporaine est non seulement à la base des injonctions de la moyenne, du régulier, mais est corrélativement éprouvée comme manque, comme déficience (Ehrenberg 1998).

L'hygiène, autant psychologique que physique, est intériorisée par le corps contemporain et prend ainsi les allures de « technologies de soi » au sens foucauldien d'une éthique du sujet défini par le rapport de soi à soi (Foucault 1984). Il faut être proactif dans un environnement placé sous le signe constant de la précarité. L'individu contemporain, « autonome et responsable bien qu'anxieux et déprimé » (Otero 2003:32), ne peut saisir son malaise qu'à l'intérieur du cadre conceptuel de la normalité qui est mis à sa disposition. La conceptualisation du malaise qui en dérive est d'autant plus acceptable qu'elle se veut en continuité, et non pas en rupture idéologique, avec la société dont elle se fait le serviteur. C'est ainsi que, comme le pose Otero (2005),

l'un des secrets du "succès" de la diffusion d'un "trouble mental", dont la dépression ou les états anxieux aujourd'hui, se trouve dans le fait qu'il fait déjà partie de notre soi social "normal" comme vulnérabilité potentielle (l'envers de la norme) et que nous trouvons vraisemblable la perspective d'y bousculer un jour ou l'autre, dans certaines circonstances censées l'"activer" (deuil, chômage, contre-performance sociales, etc.) (2005:10).

L'autonomie se présente comme réponse à la normativité sociale dans laquelle elle s'inscrit, laquelle place le sujet à distance de lui-même du

même mouvement qu'elle l'invite à se placer au centre du processus de création de soi, au centre de son univers normatif. Cette pression à être soi à travers une réalisation autonome de la subjectivité se trouve ainsi au cœur d'une régulation sociale axée sur la performance individuelle, la prise en charge et l'instrumentalisation de soi comme étape vers l'accomplissement personnel. C'est dans un tel cadre dialectique que le pathologique se crée à même la normalité, dans un rapport déficient à soi selon les paradigmes d'une action qui ne peut jamais être suffisamment autonome. C'est en ce sens que l'antidépresseur, en tant que désinhibiteur de l'action, agit comme vecteur d'une constitution subjective indissociable d'une norme sociale par rapport à laquelle une entité diagnostique telle que la dépression se présente dans un rapport déficient. L'antidépresseur prendra ainsi autant la forme d'une majoration de soi que de la thérapeutique d'un manque, d'un état auquel le savoir psychologique propre au DSM offre les mots pour se dire. La codification du réel propre à l'édifice épistémologique de la psychiatrie contemporaine façonne les subjectivités et leur rapport au malaise. C'est alors que la gestion des conduites, phénomène politique s'il en est un, se retrouve décomposée en une série de problèmes apparemment isolés et auxquels répond un langage empruntant davantage au psychologique qu'au politique.

La dépression ou « les mots pour se dire »

Les « troubles » dépressifs touchent près de 3,4 millions de Canadiens, et tout particulièrement de Canadiennes (Otero 2003). La dépression, c'est l'actualisation, à travers le glissement de la santé mentale comme nouvelle formulation de l'adaptation sociale, du dépôt d'autorité incarné par le savoir psychomédical (Saint-Germain 2003). Catégorie fourre-tout, la dépression représente la forme privilégiée du revers d'une normalisation axée sur l'action autonome en tant qu'elle est fondamentalement un trouble de l'inhibition (Ehrenberg 1998). Le « succès social » de la dépression est directement relié à l'idéal d'autonomie qui la sous-tend, de telle sorte que le dépressif actuel est caractérisé par la « panne » et tout déficit énergétique notable peut, dès lors, faire l'objet d'une thérapeutique. Insécurité, sentiment de manque, fatigue d'être soi sont au « mal-être » contemporain ce que déraisons et névroses étaient au fou d'autrefois (*Ibid.*). Pour le dépressif, rien n'est vraiment interdit, mais rien n'est vraiment possible.

Comme le pose Ehrenberg, « avec le DSM III, la dépression est passée du statut de symptôme ou de syndrome dans les névroses et les psychoses, à un statut d'entité clinique autonome sur laquelle on doit agir directement ce d'autant plus qu'on a des moyens d'agir » (Botbol 2003:36). La dépression comme entité diagnostique autonome (et non comme symptôme d'un autre trouble) est une « maladie des affects », ou encore un « trouble » du fonctionnement affectif. C'est le syndrome par excellence de l'insuffisance, dont fatigue, stress, sentiment de vide, de tristesse et surtout incapacité à agir sont les principaux signes. Le savoir psychiatrique, de par sa présupposition d'un phénomène biologique doté d'une certaine unicité que le syndrome recouvre, permet la création de nombreuses catégories diagnostiques ainsi

naturalisées. L'étiologie éliminée, ou plutôt prise pour acquise au sens où elle est réduite à sa seule dimension biologique, pose le corps comme un terrain privilégié « de l'exercice d'une rationalité qui porte la modernité à travers un rêve cartésien d'une maîtrise de soi et de son rapport au monde » (Collin 2005:125). C'est donc ce corps-machine ou corps-organique qui est « dysfonctionnel » et qui doit être l'objet d'une thérapeutique dont l'efficacité devient une preuve de la justesse du diagnostique.

La réalisation de soi, ce corrélat normatif de l'individualisme contemporain, trouve dans la thérapeutique un moyen vers toujours plus de « majoration de soi » (*self-enhancement*)⁵. C'est ici que se rencontrent le savoir-expert psychiatrique et le savoir populaire, à travers l'incorporation de la pensée psychologisée et médicalisée dans les constructions populaires du « sens commun » et dans l'esthétique de l'expression (Summerfield 2004:2)⁶. Nosologiquement, l'admission du syndrome dépressif dans le cadre de catégories axées sur l'analyse de symptômes suppose la possibilité « de distinguer formellement la tristesse pathologique du dépressif de la détresse vécue dans la pathologie mentale ou, en vertu des aléas plus communs du destin individuel, par chacun » (Le Moigne 2005:106). Or, la frontière entre la détresse psychologique et une pathologie de l'humeur est de l'ordre du sémantique et le fait que « les psychiatres disent en permanence, en 1950 comme en 1990, que l'on ne peut pas définir la dépression » (Botbol 2003:36) entraîne une ambiguïté diagnostique dont « le concept de dépression masquée est l'aboutissement » (*Ibid.*). La dépression se présente alors comme exemple frappant d'une circularité épistémologique posant le psychique en constante potentialité de se dévoiler comme pathologique suivant la manifestation de symptômes qui indiquent le signe de leur anormalité. C'est à même la zone grise entre le normal et le pathologique que l'on doit observer l'augmentation vertigineuse de consommation psychotrope et d'antidépresseurs en particulier.

L'antidépresseur entre le corps et la norme

L'antidépresseur moderne⁷ se présente comme l'instrument de

⁵ Le philosophe Charles Taylor (1998) résume très bien en quoi constitue cet espace dans lequel la thérapeutique se déploie comme promotion de soi : « Aujourd'hui, dans le mouvement du "potentiel humain" aux États-Unis, [...] les objectifs sont l'expression de soi, la réalisation de soi, l'accomplissement de soi, la découverte de l'authenticité. [...] La réunion de deux facteurs, la subordination de certaines exigences traditionnelles de la morale aux exigences de l'accomplissement personnel et l'espoir que celles-ci peuvent trouver un stimulant dans la thérapie, a engendré une culture qu'on a appelée "le triomphe du thérapeutique" » (Taylor 1998:632). Une telle économie morale du surpassement de soi par la thérapeutique trouve évidemment son écho dans une familiarisation de plus en plus accrue avec le langage psychothérapeutique.

⁶ Une étude (Furedi 2004) a, en ce sens, montré que les citations des mots « trauma », « syndrome » et « counselling » dans les revues et journaux anglais ont tous augmenté de dix à vingt fois durant les années 1990.

⁷ Les inhibiteurs sélectifs de la « recapture » de la sérotonine (ISRS) sont les derniers nés de la famille des antidépresseurs. Ils sont déjà très connus du public grâce à l'un de leurs représentants, la fluoxétine, devenue célèbre sous le nom de Prozac. Les antidépresseurs les plus prescrits, soit Paxil (parxétine), Celexa (citalopram) et Zoloft

prédilection de la maîtrise de soi, en ce sens qu'il répond aux critères normatifs d'un individu contemporain qui, comme nous l'avons vu, s'inscrit dans un rapport constant à une norme sanitaire axée sur l'action du corps. Puisqu'il redresse un corps d'initiative, l'antidépresseur se présente comme « matérialisation de l'idée même de promesse » (Saint-Germain 2003:88) et du fait « tamise l'ensemble des sollicitations incongrues sur lesquelles le sujet n'a aucune prise » (*Ibid.*). L'antidépresseur agit sur un très grand nombre de « troubles » et le champ « scientifique » de son action s'élargit au gré des nouvelles catégories diagnostiques. De la « dépression réactionnelle », à la « familiale, génétique » en passant par la « masquée » ou encore celle qui provoque la « phobie sociale », plus les émotions se voient attribuer un statut médical et plus la prescription et l'utilisation de l'antidépresseur se voient légitimées et augmentent en conséquence. Une telle induction du statut psychique à partir d'une thérapeutique dont l'efficacité vient « démasquer » la présence du trouble favorise une situation dans laquelle est devenue dépression ce qui est soigné par les antidépresseurs (Casteret 2000).

Le rapport de l'antidépresseur à la constitution normative du sujet dans son appréhension thérapeutique du mal-être se pose en deux moments complémentaires dans un mouvement de création du besoin auquel la réponse s'offre simultanément. L'antidépresseur agit sur la science autant que la science agit sur lui, il est un produit de mise en marché de la même façon qu'il s'inscrit dans un certain rapport sémantique avec la demande qui l'appelle et qu'il interpelle. Nous posons ainsi l'instrumentalisation de l'antidépresseur à la rencontre de l'épistémologie psychiatrique des différents troubles de l'humeur, de la promotion marchande et des univers normatifs de la transformation subjective. Nous considérons en ce sens, à la suite de Healy (2006), la création des marchés de consommateurs d'antidépresseurs comme des « mechanisms whereby industry marketing can both transform the perceptions of physicians and shape the experience of those seeking treatment and the self-understanding of those not in treatment » (Healy 2006:61).

Marché et appel de la thérapeutique

L'industrie pharmaceutique cherche avant tout à modifier les habitudes de consommation des profanes, un processus qui nécessite une action autant sur le plan des savoirs populaires que sur celui de la production du savoir scientifique. Il est, en ce sens, essentiel de savoir observer comment, dans le déploiement du marché, le traitement comme fin en soi informe davantage l'intentionnalité de la perception médicale que les causes ou la phénoménologie des symptômes (Kleinman et Petryna 2006:25). L'instrumentalisation de la science en tant que vecteur normatif de l'assujettissement contemporain se veut ainsi autant une technologie moléculaire qui repose sur la mouvance financière du

(sertraline), sont aussi des ISRS. Comme leur nom l'indique, les ISRS diminuent la « recapture » de la sérotonine dans le neurone pré-synaptique. Il reste donc davantage, et pour plus longtemps, de neurotransmetteurs dans la fente synaptique, ce qui permet de compenser pour le taux de sérotonine plus bas chez certaines personnes déprimées.

marché pharmaceutique qu'une technologie de soi, c'est-à-dire un ensemble de techniques et de pratiques déployées dans le but de modifier son rapport à soi-même (Foucault 2001). Ces éléments forment un tout indissociable dans la compréhension des « modalités à partir desquelles s'établit une mobilisation des profanes [...] en faveur d'un accès direct à la thérapeutique à travers le déploiement du consumérisme » (Collin 2005:131).

Si le savoir que la science produit ne peut en aucun cas être distingué des conditions économiques, sociales et normatives de son émergence (Latour 1984), la mise en marché de l'antidépresseur se veut un exemple particulièrement frappant de la rencontre de l'économie de marché, de la technologie moléculaire et de la constitution normative du sujet contemporain. L'imbrication mutuelle de la science, de la régulation et des affaires dans la circulation du pharmaceutique agit directement sur la construction du savoir psychiatrique (Lakoff 2006). De la production et la diffusion de résultats d'essais cliniques⁸ à la promotion directe ou indirecte de certains médicaments auprès des cliniciens⁹, en passant par la formation du corpus médical des étudiants et résidents en psychiatrie¹⁰, la psychiatrie ne saurait être considérée en dehors du contexte marchand qui est le sien. Les molécules psychopharmacologiques sont, en ce sens, généralement considérées comme un cas exemplaire de la démonstration de l'impact du mode de production de médicaments sur la redéfinition de l'éthique de la recherche (Kleinman et coll. 2006). Bien que la production scientifique médicale, en général, soit l'objet d'influences similaires¹¹, la « science de l'esprit » semble particulièrement affectée. Certains auteurs vont jusqu'à parler d'une relation symbiotique entre l'industrie et le corps psychiatrique, où l'un ne peut se passer de l'autre dans une logique où la valeur scientifique d'un traitement dérive directement de la démonstration de sa valeur commerciale (Appelbaum 2004:307). Les techniques mentionnées ci-haut, de même que le manque de temps qu'ont les médecins pour contre-vérifier les informations reçues,

⁸ Les résultats d'essais cliniques sont ainsi souvent interprétés de manière à rencontrer certains standards, servant parfois plus à légitimer la mise en marché qu'à véritablement réguler les processus de recherche. Plusieurs méta-analyses de recherches mettant à l'épreuve un médicament ont d'ailleurs confirmé cette donnée en démontrant qu'une étude financée est de trois à cinq fois plus susceptible de conclure à l'efficacité du médicament et d'aboutir conséquemment à sa recommandation comme traitement de choix qu'une étude indépendante (Collin 2005).

⁹ L'industrie psychopharmacologique investit au moins deux fois plus d'argent dans le marketing de ses produits que dans la recherche et le développement et 86 % de ce marketing a pour cible les médecins (Brodkey 2005). C'est donc de 25 à 30 % des investissements totaux de l'industrie qui va directement dans le marketing auprès des médecins généralistes, lesquels sont responsables d'une très forte majorité des prescriptions d'antidépresseurs. À cet égard, il y aurait d'ailleurs aux États-Unis un représentant pharmaceutique pour 4,7 médecins possédant un cabinet de pratique (Brodkey 2005).

¹⁰ L'industrie psychopharmacologique est omniprésente dans le champ de l'éducation. Par exemple, dans le seul domaine de la formation continue, elle paie plus de 60 % de la facture de 1,2 milliards de dollars en coûts de formation et de mise à niveau et ce, toujours à même ses budgets de marketing (Brodkey 2005). Telle incursion dans la formation fait graduellement disparaître la frontière entre l'éducation médicale formelle et la promotion des ventes.

¹¹ Selon Healy et Thase (2003), environ 90 % des auteurs publiant dans le *Journal of the American Medical Association* ont, soit reçu des fonds de recherche privés ou encore travaillé comme consultants pour l'industrie.

entraînent la possibilité pour l'industrie de formuler l'apparence d'un consensus scientifique :

This new style of thought is thus simultaneously pharmacological and commercial. Drugs are developed, promoted, tested, licensed and marketed for the treatment of particular *DSM IV* diagnostic classifications. Disease, drug and treatment thus each support one another through an account at the level of molecular neuroscience (Rose 2003:57).

La mise en marché de l'antidépresseur présente celui-ci comme agent efficace (aux faibles répercussions négatives) sur la voie de l'accomplissement personnel selon une logique d'instrumentalisation de la science au service d'une « promotion de soi ». La publicité faisant la promotion de l'antidépresseur illustre particulièrement bien le rapport entre l'individu, la technologie pharmaceutique et la biologie de sorte qu'elle s'adresse aux « neurochemical selves » (Rose 2003), à une image de soi et de la détresse répondant à une certaine normalité. Comme le note Stepnisky (2007) dans son analyse de la construction narrative de l'individualité propre à la publicité de l'antidépresseur, celle-ci construit le Soi et l'expérience de la maladie de sorte à les intégrer aux circuits émergents du capital pharmaceutique :

Brains, neurotransmitters, and the medications that engage these biological materials become prominent players in the emerging story of selfhood. Furthermore, even as the ads reconstruct selves through the language of biology and disease, they also provide people with new forms of freedom and agency. The choice to take a medication (and to choose among the many options on the pharmaceutical market) is a choice for well-being and an important contemporary expression of agentic control (Stepnisky 2007:26).

Annonces dans les journaux ou encore sites Web¹² offrant des questionnaires évaluant l'anxiété ou l'humeur sous couvert de conseils bienveillants ne sont que quelques exemples des techniques utilisées pour amener le sujet vers une possible quête thérapeutique moléculaire. Tout usager potentiel est ainsi mobilisé dans la détection (savoir « reconnaître » la dépression) possible de maux qui seraient cachés en lui à l'aide d'une rhétorique mélangeant la recommandation sympathique et la profonde certitude scientifique. L'essentiel de l'opération est sémiotique : l'accès direct au médicament à travers la demande, soit la plainte formulée au médecin, relève d'un univers sémantique empruntant autant à la magie de l'instantané qu'à la promesse de sécurité qu'offre la science moderne. La création du besoin et de la demande corrélative pour sa satisfaction se forment à même l'union confortable d'un travail positif sur soi (axé sur une certaine vérité éthique prenant l'autonomie comme valeur-phare) et de la participation active à la sphère économique de la consommation. Les espaces de désirs, d'anxiétés, de déceptions et de malaises entre l'aspiration à une certaine norme « psychosanaire » et l'expérience ou la crainte de son absence sont ainsi occupés par une variété de groupes de pression allant des compagnies pharmaceutiques à l'industrie agroalimentaire (Rose 2001:6). Consommation et formes de vie interagissent alors à même une régulation normative du risque

¹² Le site « Tranquillité d'esprit – Une nouvelle façon d'aborder la dépression et l'anxiété » (http://www.mypeaceofmind.ca/pom_fr.htm), nous semble particulièrement efficace. Sondages et informations sur les troubles de l'humeur sont offerts à titre préventif. Il est bien de noter que le site est produit (selon le droit d'auteur) par Wyeth Canada, une grosse compagnie pharmaceutique.

psychosocial aux allures d'une « political economy of subjectivation » (Miller et Rose 1996) :

in which consumption technologies [...] establish not only what one might term a 'public habitat of images' for identification, but also a plurality of pedagogies of everyday life, which set out, in often meticulous if banal detail, the habits of conduct which enable one to live a life that is personally pleasurable and socially acceptable (1996:32).

L'augmentation de la consommation d'antidépresseurs se veut une représentation emblématique des relations entre l'autonomie ou « culture du *self* » comme catalyseurs de la transformation de la normalité psychique et la mise en marché (*marketing*) d'une innovation scientifique menée à des fins strictement commerciales. C'est en ce sens que nous avons posé l'impossibilité de dissocier la fabrication des discours et des savoirs psychiatriques de leur effet modèleur sur les subjectivités tout en cherchant à montrer en quoi le marché psychopharmaceutique agit sur ces deux niveaux. Comme nous avons cherché à l'explicitier, la psychiatrie façonne l'objet de son étude par le biais d'une certaine épistémologie créant l'apparence d'une connaissance scientifique objective du *self*, du normal et du pathologique. C'est à même cet espace sémantique où les frontières entre la thérapeutique, la normalisation et la majoration de soi sont des plus nébuleuses que le marché offre la promesse d'un dépassement, d'une amélioration en résonance avec les formes contemporaines de l'individualité. À la rencontre de l'autonomie et d'un idéal neurochimique de contrôle sur soi, le marché et la science s'auto-justifient dans une action sur l'expérience subjective posant le corps comme son objet et sa régulation comme fin. C'est dans une telle perspective que nous avons tenté de montrer comment l'autonomie, en tant que trame de fond de la normalité contemporaine, se voit influencée par la fabrication des discours scientifiques agissant sur la conception du normal et du pathologique. C'est aussi dans une telle optique de démystification épistémologique que nous avons observé l'antidépresseur comme agissant, à travers différentes opérations visant à intégrer celui-ci à l'ordre éthique de l'hygiène psychosociale, sur la constitution du sujet.

Références

- American Psychiatric Association
1980 Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders: DSM-III.
Washington, DC: American Psychiatric Association.
1994 Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders: DSM-IV.
Washington, DC: American Psychiatric Association.
- Appelbaum, Kalman
2004 How to Organize a Psychiatric Congress. *Anthropological Quarterly* 77(92):303–310.
- Barthes, Roland
1972 Sémiologie et médecine. *In* Les sciences de la folie. Roger Bastide, dir. Pp. 37–45. Paris: Mouton. Publications du Centre de psychiatrie sociale de l'École Pratique des hautes études.
- Bibeau, Gilles
1999 Une troisième voie en santé publique. Numéro thématique, "La santé en transformation", *Rupture. Revue transdisciplinaire en santé* 6(2):209–239.
- Biehl, João, avec Byron Good et Arthur Kleinman
2007 Introduction: Rethinking Subjectivity. *In* Subjectivity. Ethnographic Investigations. João Biehl, Byron Good et Arthur Kleinman, dir. Pp. 1–23. Berkeley: University of California Press.
- Botbol, Michel
2003 La dépression, maladie de l'autonomie? Interview d'Alain Ehrenberg. *Nervure* XVI(3):35–40.
- Brodkey, Amy C.
2005 The Role of the Pharmaceutical Industry in Teaching Psychopharmacology: A Growing Problem. *Academic Psychiatry* 29(2):222–229.
- Bruckner, Pascal
2000 L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur. Paris: Éditions Grasset et Fasquelle.
- Canguilhem, George
1966 Le normal et le pathologique. Paris: Presses Universitaires de France.
- Casteret, Anne-Marie
2000 Dépression. Vérité et mensonges. *L'Express.fr*. Document électronique,
<http://www.lexpress.fr/info/sciences/dossier/depression/dossier.asp?id=41354>, consulté le 14 septembre 2007.
- Collin, Johanne

- 2005 Médicaments psychotropes : quelques mythes à détruire *In* Nouveau malaise dans la civilisation : regards sociologiques sur la santé mentale, la souffrance psychique et la psychologisation. Marcelo Otero, dir. Pp. 115–134. Montréal: Département de sociologie, Université du Québec à Montréal.
- Csordas, Thomas J., dir.
1994 Embodiment and Experience: The Existential Ground of Culture and Self. Cambridge: Cambridge University Press.
- Descombes, Vincent
2004 Le Complément du sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même. Paris: Gallimard.
- Ehrenberg, Alain
1998 La fatigue d'être soi. Paris: Éditions Odile Jacob.
2005 Agir de soi-même. *Esprit* juillet: 200–209.
- Farmer, Paul
2004 An Anthropology of Structural Violence. *Current Anthropology* 45(3):305–325.
- Foucault, Michel
1963 Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical. Paris: Presses Universitaires de France.
1984 Histoire de la sexualité III. Le souci de soi. Paris: Gallimard.
2001 L'herméneutique du sujet : cours au Collège de France (1981–1982). Paris: Gallimard/Seuil.
- Furedi, Frank
2004 Therapy Culture. Cultivating Vulnerability in an Uncertain Age. London: Routledge.
- Good, Byron
1977 The Heart of What's the Matter. The Semantics of Illness in Iran. *Culture, Medicine, and Psychiatry*(1):25–58.
- Gordon, Deborah
1988 Tenacious Assumptions in Western Medicine. *In* Biomedicine Examined. Culture, Illness, and Healing. Margaret Lock et Deborah Gordon, dir. Pp. 19–56. Dordrecht et Boston: Kluwer Academic Publishers.
- Healy, David
2004 Let them eat Prozac. New York: New York University Press.
2006 The New Medical Oikumene. *In* Global Pharmaceuticals. Ethics, Markets, Practices. Adriana Petryna, Andrew Lakoff et Arthur Kleinman, dir. Pp. 60–84. Durham et London: Duke University Press.
- Healy, David et Michael E. Thase
2003 Is Academic Psychiatry for Sale. *British Journal of Psychiatry* 182:388–390.

- Hemels, Michiel E.H., avec Gideon Goren et Thomas R. Einarson
2002 Increased Use of Antidepressants in Canada: 1981–2000. *The Annals of Pharmacotherapy* 36(9):1375–1379.
- Jadhav, Sushrut
2000 The Cultural Construction of Western Depression. *In Anthropological Approaches to Psychological Medicine*. Vieda Skultans et John Cox, dir. Pp. 41–64. London: Jessica Kingsley.
- Kirmayer, Laurence
2006 Beyond the 'New Cross-cultural Psychiatry': Cultural Biology, Discursive Psychology and the Ironies of Globalization. *Transcultural Psychiatry* 43(1):126–144.
- Kleinman, Arthur et Adriana Petryna
2006 The Pharmaceutical Nexus. *In Global Pharmaceuticals. Ethics, Markets, Practices*. Adriana Petryna, Andrew Lakoff et Arthur Kleinman, dir. Pp. 1–32. Durham et London: Duke University Press.
- Lakoff, Andrew
2006 High Contact: Gifts and Surveillance in Argentina. *In Global pharmaceuticals. Ethics, Markets, Practices*. Adriana Petryna, Andrew Lakoff et Arthur Kleinman, dir. Pp. 111–135. Durham et London: Duke University Press.
- Latour, Bruno
1984 *Les microbes : guerre et paix*. Paris: Métailié.
- Le Blanc, Guillaume
2003 Les maladies de l'homme normal. *Le Passant Ordinaire* (45–46). Document électronique, <http://www.passant-ordinaire.com/revue/45-46-558.asp>, consulté le 12 septembre 2007.
2004 *Les maladies de l'homme normal*. Bègles: Éditions du Passant.
- Le Moigne, Philippe
2005 La reconnaissance du trouble mental. Psychiatrie, médecine et bien-être (1950–1980). *In Nouveau malaise dans la civilisation : regards sociologiques sur la santé mentale, la souffrance psychique et la psychologisation*. Marcelo Otero, dir. Montréal: Département de sociologie, Université du Québec à Montréal.
- Lock, Margaret
2002 Medical Knowledge and Body Politics. *In Exotic no More. Anthropology on the Front Lines*. Jeremy MacClancy, dir. Pp. 190–208. Chicago: University of Chicago Press.
- Martucelli, Danilo
2005 Critique de l'individu psychologique. *In Nouveau malaise dans la civilisation : regards sociologiques sur la santé mentale, la souffrance psychique et la psychologisation*. Pp. 43–64. Montréal: Département de sociologie, Université du Québec à Montréal.

Massé, Raymond

1998 Les conditions d'une anthropologie sémiotique de la détresse psychologique. *Recherches Sémiotiques* 18(3):39-61.

2001 Pour une ethno-épidémiologie critique de la détresse psychologique à la Martinique. *Sciences sociales et santé* 19(1):45-71.

Miller, Peter et Nikolas Rose

1997 Mobilising the Consumer. Assembling the Subject of Consumption. *Theory, Culture & Society* 14(1):1-36.

Otero, Marcelo

2003 La dépression et les antidépresseurs entre le corps et la norme. Mort du sujet? *Frontières* 16(1):29-36.

2005 Nouveau malaise dans la civilisation : regards sociologiques sur la santé mentale, la souffrance psychique et la psychologisation. Montréal: Département de sociologie, Université du Québec à Montréal.

2006 Nervosité d'inadaptation. Une folie sociale nécessaire? *In* Le médicament au cœur de la socialité contemporaine. Regards croisés sur un objet complexe. Johanne Collin, Marcelo Otero et Laurence Monnais, dir. Pp. 65-88. Montréal: Presses de l'Université du Québec.

Rose, Nikolas

1996 Identity, Genealogy, History. *In* Questions of Cultural Identity. Stuart Hall et Paul du Gay, dir. Pp. 128-151. London: Sage.

2001 The politics of Life Itself. *Theory, Culture & Society* 18(6):1-30.

2003 Neurochemical Selves. *Society* 41(1):46-59.

Saint-Germain, Christian

2003 Cosmétique des humeurs. L'antidépresseur dans l'espace social. *Frontières* 16(1):85-90.

Santé Canada

2002 Rapport sur les maladies mentales au Canada. Ottawa: Canada.

Scheper-Hughes, Nancy et Margaret Lock

1987 The Mindful Body: A Prolegomenon to Future Work in Medical Anthropology. *Medical Anthropology Quarterly* 1(1):6-41.

Singer, Merrill

2004 The Social Origins and Expressions of Illness. *British Medical Bulletin* (69)1:9-16.

Stepnisky, Jeffrey N.

2007 Narrative Magic and the Construction of Selfhood in Antidepressant Advertising. *Bulletin of Science, Technology and Society* 27:24-36.

Summerfield, Derek

2004 Cross Cultural Perspectives on the Medicalisation of Human Suffering. *In* Posttraumatic Stress Disorder. Issues and Controversies. Gerald Rosen, dir. Pp. 233-246. John Wiley & Sons.

Taylor, Charles

1998 Les sources du moi. Montréal: Les Éditions du Boréal.

Tranquilité d'esprit

2007 Une nouvelle façon d'aborder la dépression et l'anxiété. Document électronique, http://www.mypeaceofmind.ca/pom_fr.htm, consulté le 20 septembre 2007.

Wittgenstein, Ludwig

1987 De la certitude. Paris: Gallimard.

Young, Allan

1995 The Harmony of Illusions. Inventing Post-Traumatic Stress Disorder. Princeton: Princeton University Press.

Résumé/Abstract

Considérant l'antidépresseur dans son rapport à une constitution du sujet indissociable d'une certaine normativité sociale, le présent article pose la question de l'instrumentalisation de la science comme réponse à la souffrance psychique et ce, par le biais d'un examen critique de l'émergence du discours scientifique. De l'appréhension scientifique de la dépression comme entité objective et naturelle à la promotion thérapeutique propre à la mise en marché de l'antidépresseur, l'auteur explore différentes interactions entre l'ordre sémantique de l'individuel et l'ordre socio-économique du collectif. Cet article souligne la nécessité de dépasser la seule quête d'une signification culturelle comme objet des recherches sur les idées et les concepts pour s'intéresser aux dispositifs propres à la production de sens. Étudier la façon dont la technologie psychomédicale agit sur les formes de subjectivité contemporaines implique de poser la complexité des mécanismes socio-économiques liés à la psychologisation du social et à sa soustraction simultanée du champ du politique.

Mots clés : Norme sociale, subjectivité, antidépresseur, dépression, psychologisation

Considering the antidepressant in its relation to the production of subjectivity and its imbrication with contemporary social norms, this article examines the instrumentalisation of science as an answer to psychological distress as well as the construction of its meaning and narration. From the scientific understanding of depression as an objective and natural entity to the commodification of the antidepressant molecule, the author is interested in unfolding the different interactions between the realms of individual semantic organization and the collective socioeconomic order. In order to investigate the underlying apparatuses in the production of meaning, the article emphasizes the necessity to go beyond the mere quest for cultural meanings in regard to ideas and concept formation. Studying the way in which psychomedical technologies act upon the relation one has with oneself and with illness necessitates an embrace of the complex socioeconomic mechanisms involved in the psychologisation of the social domain and its removal from the politic field.

Keywords: Social Norm, Subjectivity, Antidepressant, Depression, Psychologisation

*Vincent Duclos
Candidat à la maîtrise
Département d'anthropologie
Université de Montréal
vincent.duclos@umontreal.ca*



Globalisation et universités. Nouvel espace, nouveaux acteurs.

Sous la direction de Gilles Breton et Michel Lambert

Jessy Baron
Université de Montréal

Lors d'une allocution dans le cadre du *Forum international des universités publiques* (FIUP) en octobre 2007, Jamil Salmi, économiste de la Banque Mondiale, a donné l'exemple de la gazelle qui doit courir chaque jour plus vite pour ne pas être dévorée et du lion qui doit en faire de même pour ne pas mourir de faim afin d'illustrer les défis que doivent obligatoirement relever les petites et les grandes universités au sein de l'économie du savoir actuel. Que ce soit au cours de cette rencontre ou dans le cadre de l'un des innombrables colloques, séminaires ou conférences sur cette thématique qui ont eu lieu au cours des dernières années, on entend pratiquement toujours le même son de cloche. Les arguments présentés dans ces rencontres portent sur la façon de courir et/ou le rythme auquel on doit le faire, mais bien souvent sans en donner suite. Toutefois, le livre *Globalisation et universités : nouvel espace, nouveaux acteurs* se distingue, en quelque sorte, de par les arguments qu'il soulève et il s'avère être très pertinent pour quiconque désire mieux cerner les enjeux auxquels les universités devront dorénavant faire face. Étant donné que les effets de la globalisation sur les universités ne sont pas clairs et qu'il y a, de ce fait, un besoin de recherches novatrices, Gilles Breton et Michel Lambert ont jugé important de publier un ouvrage collectif au sein duquel nous pourrions retrouver les contributions d'un grand nombre d'intervenants du milieu, allant de Jamil Salmi de la Banque mondiale et de Christopher Brooks de l'OCDE à Riccardo Petrella de l'Université catholique de Louvain en Belgique, qui ont tous participé au colloque sur le thème « Globalisation : quels enjeux pour les universités? » tenu

à l'Université Laval, Québec, du 18 au 21 septembre 2002.

Parmi les contributions issues de ce collectif on retrouve, entre autres, le point de vue de représentants de quelques institutions internationales (UNESCO, Banque Mondiale et OCDE). D'après eux, la globalisation pose de nombreux nouveaux défis aux universités et celles-ci doivent prendre des mesures pour y faire face. On peut certes voir poindre à l'horizon quelques difficultés, mais il demeure nécessaire de dépassionner les débats car, pour ces derniers, la globalisation peut être saine pour la vie intellectuelle. Parmi les solutions proposées, John Daniel, sous-directeur général de l'UNESCO pour l'éducation, traite notamment de la création éventuelle d'un organisme de contrôle de la qualité à l'échelle internationale. Puis, Jamil Salmi, qui est directeur adjoint pour l'éducation à la Banque mondiale, prétend que l'on doit impérativement aider les établissements universitaires à être plus novateurs et sensibles aux conditions changeantes du marché du travail.

Suivant une ligne de pensée similaire, certains intervenants, dont le professeur d'économie du Harvard University's School of Public Health David E. Bloom, vont jusqu'à affirmer qu'il est urgent pour les universités de repenser leurs modes de gouvernance, leur financement et leurs structures internes. Pour eux, les établissements d'enseignement supérieur ne peuvent pas se permettre de prôner le statu quo et de s'isoler si elles veulent survivre. Nous n'avons qu'à penser à l'augmentation de la concurrence ou aux difficultés financières grandissantes pour se rendre compte qu'il y a eu récemment l'introduction de nouveaux types d'incertitudes, de risques et d'imprévisibilités. Les propos du président de l'Association internationale des universités (AIU), Hans van Ginkel, sont une illustration éloquente de ce réformisme qui vise l'internationalisation des universités. Selon lui, le rôle des universités demeure plus que jamais capital, pour autant qu'elles acceptent de s'internationaliser et d'interagir avec la société qu'elles visent à servir.

Pour d'autres auteurs, comme l'économiste et politicologue Riccardo Petrella, la production de la connaissance est exponentiellement influencée par des impératifs de nature externe et cela n'est pas sans conséquence. Ayant à fonctionner avec les coupures de budget, les universités doivent se tourner vers le privé pour le financement et souvent privilégier les connaissances qui « comptent » (par exemple la biologie, la chimie, le management, le marketing, etc.). Goolam Mohamedbhai, Vice-Chancellor de l'Université de Mauritiuis, parle même de « mcdonalisation » de l'enseignement supérieur pour décrire les changements qui sont en train de se produire. À cet égard, l'auteur du livre *L'école n'est pas une entreprise : le néo-libéralisme à l'assaut de l'enseignement public* (2004), Christian Laval, affirme d'ailleurs que « ce sont tous les domaines de la vie sociale et culturelle qui sont mobilisés dans une quête illimitée de l'efficacité et de la compétitivité. Non seulement, l'éducation n'y échappe pas, mais elle est même érigée en facteur fondamental de croissance et de productivité » (2002:137). Nonobstant cela, ces auteurs s'entendent pour dire qu'il faut proposer des alternatives – telles que la participation plus grande des associations étudiantes aux prises de décision, l'amélioration de l'accessibilité de l'enseignement supérieur, notamment par le biais

d'universités « populaires », le réinvestissement de l'État dans ce domaine, etc. – et donc. non seulement formuler des critiques, mais faire également des suggestions. Voilà pourquoi ceux-ci clament qu'il importe d'ouvrir réellement le débat et le questionnement concernant l'avenir de l'enseignement supérieur afin de proposer des solutions concrètes aux problèmes actuels, contrairement à ce qui est souvent fait.

Cela étant dit, à la différence de plusieurs autres ouvrages portant sur ce sujet litigieux (Felouzis 2003; Giroux 2006; Jardine 2005), le caractère distinctif de celui-ci est qu'il présente une étonnante variété de points de vue et de thèmes, ainsi qu'une multitude de solutions et d'alternatives – par exemple la diversification du financement, la primauté de la recherche, la réglementation régionalement orientée, etc. Puisque les conseils et les recommandations des organisations internationales sont régulièrement présentés comme les seuls à pouvoir inspirer les modifications nécessaires et que toutes les autres positions (telles que l'accès à une éducation gratuite) sont d'emblée condamnées comme étant « archaïques » et « passésistes », cette particularité devient, en ce sens, non négligeable. Qui plus est, malgré l'inévitabilité de la question économique, un souci important est accordé aux questions plus éthiques et sociales chez la plupart des protagonistes de ce livre. En effet, que les auteurs soient plus ou moins critiques en ce qui a trait à la globalisation de l'enseignement supérieur, les problématiques comme l'exode des « cerveaux » ou la neutralité scientifique, ont été abordé de front dans ce collectif. Par conséquent, la lecture de ces multiples contributions nous donne certainement des outils supplémentaires pour mieux appréhender les enjeux qui touchent actuellement l'enseignement supérieur. Toutefois, le travail que représente chacune de ces contributions n'est qu'un préalable. Autrement dit, ce livre nous offre plutôt une introduction sur l'état de la question que des analyses en profondeur. Il s'agira dès lors, pour le lecteur, de prendre une distance critique par rapport à ces écrits et d'élargir davantage la réflexion. À l'encontre de ce qu'avance Bloom dans cet ouvrage, il importe de sortir de cette temporalité de l'urgence et des réformes à tout prix. Si, comme le soutient Jamil Salmi (2003), il n'y a pas de vent favorable pour ceux qui ne savent où aller, je m'accorde alors avec le sociologue et professeur émérite de l'Université du Québec à Montréal, Michel Freitag, pour dire qu'il est impératif de « baisser la vapeur » pour prendre le temps de voir où l'on va et de faire le point à mesure que l'on avance (Freitag 1998:82).

Références

- Felouzis, Georges
2003 Les mutations actuelles de l'Université. Paris: Presses universitaires de France.
- Freitag, Michel
1998 Le naufrage de l'Université. Montréal: Éditions Nota Bene.
- Giroux, Aline
2006 Le pacte faustien de l'université. Montréal: Liber.
- Jardine, Gail McNicol
2005 Foucault and Education. New York: Peter Lang Primer.
- Laval, Christian
2002 Le nouvel ordre mondial éducatif. Paris: Éditions Syllepse.
2004 L'école n'est pas une entreprise. Paris: La Découverte.

*Jessy Baron
Doctorant
Département d'anthropologie
Université de Montréal
jessy.baron1@ulaval.ca*